

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Milo Rau / *La Reprise. Histoire(s) du théâtre(I)*

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

RADIO

Lundi 3 septembre 2018 :

France Culture / *La Dispute* / Arnaud Laporte – 19h à 20h

Sujet : *La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)*. Avec Marie-Losé Sirach, Lucile Commeaux et Anna Sigalévitch.

→ <https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/spectacle-vivant-retour-sur-le-festival-davignon-22-la-reprise-histoires-du-theatre-i-iphigenie-fuck>

Mercredi 3 octobre :

France Culture / *La Grande Table* / Olivia Gesperret, - 12h

Invité : Milo Rau.

→ <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-1ere-partie/la-grande-table-culture-1ere-partie-du-mercredi-03-octobre-2018>

Radio Néo / *Chaos* / Thomas Corlin – de 19h à 20h

Sujet : *La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)* de Milo Rau parmi les pièces débattues.

→ <http://www.radioneo.org/fr/podcasts/view/1155/chaos-sur-le-ring-theatre>

France Inter / *Le Nouveau Rendez-vous* / Laurent Goumarre – 22h

Invité : Milo Rau.

→ <https://www.franceinter.fr/emissions/le-nouveau-rendez-vous/le-nouveau-rendez-vous-03-octobre-2018-0>

TÉLÉVISION

Lundi 27 août 2018 :

YouTube / *Ronan au théâtre* / « 3 spectacles à voir en septembre à Paris »

Sujet : *La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)* parmi une sélection de trois spectacles du Festival d'Automne à Paris.

→ <https://www.youtube.com/watch?v=PPMKnIAq8s4>

Jeudi 4 octobre 2018 :

France 24 / *Encore !* / Olivia Salazar-Winspear - 12h15

Invité : Milo Rau.

→ <https://www.france24.com/en/20181004-encore-culture-milo-rau-playwright-theatre-ntgent-islamic-state-van-eyck-ghent-altarpiece>

PRESSE

Sceneweb.fr – 28 août 2018

Webtheatre.fr – 29 août 2018

Artpress – Septembre 2018

La Scène - Septembre/Octobre 2018

La Terrasse – Septembre 2018

Philosophie Magazine – Septembre 2018

Théâtral Magazine – Septembre/Octobre 2018

Transfuge– Septembre 2018

Troiscouleurs – Septembre 2018

Le Figaroscope – du 5 au 11 septembre 2018

Les Inrouptibles Supplément – 5 septembre 2018

Franceculture.fr – 6 septembre 2018

Grazia – du 7 au 13 septembre 2018

Le Figaro – 7 septembre 2018

Le Monde Supplément – 8 septembre 2018

Télérama – 9 septembre 2018

Leblogdenestor.com – 11 septembre 2018

L'Avant-scène Théâtre – 15 septembre 2018

Télérama – du 15 au 21 septembre 2018

La Croix – 17 septembre 2018

Télérama Sortir – du 19 au 25 septembre 2018

Inferno-magazine.com – 21 septembre 2018

Lepoint.fr – 21 septembre 2018

Libération – 21 septembre 2018

Marianne – 21 septembre 2018

Maculture.fr – 24 septembre 2018

Toutelaculture.com – 24 septembre 2018

Les5pièces.com – 25 septembre 2018

Politis – du 27 septembre au 3 octobre 2018

Unfauteuilpoulorchestre.com – 27 septembre 2018

Maze.fr – 29 septembre 2018

i/o Gazette – Octobre 2018

Théâtre(s) Magazine – Automne 2018

Mesmauxdevie.com – 1^{er} octobre 2018

Webtheatre.fr – 1^{er} octobre 2018

Mouvement.net – 2 octobre 2018

Tetu.com – 2 octobre 2018

Theatoile.wordpress.com – 3 octobre 2018

Nytimes.com – 4 octobre 2018

Inferno-magazine.com – 4 octobre 2018

Lebruitduofftribune.com – 4 octobre 2018

Letemps.ch – 5 octobre 2018

Exibart.com – 10 octobre 2018

Kplteatro.it – 17 octobre 2018

Theresabener.se – 22 octobre 2018

Theartchemist.com – 25 octobre 2018

Artribune.com – 7 novembre 2018

Les Inrockuptibles – 19 décembre 2018

Toutelazculture.com – 19 décembre 2018

/ actu / On a vu, on a aimé, on vous conseille ces spectacles de rentrée !

28 août 2018 / dans À la une, Théâtre / par Stéphane Capron



Photos Dorothée Thebert Filliger, Michiel Devijver, Magda Hueckel et Pascal Gely

Beaucoup de créations pour cette rentrée 2018/2019, mais aussi beaucoup de spectacles repris, ou d'autres créés avant l'été ou pendant le Festival d'Avignon. On a aimé ces spectacles, dans des genres différents, à voir dans le théâtre privé ou dans le théâtre subventionné en septembre et en octobre.

La Reprise – Histoire(s) du théâtre (I) de Milo Rau

Le metteur en scène Milo Rau porte à la scène le meurtre homophobe d'Ihsane Jarfi. En s'emparant du fait divers, il interroge l'essence même du théâtre et sa capacité à représenter l'extrême violence dans un spectacle bouleversant. Sans pathos, sans didactisme, sans sensationnalisme, les scènes se présentent à la fois avec une dureté et une délicatesse infinies. La pièce relate avec beaucoup de crédibilité la douleur des parents et de l'ex petit-ami forcément démunis, elle montre sans détour la violence d'un crime injuste, le corps frappé, déshabillé, de la victime avilie devant les phares de la voiture dans l'obscurité froide de la nuit et sous une pluie battante.

Festival Automne

Nanterre-Amandiers, centre dramatique national

22 Septembre au 5 Octobre 2018



Le festival d'automne 47ème édition

Le festin de la rentrée
mercredi, 29 août 2018

Fidèle à lui-même, c'est-à-dire pluridisciplinaire, international, attentif à ce qui naît et fait remous, le Festival d'automne occupe une place de choix dans le panorama théâtral de la rentrée et désormais s'éclate au-delà de l'octroi. C'est ainsi que pour cette nouvelle édition (12 septembre - 31 décembre) et par le jeu de ses partenariats, il s'affiche notamment à Bobigny (MC93), Aubervilliers (Théâtre de la Commune), Gennevilliers (T2G) et aussi au Théâtre Nanterre Amandiers où l'on pourra revoir ou découvrir *Rêve et folie* de Georg Trakl, l'ultime spectacle de ce quasi pensionnaire du Festival d'Automne qu'est Claude Régy, maître d'expériences radicales aux confins du langage et qui pour définir ce qui l'obsède cite Nathalie Sarraute qui, dans son ouvrage *L'Ere du soupçon* écrit « Les mots servent à libérer une matière silencieuse qui est bien plus vaste que les mots ».

De quelques fidélités

Au chapitre des fidélités, on retrouve cette saison Julien Gosselin qui se plaît à organiser de longues traversées multimédia autour des œuvres littéraires. Ce sera celle de huit heures créée au Festival d'Avignon qui propose une lecture croisée de l'œuvre de l'écrivain américain Don De Lillo (*Joueurs, Mao II, Les Noms* à L'Odéon) et une forme brève à la MC93, « Père » d'après « L'Homme incertain » de Stéphanie Chaillou.

C'est également avec deux créations que revient Sylvain Creuzevault. : *Les Démons* d'après Dostoïevski, vertigineuse fresque politique et philosophique tisonnée dans « l'intention de dresser entre révolution et spiritualité une dialectique du rire et de l'effroi » et pour laquelle le metteur en scène a demandé à Valérie Dréville et Nicolas Bauchaud de rejoindre sa troupe d'acteurs (Théâtre de l'Odéon). Puis ce sera *Les Tourments*, spectacle composé de courtes pièces de Jack London et Stéphane Mallarmé que Sylvain Creuzevault qualifie de « peintures animées », de « natures vives » et envisagées, « pour redonner au théâtre sa force de consolation collective » (MC 93).



Le retour de ce maître de la scène européenne qu'est Krystian Lupa est toujours un événement et c'est comme tel qu'est attendue sa dernière création *Le Procès* d'après Kafka, qui nous dit des choses non seulement sur l'état actuel de la Pologne, mais sur l'Europe (Théâtre de l'Odéon). Parmi les habitués, on retrouve avec plaisir le collectif flamand TGStan qui transgresse avec humour les conventions théâtrales, brouille les frontières entre l'art et la vie en mettant l'acteur au centre de son travail et de ses analyses. Ce sera avec *Atelier* et, en puisant dans l'œuvre de Bergman, avec *Infidèles* et *La Répétition*. Comme à son habitude la troupe prendra ses quartiers d'automne au Théâtre de La Bastille où l'on pourra, également dans le cadre du Festival, voir ou

revoir le magnifique spectacle du portugais Tiago Rodrigues, *Sopro*, une réflexion poétique sur la mémoire et le théâtre autour de ce personnage de l'ombre mais nécessaire qu'est le souffleur (voir l'article de Corinne Denailles <https://webtheatre.fr/Sopro-de-Tiago-Rodrigues>). C'est aussi autour de la mémoire, du théâtre et de la transmission que s'articule *By heart* spectacle présenté, lui, à l'Espace 1789 de Saint-Ouen.

Tandis que le suisse Milo Rau, avec *Reprise, Histoire(s) du théâtre*, reconstitue l'enquête d'un fait divers – un meurtre homophobe – de manière à la fois documentaire et allégorique pour nous ramener à la naissance de la tragédie (Théâtre Nanterre Amandiers), Maxime Kurvers, metteur en scène et scénographe s'empare de la première tragédie connue du monde occidental, *Les Perses* d'Eschyle et emprunte à Nietzsche pour nous livrer une méditation pointue sur la représentation théâtrale et l'acteur (*Naissance de la tragédie* Théâtre de la Commune).

Parmi les spectacles singuliers et hors normes, on ne peut ignorer *Complete works : table top Shakespeare*, conçu par le collectif anglais Forced Entertainment, qui propose, joué par un seul acteur sur un coin de table, avec sa lière, poivrier et autres accessoires comme personnages, une intégrale Shakespeare, soit 36 comédies et tragédies résumées en moins d'une heure. Il est à prévoir qu'il n'y a pas que les petits vernis qui, au siècle dernier, ont vu un *Presqu'Hamlet* du même tonneau joué par Gilles Privat sous la houlette de Dan Jemmett, qui seront alléchés par cette manière joyeusement inattendue de redécouvrir Shakespeare.



« Je suis troublée par le désordre dans lequel on vit qui semble nous mener à la destruction, j'essaie de comprendre pourquoi ça se passe ainsi et comment ça pourrait être autrement. Alors j'ai voulu traiter ce questionnement par la poésie en parlant à un cheval avec des poèmes et des chansons » explique Laetitia Dosch qui, pour sa troisième création, *Hate* partage la scène avec un cheval. Avec ce spectacle, et ceux d'Emilie Rousset : *Rencontre avec Pierre Pica*, de Marion Sifert : *Le Grand sommeil* et de Géraldine Martineau *La Petite sirène* d'après Andersen, c'est la jeune création au féminin que nous fait découvrir le Festival d'Automne qui par ailleurs a choisi pour cette nouvelle édition de brosse, en quelque douze pièces chorégraphiques, le portrait d'Anne Teresa De Keersmaeker. Un second portrait est dédié au compositeur canadien Claude Vivier (1948-1983) qui fut un des disciples de Karlheinz Stockhausen. Parmi les cinq programmes qui constituent ce portrait, *Kopernikus, un rituel des morts* pour lequel il a lui-même écrit le livret et que l'on verra au Théâtre de la Ville-Espace Cardin en décembre.

Japon : Le proche et le lointain

C'est en ouvrant la focale de la tradition à la modernité que le Festival braque ses projecteurs sur le Japon. Ce sera d'abord avec deux spectacles Kabuki, forme théâtrale épique extrêmement raffinée et codée dont les origines remontent au XVII^e siècle. Dans le Kabuki - Ka, le chant ; Bu : la danse ; Ki : les arts de la scène, les rôles de femmes sont tenus par des hommes, des onnagatas dont l'art n'est pas de jouer une femme mais d'en suggérer l'essence. Au programme deux pièces classiques et populaires du répertoire interprétées par deux légendes vivantes du Kabuki contemporain : Na Kamura Shidô II et Kamamura Shinozuke II (Théâtre national de Chaillot).

« La logique de la tradition est de se réécrire sans cesse au présent » explique Hiroshi Sugimoto,

artiste plasticien scénographe qui aime à explorer la tradition scénique de son pays. C'est le Kyôgen, pendant populaire et comique du Nô qu'il revisite avec *Sambaso, danse divine* interprété par trois générations de maîtres du kyôgen. A l'affiche également, côté danse Saburo Teshigawara et côté théâtre de jeunes artistes qui aiment à brouiller les pistes et les codes et sont représentatifs de la scène contemporaine japonaise. Parmi ceux-ci, Toshiki Okada, mais aussi, moins connus et à découvrir au Théâtre de Gennevilliers : Kurô Tanino(*The Dark Master*), Shû Matsui (*Un fils formidable*). Pour sa part, Hideto Iwai qui s'attache à retracer avec humour les parcours singuliers des gens qu'il rencontre, présentera sa première création en français, inspirée de la vie des participants, professionnels et amateurs, rencontrés à Gennevilliers (*Wareware no moromoro, Nos histoires*).

Il y aura à voir bien d'autres spectacles, inattendus, fascinants, bouleversants aptes à nous sortir de nos torpeurs puisque c'est au total une soixantaine de manifestations de théâtre, danse, musique, performances, installations plastiques, que nous propose cette 47ème édition dédiée à la mémoire de Pierre Bergé, « dont l'engagement auprès des artistes et de la création continue de nous guider » nous dit Emmanuel Demarcy-Mota, directeur du Festival d'Automne.

Festival d'Automne à Paris du 12 septembre au 31 décembre
Renseignements et réservations tel 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com

Photos : « *Dark master* » (Kurô Tanino ©Takashi Horikawa, « *Le Procès* » Kafka/ Lupa © Magda Hueckel, « *Hate* » (Laetitia Dosh) © Dorothee Thebert Fillige



LE DEUIL ET L'EXCÈS MOURNING AND EXCESS

■ À Avignon, une fois encore, s'est confirmé le déplacement de la provocation par l'espace, cultivée naguère lorsque le théâtre cherchait des abris en dehors de la topographie urbaine balisée – usines abandonnées, églises désaffectées, carrières révélées – vers la provocation par la durée dilatée, étendue hors norme pratiquée par Jan Fabre dans son désormais célèbre *Olympus* et cette année à Avignon par Julien Gosselin qui présente une trilogie romanesque d'après Don DeLillo. Ici, la longueur se constitue en défi pour les spectateurs et les comédiens réunis, appelés à assumer en commun cette plongée dans le temps avec l'appui des récits et des images qui, ensemble, constituent le répertoire déjà consacré de Gosselin. À Paris, aux Ateliers Berthier, en-dehors de la liberté d'un festival, ce spectacle se constituera davantage encore en résistance contre la rapidité qui fait loi aujourd'hui. En le regardant, je pensais à ces toiles de grands formats de Zao Wou-ki où l'on peut respirer, car la scène et la peinture se déployant font sauter les contraintes habituelles et accordent une liberté absente ailleurs – ici, chacun peut échapper à « l'absorbement » imposé par l'art occidental.

UN PRÉSENT ÉTERNEL

Ivo van Hove, metteur en scène qui cultive un théâtre intense, grave et interrogatif, convie le public à la découverte d'une adaptation romanesque – lui aussi, car le répertoire semble usé et certaines ressources de la littérature restent encore vierges – à partir de l'œuvre de Louis Couperus. Son spectacle *les Choses qui passent* décline l'inventaire de la littérature naturaliste fin du 19^e siècle : héritage familial, péchés cachés sous le glacis de la morale familiale, adultères, homosexualité secrète. Une chape de plomb étouffe la famille toutes générations confondues et l'avalanche des mots nous étouffe de même, nous, habitués à un langage plus économe, à des motivations plus subtilement dissimulées... Mais Ivo van Hove assimile cette saga familiale à une tragédie antique dont les protagonistes, tous vêtus de noir, semblent être les vœux de la

accès et dont nous éprouvons la frustration sans fin. La forme rehausse la matière épique et lui accorde une dimension autrement plus inquiétante que l'énumération des fautes dont les personnages subissent l'impact sous la pression d'un temps matérialisé sur le plateau, grâce à un système d'horloges dont on entend à peine le mouvement incessant. C'est pour toujours... un présent éternel. Et nous sommes intégrés grâce à un miroir placé en fond de scène où tantôt se reflètent les personnages, tantôt la salle, jusqu'au moment final où une fumée brouille l'image, préambule de la mort ! Ivo van Hove convie le public pour suivre sur le plateau l'expérience d'un deuil immémorial, issu des destins familiaux mais remontant plus loin encore, jusqu'aux Grecs. Cérémonie funéraire. Deuxième défi d'Avignon.

UNE HYPERTHÉÂTRALITÉ

Thomas Jolly a eu les honneurs de la Cour, que chaque artiste craint et désire. Lui aussi poursuit la descente dans la mémoire du théâtre et réactive la dramaturgie rarement fréquentée de Sénèque. Dans la traduction juste de Florence Dupont, mais toujours marquée par des insertions linguistiques actuelles, on entend *Thyeste* comme un poème d'une violence extrême, composé d'une suite de monologues selon le principe baroque d'un *opera seria*. Ici, chaque personnage projette ses desirs monstrueux, ses crimes sans nombre et fait le constat des catastrophes qui entraînent – moment sublime dans le spectacle – l'extinction même du soleil. Tout vise l'excès parfois dérisoire, sur le plan scénographique, parfois associé à des ef-

fets d'éclairage inouïs. Une chorale d'enfants vient accompagner le dérèglement du monde, tandis que des effets visuels déroutants – masques munis de rubans rouges, évocation du sang, costumes polychromes délibérément kitsch, couronnes de fleurs – confirment le goût de Jolly pour une « hyperthéâtralité », dont il s'érige en partisan obstiné. Il cultive l'excès, mais sans cesse rehaussé au nom d'une conviction qui est la sienne : au théâtre, ce qui compte, c'est l'hyperbole des effets, de l'artifice. Rien à voir avec la vie... Ici, l'évidence des moyens employés, placée sous le signe du toc assumé, constitue l'essence du projet de Jolly. En regardant *Thyeste*, on peut penser à l'extravagance des performances du kabuki, dont le succès reste inaltéré à Tokyo, mais surtout aux vœux de Jean Genet qui, lui aussi, appelait au déploiement démesuré du théâtre comme art du faux. Thomas Jolly conforte l'esthétique de Genet dont il pourrait monter avec bonheur *le Balcon*, surtout.

Deux spectacles ancrés dans le réel et cherchant à le restituer sur le plateau – sa plus pure matérialité – avec une violence déroutante se sont ajoutés aux défis centraux du deuil et du toc : *la Reprise* de Milo Rau et *Summerlesse* de Amir Reza Koohestani. Avignon reste ce qu'il est, un archipel avec des îles à découvrir entourées par les eaux troubles du millier des spectacles où s'entremêlent perles à apprécier et boue à éviter. ■

Provoking by way of spaces, once again at Avignon, used to be cultivated when theatre sought cover beyond the delineated urban topography of abandoned factories, unused churches, and newly-found quarries. Provocation now asserts itself in the area of extending time. The latter is stretched beyond the usual norms, as was done by Jan Fabre in his now famous *Olympus*, and this year here in Avignon by Julien Gosselin, who presents a fictional trilogy drawn from Don

« Thyeste », Mise en scène Thomas Jolly, d'après Sénèque, © C. Raynaud.





DeLillo. Here the length of time challenges spectators and performers alike, who are called upon to travel together through time with the support of narrations and images that, collectively, belong to Gosselin's very own tried repertory. At the Ateliers Berthier in Paris, away from the festival and its freedom, this will represent even more of a resistance to the fast tempo that rules our lives today. As I watched, I recalled those large canvasses by Zao Wou-Ki where you feel you can breathe. The scene and the paintings do away with the usual constraints; they spread out before you and confer a freedom that is lacking elsewhere. Here

De haut en bas / from top :
« Joueurs, Mao II, les noms »,
Mise en scène : Julien Gosselin
(© C. Raynaud de Lage / Festival d'Avignon)
« Les choses qui passent »,
Mise en scène : Ivo van Hove.
(© C. Raynaud de Lage / Festival d'Avignon)

one can escape the "absorption" imposed by western art. Ivo van Hove, a theatre director who cultivates an intense, solemn and questioning theatre, invites the public to discover a fictional adaptation – another one, since the repertoire feels old and there still exists some virgin literature – this one based on Louis Couperus's work. His show *les Choses qui pas-*

sent (Things that Pass) contains the whole stock of late nineteenth-century literary Naturalism: family legacy, sins hidden under the icy shroud of family morality, adultery, and concealed homosexuality. A leaden cloak stifles the family, across all generations, and the avalanche of words stifles us likewise, we who are used to a greater economy of language, and more subtly veiled motivations. But Ivo van Hove treats this family saga as an ancient tragedy whose protagonists all dress in black and seem to be widowed from a life they cannot partake in, and whose endless frustration we feel. The form enhances the epic content

and confers on it a dimension much more disquieting than the inventory of faults whose effect the characters must suffer, under the pressure of Time that is given actual form on stage, through an arrangement of clocks, barely audible but relentlessly ticking. This is forever... an eternal present. Ivo van Hove invites the public to an experience of timeless mourning on stage; it originates in family destinies but goes back much further, to the Greeks. A funeral ceremony – this is Avignon's second challenge.

HYPERTHEATRICALITY

Thomas Jolly was honoured with the main courtyard (the Popes' Palace Cour d'honneur) - feared and desired by every artist. He too is plunging back into the theatrical memory to regenerate Seneca's seldom-visited dramatic work. Each character conspires around its monstrous desires and countless crimes, and observes the ensuing calamities that bring about the sun's actual disappearance – one of the show's sublime moments. As far as stage visuals are concerned, excess of a sometimes ludicrous kind is the watchword, with incredible lighting effects at times. A children's choir sings while the world goes into chaos, and startling visual effects such as masks with red ribbons signifying blood, deliberately kitsch multi-coloured costumes, and floral wreaths, confirm Jolly's taste for a "hyper-theatricality" to which he adheres unequivocally. He cultivates excess, always enhanced in the name of his personal conviction: what matters in theatre is a hyperbole of effects and artifice. Nothing to do with life... Here the essence of Jolly's project is found in the means he employs, under the banner of owning the artificial. Watching *Thyestes* brings to mind the elaborateness of Kabuki performances, as popular as ever in Tokyo, and especially Jean Genet's notion calling for theatre, as the art of false, to be displayed with as much excess as possible.

There are two shows grounded in the real and wanting to bring it back onto the stage, in its purest materiality. They bring a disturbing violence and come in addition to the two key challenges of mourning and artifice; these are Milo Rau's *la Reprise (Retake)* and Summerless by Amir Reza Koohestani. Avignon remains what it is, an archipelago, with islands to discover, around which are the murky waters of these thousand shows, with their pearls to be treasured and their mud to be sidestepped. ■

Translation, C. Demaison Doherty

LE MÉTIER

COUPS DE CŒUR DES CRITIQUES

STÉPHANE CAPRON

à France Inter
et Sceneweb



**La Reprise – Histoire(s)
du théâtre (I)**

de Milo Rau

Le Suisse Milo Rau porte à la scène le meurtre homophobe d'Ihsane Jarfi. En s'emparant du fait divers, il interroge l'essence même du théâtre et sa capacité à représenter l'extrême violence dans un spectacle bouleversant. Sans pathos, sans didactisme, sans sensationnalisme, les scènes se présentent à la fois avec une dureté et une délicatesse infinies.

La Reprise – Histoire(s) du Théâtre (I)

NANTERRE-AMANDIERS / TEXTE ET MES MILO RAU

Fondateur de la maison de production International Institute of Political Murder, Milo Rau interroge sur scène le meurtre d'un homosexuel à Liège en 2012. Il ausculte le réel à travers le théâtre, et réciproquement. Saisissant !



© Michiel Devijver

La Reprise – Histoire(s) du Théâtre (I), titre qui fait écho à la série de films *Histoire(s) du cinéma* de Jean-Luc Godard.

Une froide nuit pluvieuse d'avril 2012, à Liège. À la sortie d'un bar gay, Ihsane Jarfi monte dans une polo grise. Abandonné nu à la lisière d'une forêt, son corps sera retrouvé deux semaines plus tard. Il a été tabassé à mort par les occupants de la voiture. C'est non seulement ce meurtre homophobe que reconstitue ou plutôt ausculte Milo Rau – sa banalité, son déroulement, la douleur qu'il provoque pour les proches... –, mais aussi la fabrique de la représentation, le geste théâtral qui porte la fatalité tragique à la scène. Ambitieux, Milo Rau questionne en direct à travers la singularité de son théâtre autant la violence du réel que les moyens et les effets du théâtre. Il brouille à dessein les frontières habituelles et le confort de l'illusion pour créer un théâtre du présent qui inclut à part entière le public dans ses interrogations. Son théâtre documenté, qui a dans des œuvres précédentes exploré la propagation de la haine au Rwanda, la guerre au Congo ou l'affaire Dutroux, est toujours précédé d'une phase d'enquête. Dans cette nouvelle pièce, il se conforme au Manifeste de Gand, un système de règles édité à l'occasion de sa récente prise de fonction en tant que directeur du NTGent en Flandre : pas d'adaptation de textes classiques, une scénographie légère, l'utilisation de plusieurs langues, la présence de comédiens non professionnels... Quatre comédiens professionnels – Tom Adjibi, Johan Leysen, Sara De Bosschere, Sébastien Foucault, qui a assisté au procès – et deux comédiens amateurs – Suzy Cocco et Fabian Leenders – participent à l'élucidation du crime qui questionne plus qu'elle ne résout. Même si le contexte d'une ville sinistrée minée par le chômage est clairement énoncé, Milo Rau nous épargne une explication sociologique facile ou autre interprétation. La scénographie légère, qui évoque la multiplicité et la confrontation des points de vue, utilise

un grand écran, avec des images tournées en direct ou enregistrées, comme pour mettre en perspective l'idée de vérité.

Entre violence tragique et possibilité utopique, un théâtre qui interpelle

La victime, les meurtriers, les proches – son ex-petit-ami et ses parents – témoignent et donnent corps aux faits. En cinq chapitres et un épilogue, le théâtre avance avec précision entre des pôles contrastés, entre questionnements sur le processus théâtral par les acteurs et naturalisme extrême. Le chapitre intitulé *Anatomie du crime* reconstitue ainsi le crime avec voiture, protagonistes et coups qui pleuvent. Le théâtre doit-il repousser ses limites jusqu'à actualiser à ce point la violence ? Est-ce nécessaire d'en arriver là pour rendre le théâtre véritablement actif ? La pièce aurait sans doute été aussi intéressante sans cette longue scène de près de 20 minutes, évidemment dérangement, mais chacun jugera. D'autant que ce qui se dit à travers ce théâtre, c'est une possibilité utopique, le désir de faire communauté, pour les vivants qui se souviennent des morts. À la fin du spectacle et d'un épilogue qui interpelle le public, chacun est renvoyé à sa responsabilité. Puis chacun se lève, souvent en silence, comme c'est l'usage en France, en route vers la reprise de son quotidien, de sa solitude heureuse ou malheureuse. Avec à l'esprit ce théâtre qui invite à la solidarité...

Agnès Santi

Nanterre-Amandiers, Centre dramatique national, 7 av. Pablo-Picasso, 92000 Nanterre. Du 22 septembre au 5 octobre. Du mardi au vendredi à 20h30 sauf jeudi à 19h30, samedi à 18h30, dimanche à 16h30. Tél. 01 46 14 70 00. Durée: 1h40. Spectacle vu au Festival d'Avignon 2018.



Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 47227



Date : septembre 2018
Page de l'article : p.89



THÉÂTRE

LA REPRISE. HISTOIRE(S) DU THÉÂTRE (I)

Conception et mise en scène : Milo Rau / Théâtre Nanterre-Amandiers
(7, avenue Pablo-Picasso, Nanterre, 92) / Durée : 1h30 / Du 22 septembre au 5 octobre

Violence manifeste

Que peut le théâtre? Qu'est-il possible de représenter?

Milo Rau adresse ces questions dans *La Reprise*, un spectacle saisissant, succès du Festival d'Avignon cet été, désormais en tournée au Théâtre Nanterre-Amandiers dans le cadre du Festival d'automne. Le nouveau directeur artistique du théâtre NTGent, en Belgique, s'est emparé d'un fait divers – le meurtre d'Ihsane Jarfi, assassiné à Liège en 2012 – pour en tirer une réflexion sur la violence ainsi qu'un manifeste pour le théâtre contemporain. À partir de témoignages qu'il a recueillis, dont ceux des proches de la victime, il a repris l'enquête, faisant de ce meurtre sans raison ni explication, littéralement absurde, une tragédie. La pièce débute par une réflexion sur le théâtre et sa capacité à réveiller les morts, puis elle ne cesse de mettre à l'épreuve de la scène « l'imperméabilité traumatique de la violence ». Voilà le théâtre primitif: la reprise et la transformation d'une expérience traumatique.

Milo Rau a emprunté le titre de sa pièce à un ouvrage de Søren Kierkegaard. La reprise est, pour le philosophe danois, une répétition, mais sous la forme d'un second commencement, dans le sens d'une réaffirmation d'un choix existentiel. Il distingue la mémoire, une « répétition en arrière », de la reprise, un

« ressouvenir en avant », où il s'agit de conférer du sens à ce qui s'est produit. Milo Rau reprend ainsi le chemin de l'horreur, en rejouant sur scène le passage à tabac, étonnement sans obscénité, pour essayer de donner forme à l'inexplicable. La « reprise » du meurtre d'Ihsane Jarfi repose sur différents points de vue, en cinq actes: celui de la mère de la victime, de l'ex-petit ami, de l'un des tueurs... Pour les incarner, il a fait appel à des comédiens professionnels et à deux comédiens amateurs, tous remarquables.

Mêler amateurs et professionnels tient du principe pour le metteur en scène. Il a formalisé sa conception révolutionnaire du théâtre dans un « Manifeste de Gand ». Au rang des dix contraintes artistiques qu'il y établit: une scénographie qui tient dans une voiture, l'ouverture des répétitions au public, l'interdiction de mettre plus de 20 % d'un texte classique dans la représentation... Avec cette pièce qui bouscule les codes de la représentation et l'idée même d'être spectateur, l'artiste formé en sociologie et en philosophie auprès de Pierre Bourdieu et de Tzvetan Todorov inaugure une prometteuse série intitulée *Histoire(s) du théâtre*, conçue comme une « enquête performative à long terme sur la plus ancienne forme d'art de l'humanité », sur ses ambitions, sur ce qu'il est possible de montrer. À suivre.

PAGESCRITIQUES

Retrouvez toutes nos critiques sur www.theatral-magazine.com



■ La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)

[Essence théâtrale]

conception et mise en scène Milo Rau
22/09 au 5/10 Nanterre-Amandiers
9 au 11/01 Le Lieu Unique à Nantes
5 et 6/02 Comédie de Reims

Au fil des années, Milo Rau est devenu l'un des maîtres du théâtre documentaire européen. Du génocide du Rwanda à l'affaire Dutroux, de la montée de l'extrémisme aux guerres intestines est-européennes, le metteur en scène suisse, désormais directeur du NTGent, a su prouver qu'il était un touche-à-tout, capable de prendre le théâtre à bras-le-corps et de bouleverser son public. *La Reprise* ne fait pas exception à cette règle.

En cherchant à reconstituer un crime homophobe survenu en 2012 dans les rues de Liège, Milo Rau revient à l'essence même du théâtre, dans ce qu'il a de plus élémentaire et de plus bouleversant. De l'espace scénique, il fait advenir le réel et dévoile les coulisses du processus de création pour mieux interroger le pouvoir et les limites de la représentation, sans jamais rien sacrifier de l'émotion. Portée par un ensemble de comédiens, amateurs et professionnels remarquables, et une utilisation de la vidéo magistrale, l'illusion théâtrale reste totale. Le dramatique destin d'Ihsane Jarfi serre alors les gorges, étreint les cœurs, et administre une claque à couper le souffle.

Vincent Bouquet



Le théâtre de la justice

Après son trompère à Avignon, *La Reprise-Histoires du théâtre (1)* se joue à Paris, dans le cadre du Festival d'Automne. Quand **Milo Rau** nous place face à la violence.

PAR ORIANE JEANCOURT CALIGNANI

La « Reprise », étrange titre que Milo Rau a choisi pour son dernier spectacle. Ingmar Bergman aurait dit « la répétition », Pierre Bourdieu, « la pratique ». Mais Milo Rau n'est ni Bergman ni Bourdieu, et s'il emprunte aux deux, il se forge ses propres mots. Il y a de l'inédit dans le travail que le Suisse allemand mène depuis plus de quinze ans, et qui trouve dans cette pièce sa maîtrise. Un équilibre précis entre la conscience politique et la liberté esthétique s'y confrontent. Que cherche Milo Rau sur scène, à faire réadvenir ? La clarté. Ainsi les phrases de la voiture qui roule sur la scène de *La Reprise* et éclairent un homme battu à mort et abandonné à la pluie de l'aube à Liège, en 2012. Ainsi ce corps nu, d'une beauté d'éphèbe, retrouvé dans un champ deux jours après par un homme qui promenait son chien. Ainsi cet

responsabilité de chacun. Et même lorsque, comme dans cette *Reprise*, il se penche sur un fait divers aussi cruel qu'insensé, un jeune homosexuel battu à mort une nuit de 2012 à Gand par trois hommes ivres, sans raison apparente si ce n'est une blague mal perçue et l'ennui viscéral d'une nuit alcoolisée, il lui faut construire la pièce sous forme de témoignages, de plaidoyers, pour peu à peu amener une version objective des faits. Qu'elle

surgisse sur la scène du théâtre, comme dans un cabinet de psychanalyse, ou au fil d'une enquête sociologique. Bergman, Bourdieu, nous revoilà. « Je crois que chaque individu peut raconter la société », résume Milo Rau. Rien ne vaut donc la parole de cet individu, ce « tout un chacun », qui se présente au centre de son travail. Il s'appelle Ihsane Jarfi, il est mort pour rien, et c'est en son nom que Milo Rau travaille, écrit, interroge, enquête.

LA REPRISE-HISTOIRES DU THÉÂTRE (1)

de Milo Rau, du 22 septembre au 3 octobre, au théâtre Nanterre-André-Malraux, avec le Festival d'Automne.

SPECTACLES

LA REPRISE

—
: « La Reprise. Histoire(s)
du théâtre (I) » de Milo Rau
du 22 septembre au 5 octobre
au Théâtre des Amandiers
(Nanterre)
(1h30)
—



Le théâtre de Milo Rau puise son inspiration à la source du réel et sa vitalité dans la violence des hommes. Avec sa maison de production, l'International Institute of Political Murder, l'artiste multiplie les pièces, les documentaires et les formes hybrides, à la frontière de la fiction et de la réalité, comme le film *Le Tribunal sur le Congo*, un procès fictif des crimes de la guerre qui fait rage depuis plus de vingt ans dans la région des Grands Lacs en Afrique centrale. Le metteur en scène suisse n'a pas peur de regarder l'horreur en face. Il s'est ainsi emparé du génocide rwandais (*Hate Radio*), du cafouillage politico-judiciaire de la traque de Marc Dutroux (*Five Easy Pieces*) ou encore des destinées djihadistes de jeunes européens (*The Civil Wars*). Avec *La Reprise*, Milo Rau inaugure une nouvelle série de pièces, sorte d'enquête au long cours sur l'histoire du théâtre. En partant d'un sordide fait divers homophobe – l'assassinat d'un jeune homme à la sortie d'une boîte de nuit à Liège en 2012 –, il tente de décortiquer le ressort cathartique de la tragédie. Car dans ses créations aussi sobres qu'efficaces, plusieurs histoires se recourent toujours: il y a l'événement réel, reconstitué dans sa crudité insoutenable mais sans une once de sensationnalisme; les récits intimes des acteurs, qui parlent aussi des coulisses de la création; et cette tentative, jamais frontale, de toucher à quelque chose de plus grand – le destin, le hasard, l'injustice, les pulsions humaines, toutes ces forces incompréhensibles qui meuvent notre monde. ● AÏNHOA JEAN-CALMETTES

**Milo Rau tente de
décortiquer le ressort
cathartique de la tragédie.**



PAR ARMELLE
HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr




LA REPRISE. HISTOIRE(S)
DU THÉÂTRE (1)
THÉÂTRE
NANTERRE-AMANDIERS
8, av. Pablo-Picasso,
Nanterre (92).
TÉL. :
01 46 14 70 00.
HORAIRES :
mar., mer. et ven.
à 20 h 30, jeu. à 19 h 30,
sam. à 18 h 30,
dim. à 16 h 30.
DURÉE : 1 h 40.
DATES :
du 22 sept. au 5 oct.
Dans le cadre du Festival
d'automne. En français
et néerlandais.
Surtitrages en français.
PLACES :
de 15 à 30 €,
abonnés 10 et 15 €.

**Au delà de la mise
en scène, virtuose,
Milo Rau interroge
le processus théâtral.**

UN ART TRÈS SINGULIER

« LA REPRISE. HISTOIRE(S)
DU THÉÂTRE (1) »,
DE L'ARTISTE SUISSE MILO
RAU A ENTHOUSIASMÉ
LE PUBLIC
DU DERNIER FESTIVAL
D'AVIGNON.
UN PROPOS TRÈS LUCIDE
INSPIRÉ
D'UN ÉPOUVANTABLE
FAIT DIVERS
ET UNE RÉFLEXION
SUR LE SENS DU THÉÂTRE,
MAGISTRALEMENT
INCARNÉS.

«  n n'en est plus à représenter le monde. Il faut le changer. Le but n'est pas de peindre le réel, mais de rendre la représentation elle-même réelle. »
Telle est l'ouverture du « Manifeste de Gand », texte en dix points établi par Milo Rau, artiste suisse qui a choisi une certaine forme de théâtre, accompagnée de films, pour s'exprimer et surtout pour agir. Cet homme d'à peine 41 ans et qui a déjà signé une cinquantaine d'opus. Difficile de dire « spectacle » ou « mise en scène » car sa quête est très particulière. Cet esprit curieux, qui avait étudié sociologie et littératures avant de se lancer dans des reportages, s'appuie sur des faits réels. Il les étudie très scrupuleusement. Il accompagne toujours son travail d'une période de recherche. Il l'a fait lorsqu'il s'est intéressé à la mort du couple Ceausescu, au génocide au Rwanda, à la guerre au Congo, à l'affaire Dutroux. Des dossiers qui ont abouti à ce qu'il faut bien nommer « représentation », puisque, selon le protocole classique du théâtre, on élabore une manière de récit, on répète, acteurs professionnels et amateurs ensemble, on « joue » et on recommence le lendemain...

La Reprise. Histoire(s) du théâtre (1), s'inscrit dans le droit-fil de ce processus, s'interroge justement sur le théâtre même et applique les recommandations du « Manifeste de Gand ».

VÉRITABLE ENQUÊTE. Milo Rau reprend un fait divers atroce : à Liège, en avril 2012, Ihsane Jarfi fut torturé à mort par des garçons croisés par hasard alors qu'il sortait d'une boîte gay. Lui, Rau, a rencontré le destin d'Ihsane Jarfi par l'un de ses comédiens, Sébastien Foucault, qui avait suivi les audiences et par M^e Jean-Louis Glissen, avocat qui avait participé au travail sur *The Congo Tribunal* en 2015, et qui avait défendu, à Liège, l'un des assassins. L'équipe a mené très loin l'enquête. Sollicitant les parents, l'ancien petit ami, allant même jusqu'à interroger l'un des coupables en prison.

« *À quel moment commence la tragédie ? À quel moment on devient le personnage ?* », s'interroge le très grand comédien Johan Leysen. Le plateau est surmonté d'un grand écran où passent des films déjà tournés, images de Liège décatie, paysages industriels à l'abandon, prises décalées de scènes que les comédiens rejouent ou vidéos en direct de certains moments.

Il y a des instants insoutenables : le tabassage d'Ihsane Jarfi comme ce moment où, reprenant une question de Wajdi Mouawad, Milo Rau demande si le public interviendrait si un comédien, soudain, annonçait qu'il va se pendre... Interprètes depuis longtemps sur les planches, Leysen donc, Tom Adjibi, Sara de Bosschere, Sébastien Foucault, amateurs de moins d'expérience, tout aussi formidables, Suzy Coco et Fabian Leenders, nous mènent sur ces chemins escarpés du renouveau du théâtre. ■

Profitez de réservations à prix réduits sur www.ticketac.com

Théâtre

CRIME BARBARE

Avec *La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)*, **MILO RAU** revient sur les circonstances d'un assassinat homophobe. Une pièce comme une dénonciation, un engagement rendu manifeste.



“LE VIEUX MONDE SE MEURT, LE NOUVEAU MONDE TARDE À APPARAÎTRE *et dans ce clair-obscur surgissent les monstres.*” Faisant sienne la formule du penseur antifasciste Antonio Gramsci (1891-1937), Milo Rau travaille depuis une dizaine d’années sur les zones d’ombre de notre histoire contemporaine pour dénoncer des situations de violence et témoigner pour ceux qui en sont les victimes.

Celui qui fut l’élève de Pierre Bourdieu (1930-2002) se revendique artiste tout autant que sociologue engagé. Pour aborder des sujets comme le génocide rwandais, l’affaire Dutroux ou les guerres d’Irak et de Syrie, il a créé l’IIPM (International Institute of Political Murder) et revendique le préalable d’une maîtrise des moyens de production comme le garant de sa liberté de parole. Autonome dans le choix de ses sujets d’étude et se donnant la capacité d’enquêter, il maîtrise de bout en bout la chaîne de réflexion jusqu’à sa finalisation en spectacle.

A l’heure où il vient d’être nommé à Gand à la direction du théâtre national de la ville flamande, le metteur en scène précise désormais le cadre à venir de son approche théâtrale au NTGent en publiant un manifeste qui fait écho au Dogme 95 rédigé en son temps pour le cinéma par Lars von Trier et Thomas Vinterberg. Avec des allures de mode d’emploi, le Manifeste de Gand se décompose en dix points. Visant à l’idéal, son premier alinéa lui donne les ambitions d’une première constitution destinée aux artistes en affirmant : *“Il ne s’agit plus seulement de représenter le monde. Il s’agit de le changer. Le but n’est pas de représenter le réel, mais bien de rendre la représentation réelle.”*

Et comme le diable se niche dans les détails, la suite de la profession de foi s’attache à les préciser par le menu en commençant par prôner l’accessibilité du public à tous les stades de la

création. Ces bases neuves prescrivent aussi un partage de la paternité de l’œuvre entre tous ses protagonistes, imposent la présence d’amateurs aux côtés des comédiens professionnels et commandent l’usage d’au moins deux langues différentes durant les représentations. Alternant les rappels à l’économie nécessaire en matériel et les ambitions d’une présence artistique hors les murs digne des Brigades internationales, le point Huit définit que *“le volume total du décor ne doit pas dépasser vingt mètres cubes, c’est-à-dire qu’il doit pouvoir être transportable dans une camionnette de déménagement conduite avec un permis de conduire normal”*, tandis que le Neuf annonce un ultime défi : *“Au moins une production par saison doit être répétée ou présentée dans une zone de conflit ou de guerre, sans aucune infrastructure culturelle.”*

Prototype d’un théâtre se pliant à ces règles, *La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)* est le premier volet d’une série à venir que Milo Rau va confier à d’autres metteurs en scène pour construire un répertoire s’interrogeant sur la capacité du plateau à témoigner du tragique contemporain en forme d’encyclopédie d’*Histoire(s) du théâtre*. *La Reprise* enquête sur le crime homophobe dont fut victime Ihsane Jarfi en 2012 en Belgique. Avec ce spectacle, le metteur en scène questionne deux champs des possibles : Quels sont les rapports du théâtre avec la mort ? Comment procéder face à la barbarie d’un tel acte ? C’est devant un bar gay de Liège où il faisait la fête avec des amis qu’Ihsane Jarfi est monté de son plein gré dans la voiture de ses assassins. Battu à mort, il ne sera retrouvé que neuf jours plus tard dans la forêt où son corps dénudé a été abandonné. D’après les conclusions du médecin légiste, son agonie aurait duré quatre heures.

La présentation de chacun des acteurs (quatre professionnels et deux amateurs) a valeur de making-of en

parallèle au récit qu’ils font des diverses démarches engagées pour documenter le crime. Tissage de témoignages qui passe par l’intime, le spectacle se garde bien de s’affirmer comme le porteur d’une vérité unique. Gage de sincérité, cette somme de paroles qui peuvent déranger échappent à la norme en vigueur du politiquement correct.

On en arrive finalement à faire face au pire avec la mise en scène de la scène de crime. C’est de nuit que tout se passe, dans les lumières des phares d’une voiture à l’arrêt sous la pluie. Progressant vers l’horreur, Milo Rau ne fait pas mystère des techniques du théâtre engagées dans cette reconstitution au réalisme pourtant insupportable. La grande puissance de la pièce est de nous conduire jusqu’à ce point d’incandescence. Quand on sait tout du fictif des moyens utilisés, mais que la raison nous fait tout à coup défaut, supplantée par l’insupportable déni de préférer détourner le regard que de voir ce qui se déroule sous nos yeux.

Dans un prologue purement théâtral où il incarne le fameux monologue du spectre s’adressant à Hamlet dans la brume, l’acteur Johan Leysen rappelle qu’avec Shakespeare, on est capable de faire jouer des morts. Faisant suivre sa démonstration d’une anecdote, il précise aussi que dans la vie, les morts ne parlent pas mais qu’ils peuvent peut-être nous entendre. Quoi qu’il en soit et sans en espérer autant, on sort de ce spectacle sonné et reconnaissant. Honorer de cette manière la personne d’Ihsane Jarfi, c’est inscrire à jamais le scandale de sa disparition au cœur de nos mémoires.

Patrick Sourd

La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)

Concept et mise en scène Milo Rau, en français et en néerlandais surtitré en français, **du 22 septembre au 5 octobre à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national**, tél. 01 46 14 70 00, www.nanterre-amandiers.com

Festival d’Automne à Paris Tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

Théâtre, photo, cinéma... 5 idées pour votre week end

06.09.2018

Par [Arnaud Laporte](#)

Chaque vendredi, Arnaud Laporte et les critiques de La Dispute vous proposent une sélection de rendez-vous culturels pour votre week-end.

Un spectacle : "La reprise – Histoire(s) du théâtre (i)", le coup de coeur du dernier festival d'Avignon

Le metteur en scène bernois a raflé tous les suffrages lors du dernier Festival d'Avignon, avec ce nouveau spectacle choc. Comme à son habitude, le nouveau directeur du Théâtre de Gand est parti d'un fait réel, a mené l'enquête, et a entrepris un savant travail de création pour aboutir à *Reprise*. Après le génocide rwandais, l'affaire Marc Dutroux ou le procès des Ceaucescu, Milo Rau s'est intéressé cette fois au meurtre sans raison aucune d'un jeune homosexuel à Liège en 2012, torturé par un groupe d'hommes qu'il ne connaissait pas, et qui l'ont laissé agonisant sur le bord d'une route. Avec six comédiens, dont deux amateurs, Rau déconstruit et met à distance pour ne garder que l'horreur des faits, sans le pathos. *Reprise* nous montre que le théâtre est encore capable de dire le monde, en faisant appel à toute l'intelligence du spectateur.



La reprise de Milo Rau • Crédits : Christophe Raynaud de Lage // Festival d'Avignon

L'avis des critiques :

“ On se retrouve très vite plongé dans un état de sidération assez incroyable. Milo Rau mène un long travail d'enquête avant de s'attaquer à la matière. C'est cette façon qu'il a de tisser ce fait réel avec la vie de ses acteurs qui est très beau. Marie-José Sirach

“ La vidéo est quasiment omniprésente pendant le spectacle, puisqu'il y a deux régimes de réel. Les acteurs jouent sur scène et en même temps à l'écran. Il y a un côté très intelligent, jusqu'à peut-être la manipulation du spectateur et du fait divers. Lucile Commeaux

“ Nous public, on est convié à ce spectacle. Il y a ce départ, à mon sens très réussi, avec le casting des personnages pour lequel il va convoquer tout ce qui se passe au théâtre. Le réel rattrape la fiction et il joue avec ça. Anna Sigalevitch

“ Il est question à la fois du théâtre et de la représentation du monde. Puisque Milo Rau a un objectif : que le théâtre puisse remplacer le monde. Ce qui est une ambition folle, mais qui fait beaucoup de bien par rapport au paysage actuel. Arnaud Laporte

GRAZIA

Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 149857



Date : Du 07 au 13
septembre 2018
Page de l'article : p.144

CULTURE

les 5 raisons de la Dispute



Arnaud Laporte, présentateur de l'émission *La Dispute* sur France Culture, nous confie ses coups de cœur de la semaine.



UN SPECTACLE

La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I) de Milo Rau

Le metteur en scène bernois a rallié tous les suffrages lors du dernier Festival d'Avignon, avec ce spectacle choc inédit. Comme à son habitude, le nouveau directeur du théâtre de Gand est parti d'un fait réel, a mené l'enquête, et a entrepris un savant travail de création pour aboutir à *La Reprise*. Après le génocide rwandais, l'affaire Marc Dutroux ou le procès des Ceausescu, Milo Rau s'est intéressé, cette fois, au meurtre sans raison apparente d'un jeune homosexuel, à Liège en 2012, torturé par un groupe d'hommes qu'il ne connaissait pas et qui l'ont laissé agonisant sur le bord d'une route. Avec six comédiens, dont deux amateurs, Rau déconstruit et met à distance pour ne garder que l'horreur des faits, sans le pathos. *La Reprise* nous montre que le théâtre est encore capable de dire le monde, en faisant appel à toute l'intelligence du spectateur.

Du 22 septembre au 8 octobre au théâtre des Amandiers, Nanterre (92).

De sacrées têtes d'affiche !

THÉÂTRE Du « Tartuffe » par Peter Stein à « La Nuit des rois » par Thomas Ostermeier, les spectacles des grands noms de la mise en scène internationale marquent le début de saison.



LE THÉÂTRE

Armelle Héliot
aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Autant commencer par un coup de théâtre! *Kanata*, le spectacle conçu par Robert Lepage pour la troupe du Théâtre du Soleil qui a failli disparaître complètement des écrans en juillet dernier, aura bien lieu. Un communiqué publié avant-hier sous l'intitulé très clair « *Le ressaisissement* » l'annonce. Ils l'avaient dit le 27 juillet: Ariane Mnouchkine et le Soleil se donnaient « le temps de réfléchir, d'analyser, d'interroger et de s'interroger ». Au Japon, pays où depuis sa jeunesse, elle s'est souvent ressourcée, la grande artiste a conçu très vite l'essentiel: faire de la controverse même matière à réflexion théâtrale.

C'est sur la loi que le Soleil appuie sa décision. Sur la lecture du Code pénal pour mieux répliquer: « *N'étant donc pas obligé juridiquement et surtout moralement de se soumettre à d'autres injonctions, même sincères, et encore moins de céder aux tentatives d'intimidation idéologiques en forme d'articles culpabilisants, ou d'imprécations accusatrices, la plus souvent anonymes, sur les réseaux sociaux, le Théâtre du Soleil a décidé, en accord avec Robert Lepage, de poursuivre avec lui la création de leur spectacle et de le présenter au public aux dates prévues, sous le titre Kanata - Épisode I - La Controverse.* »

Année culturelle oblige

Une belle victoire de l'intelligence et de la légitimité artistique! Une très bonne nouvelle pour le public et pour le Festival d'Automne qui avait mis *Kanata* à son programme. Marie Collin, chargée du théâtre, et Emmanuel Demarcy-Mota, le directeur, ont toujours été aux côtés d'Ariane Mnouchkine, de Robert Lepage et de la troupe. Un festival, qui, cette saison, renoue d'une manière puissante avec sa grande tradition: de très grands noms de la scène internationale sont présents, tout comme de jeunes pousses en devenir. Mais la part de l'art dramatique est impressionnante!



Félicien Juttner, Pierre Arditi et Jacques Weber (de gauche à droite), dans *Le Tartuffe*, monté par Peter Stein au Théâtre de la Porte Saint-Martin, à Paris à partir du 14 septembre.

Clin d'œil au Soleil et à ses inoubliables *Richard II* et *Henry IV* à la samouraï, l'Empire des signes est très présent, année culturelle « Japonismes » oblige. Si les choix sont parfois dictés par la diplomatie, la haute qualité des productions impressionne. *Grand Kabuki Shochiku* à Chaillot, Hiroshi Sugimoto à l'Espace Cardin-Théâtre de la Ville, Kurô Tanino puis Shû Matsui à Gennevilliers, Toshiki Okada au Centre Pompidou.

Parmi les phares de la mise en scène en Europe, eux aussi au rendez-vous de l'Automne, citons le Polonais Krystian Lupa et *Le Procès* d'après Kafka à l'Odéon, le Suisse Milo Rau et *La Repré-*

se. Histoire(s) du théâtre (I) à Nanterre-Amandiers, les Flamands du tg STAN à la Bastille, le Français Claude Régy, dont on reprend *Rêve et Folie* de Trakl à Nanterre-Amandiers et, dans le même théâtre, le rare Alain Cavalier dans sa *Conversation* avec Mohamed El Khatib. Quant à Tiago Rodrigues il offre sa profondeur et sa fantaisie lusitaniennes avec *Sopra* à Chelles et à la Bastille, ce bijou qu'est *By Heart* à Saint-Ouen, et il est encore présent par la grâce d'un merveilleux spectacle de Thomas Quillardet, *Tristesse et joie dans la vie des girafes* qui fera une tournée de Paris à ses environs. Une histoire qui enchan-

te les enfants et ravit les adultes. En cette rentrée 2018-2019, le jeune public n'est pas oublié. Emmanuel Demarcy-Mota et ses proches ont ce souci. Antoine Vitez en avait fait une règle, Olivier Py se passionne pour ce répertoire que servait si bien le regretté Richard Demarcy.

Regardons plus loin: c'est en juin, aux Nuits de Fourvière que sera créé le spectacle le plus attendu de l'année, un projet de Robert Wilson à l'instigation d'Emmanuel Demarcy-Mota, également directeur du Théâtre de la Ville: *Jungle Book* ou *Le Livre de la jungle* en lumière, musique et jeu. Mais ce n'est

pas tout. La grande nouveauté de cette saison, c'est la présence d'un des plus grands metteurs en scène européens, l'Allemand Peter Stein, dans deux salles prestigieuses du circuit privé: dès septembre il monte *Le Tartuffe* avec notamment Pierre Arditi et Jacques Weber, à la Porte Saint-Martin et un peu plus tard *Le Misanthrope* au Comédia avec Lambert Wilson, Pauline Cheviller, Brigitte Catillon.

Salle Richelieu, c'est Thomas Ostermeier qui fait une entrée éclatante avec sa mise en scène de *La Nuit des rois*. Bref, Paris est la capitale mondiale du théâtre. ■

PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

Sous le signe du lien

Pour sa 47^e édition, la manifestation francilienne mise sur le décloisonnement et la quête d'horizons nouveaux

Malgré son nom, le Festival d'automne à Paris se joue des frontières comme des saisons. La manifestation francilienne, point de départ de la saison culturelle dans la région, a pris ses aises dans les théâtres et lieux d'art d'Ile-de-France – 23 en banlieue, 22 dans la capitale pour cette 47^e édition – et étire sa programmation pluridisciplinaire jusqu'aux premiers jours de février 2019, occupant le devant de la scène pendant près de cinq mois.

De frontières, il en sera encore beaucoup question cette année lors de cette manifestation qui met un point d'honneur à accueillir des créations venues de tous les horizons. Frontières entre fiction et réel, frontières du corps, frontières du temps et de l'Histoire, frontières intimes... Voilà ce qui pourrait rassembler les artistes

d'Automne : l'envie d'explorer de nouveaux territoires ou de revisiter ceux que l'on croit connaître pour mieux disséquer notre monde. Il en va ainsi des chorégraphies d'Anne Teresa De Keersmaecker, fil rouge de cette édition avec plus d'une dizaine de spectacles ; des pièces de Milo Rau (*La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)*), de Julien Gosse- lin (*Joueurs, Mao II, Les Noms*) ou du Polonais Krystian Lupa avec son très politique *Procès* adapté de Franz Kafka ; ou encore de l'inclassable Laetitia Dosch, « *la bizarre de la famille* », comme la comédienne l'explique dans le portrait que nous lui consacrons à l'occasion de sa pièce *Hate*, réjouissant duo femme-cheval.

Cette année, l'autre grand invité d'Automne est un pays. Après la Corée du Sud en 2015, c'est au tour du Japon de se donner en spectacle dans le cadre de la saison « Japonismes 2018 ». Théâtre traditionnel ou contemporain, danse ou perfor-

mance, les artistes japonais seront sur toutes les planches, à l'image d'Hideto Iwai, qui viendra au T2G de Gennevilliers présenter sa deuxième pièce en France – *Wareware no moromoro (nos histoires...)* –, inspirée de son passé de *hikikomori*, ces personnes qui volontairement vivent recluses chez elles. Autre registre mais même singularité avec le théâtre aux tonalités surréalistes de Kurô Tanino, artiste multifacette qui cite Marcel Duchamp comme source d'inspiration.

Passé et présent

Raconter un pays, tisser des liens entre les peuples, entre passé et présent, c'est aussi ce que proposera le metteur en scène québécois Robert Lepage à partir du mois de décembre, au Théâtre du Soleil, avec sa nouvelle création, *Kanata. Episode 1. La Controverse*. Un spectacle qui a failli ne pas voir le jour après la violente

polémique née au Canada à propos de cette pièce dont le sujet est l'oppression subie par les Amérindiens peuplant le continent. Après avoir décidé, fin juillet, sous la pression de minorités autochtones canadiennes qui ont fustigé l'absence de comédiens aborigènes et parlé d'« *appropriation culturelle* », de suspendre les représentations prévues à la Cartoucherie de Vincennes, Ariane Mnouchkine, directrice de la troupe du Théâtre du Soleil, et Robert Lepage ont finalement fait le choix de maintenir leur spectacle, refusant de « *céder aux tentatives d'intimidations idéologiques* ». C'est aussi cela, Automne. Un festival dont les frontières sont perméables aux éclats de l'actualité. ■

GUILLAUME FRAISSARD

Ce supplément a été réalisé dans le cadre d'un partenariat avec le Festival d'automne à Paris.

Agenda

Les 15 pièces de théâtre immanquables de la rentrée à Paris

Une sélection de Joëlle Gayot et Fabienne Pascaud | Publiée le 09/09/2018



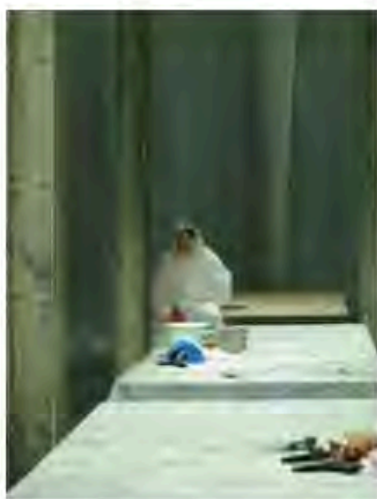
Voyeur ?

La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I) **TTT**

Jusqu'au 5 octobre 2018 - Théâtre des Amandiers

Quelle différence y-a-t-il entre un spectateur et un voyeur ? Aucune. Dans les deux cas, celui qui observe consent à la passivité. C'est vers cette impasse infernale que conduit Milo Rau dont le spectacle reconstitue méthodiquement l'assassinat gratuit d'un jeune homosexuel, un soir de fête en Be...

[Lire la suite](#)



Diabolique

Les Démons **T**

Jusqu'au 21 octobre 2018 - Odéon - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier

On nous promet 4 heures de représentation et cela nous réjouit. Parce que le roman du grand Dostoïevski (les Démons) est l'alpha et l'oméga du spectacle. Parce que Sylvain Creuzevault signe la représentation. Parce que de formidables acteurs (Valérie Dréville et Nicolas Bouchaud, Slava Lolov, Art...

[Lire la suite](#)



Septembre au théâtre

En cette rentrée, je vous propose une sélection spectaculairement vivante et tout à fait subjective de ce qu'il faut voir ce mois-ci, à Montreuil évidemment mais aussi dans ses alentours, à Bobigny, à Nanterre, à la Courneuve et soyons fous, à Paris.

CHEZ LES VOISINS FRANCILIENS

Toujours à Nanterre, mais aux Amandiers, le Festival d'Automne battra son plein avec l'audacieuse Laetitia Dosch, qui tentera, du 15 au 23, un duo avec un cheval dans [Hate](#). Le metteur en scène Milo Rau, quant à lui, nous emmènera du 22 septembre au 5 octobre dans [La Reprise - Histoire\(s\) du Théâtre \(I\)](#), un spectacle entre réalité et fiction, dont on ne sortira certainement pas indemne, si on en croit les échos plus que favorables entendus lors du dernier festival d'Avignon. Enfin [Mohamed El-Khatib](#) quittera le stade du RC Lens (Stadium) pour s'entretenir avec le cinéaste Alain Cavalier à partir du 15 septembre.

NANTERRE

La Reprise. Histoire(s) du Théâtre

Pour Milo Rau, le théâtre a le pouvoir de changer le monde. Dans cette pièce, il met en scène un fait divers qui a



La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I), conçue et mise en scène par Milo Rau au Théâtre Nanterre-Amandiers. © Hubert Amiel

bouleversé la Belgique : le meurtre homophobe d'Ihsane Jarfi en 2012. Revenir à la naissance de la tragédie, telle est la volonté du dramaturge suisse.

Du 22 septembre au 5 octobre 2018

Théâtre Nanterre-Amandiers

Réservations : 01 46 14 70 00

www.nanterre-amandiers.com

www.festival-automne.com

CETTE SEMAINE, NOUS SOMMES...

PASSIONNÉS

80



Le dramaturge suisse **MILO RAU** interroge à la fois la violence du monde et sa représentation théâtrale.

SCÈNES



LA REPRISE

HISTOIRE(S) DU THÉÂTRE (1)
THÉÂTRE DOCUMENTAIRE
MILO RAU

Reconstituant un meurtre homophobe qui a secoué Liège en 2012, Milo Rau interroge la violence du monde et, face à elle, le rôle du théâtre.

TTT

Le théâtre à l'épreuve de nos barbaries et de nos souffrances. Mais doucement. Avec compassion, empathie, presque tendresse. Le Suisse allemand Milo Rau, 41 ans, nouveau directeur du Théâtre national de Gand, est depuis quinze ans à l'écoute attentive et passionnée de nos violences publiques et privées, collectives et intimes. Pour les scruter au plus près, à partir de livres, films, pièces, l'artiste multimédia a même baptisé sa maison de production International Institute of Political Murder.

Parce qu'il s'inscrit toujours dans le réel, le fouille et l'analyse, son théâtre est dit « documentaire ». Avec ses comédiens, Milo Rau, en sociologue-historien-philosophe, compose et décompose faits divers comme grands crimes

politiques ; les brasse, les reforge à base d'enquêtes réalisées ensemble. De l'affaire Dutroux au génocide rwandais... Surtout, Milo Rau ne lâche jamais le théâtre, dont il questionne la place, le rôle, la mission de spectacle en spectacle, et de scène en scène.

Ainsi commence-t-il son dernier opus *La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)* – en clin d'œil admiratif au cycle de Godard sur le cinéma – par le casting même de la pièce à venir. Comment choisit-on ou non un acteur, qu'est-ce pour celui-ci qu'entrer en scène, en sortir ? Qu'est-ce qui se dit dans son interprétation de son rapport au monde, à la vie ? Autant d'interrogations qui se posent tout au long de la représentation sans que cette distance, toute brechtienne, soit jamais pesante ou théorique. Milo Rau et sa bande flamande veulent juste nous faire ressentir l'extrême et essentielle singularité du théâtre : sa présence vivante au milieu de gens vivants. Et ce que cela implique de responsabilité, d'engagement artistique, de travail sur l'émotion, la présence, le jeu, le rapport à la vérité... Interrogations magnifiques de rigueur et de générosité en même temps...

Admirablement reçu par le public au dernier Festival d'Avignon, aujourd'hui

Comment réagir face au meurtre, qu'il relève d'une guerre ou d'un fait divers ?

au Festival d'automne, *La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)* revisite la torture et le meurtre sans raison aucune d'un jeune homosexuel à Liège, en 2012, qui avaient alors scandalisé et traumatisé l'opinion belge. Les acteurs témoignent au plus juste de la tragédie de l'authentique Ihsane Jarfi, en recréent les instants décisifs – jusqu'à son assassinat en voiture par trois petits machos ordinaires. Ils ne cachent jamais au public qu'ils sont acteurs. Ils ne cessent jamais de publiquement s'interroger sur le pourquoi et le comment de la représentation d'une telle horreur.

Tout au long du spectacle, un caméraman scrutera les visages, les corps des comédiens surgissant sans fard sur grand écran, au-dessus du plateau, en même temps qu'ils jouent. Réel, illusion ? Vérité, mensonge ? Comme les artistes, le spectateur, peu à peu, s'interroge lui aussi sur le pourquoi d'un tel théâtre. A quoi vise donc la reproduction d'un réel si terrible ? A quoi sert de reconstituer si violemment le meurtre d'Ihsane Jarfi ? A informer, alerter ? A réfléchir et partager ensemble l'épouvante, plutôt. Pour la transcender. Et retrouver d'autres forces de vivre en communauté, malgré l'horreur du mal qui nous entoure et nous habite.

Le théâtre scrupuleux et méthodique de Milo Rau obéit à des règles de fabrication que s'impose l'auteur. Il parle de « manifeste » ou de dogme, à la manière du cinéaste danois Lars von Trier en 1995. Par exemple, sont quantifiés le nombre d'acteurs amateurs en scène, de langues parlées, de textes déjà écrits... Est-ce par ces contraintes que Milo Rau réussit à se défaire du quotidien sordide, à le dépasser sans en être jamais dupe ou intoxiqué ? Comment représenter le diable, le Mal en scène ? Et pourquoi un spectateur entre-t-il lui aussi dans un théâtre ? Comment en sort-il ? Acteur et spectateur sont soudain soumis au même questionnement. Etrangement, superbement, étonnamment unis, dans une même quête de meilleur. On en a les larmes aux yeux. – **Fabienne Pascaud** | 1h30 | Mise en scène Milo Rau.

Du 22 septembre au 5 octobre, Festival d'automne, Théâtre des Amandiers, Nanterre (92). Tél. : 01 46 14 70 00.

Un automne au théâtre

La Machine de Turing. Fabienne Rappeneau



Des maîtres de la mise en scène européenne

L'Allemand Thomas Ostermeier signe sa première collaboration avec la Comédie-Française. Loin de tout académisme, le prolifique directeur de la Schaubühne de Berlin poursuit son voyage shakespearien avec une comédie des apparences, *La Nuit des rois ou tout ce que vous voulez*, dont il a commandé une nouvelle traduction à Olivier Cadiot (Éd. P.O.L.). Avec les excellents Denis Podalydès, Laurent Stocker et Georgia Scalliet (1).

Au théâtre Nanterre-Amandiers, le Suisse Milo Rau présentera *La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)*, inauguré à Avignon. Un spectacle puissant et éminemment politique, inspiré du meurtre d'un jeune homosexuel, Ihsane Jarfi, à Liège, en 2012 (2).

Le directeur de la Schaubühne de Berlin poursuit son voyage shakespearien.

Guide critique

Théâtre

*Sélection critique par
Joëlle Gayot*

La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)

De Milo Rau, mise en scène de l'auteur. Durée: 2h. 18h30 (sam.), 16h30 (dim.), 20h30 (mar.), Théâtre des Amandiers, 7, av. Pablo-Picasso, 92 Nanterre, 01 53 45 17 17. (10-30 €).

rrr Quelle différence y a-t-il entre un spectateur et un voyeur ? Aucune. Dans les deux cas, celui qui observe consent à la passivité. C'est vers cette impasse infernale que conduit Milo Rau, dont le spectacle reconstitue méthodiquement l'assassinat gratuit d'un jeune homosexuel, un soir de fête en Belgique. Quatre acteurs rejouent le meurtre. La séquence, longue, filmée de très près, nous sidère. Pourtant nous sommes au théâtre. Tout cela, c'est du chiqué. Alors, pourquoi quitte-t-on cette représentation nauséux et chancelant ? Sans doute parce que, pendant ces longues minutes d'un tabassage aussi inepte que tragique, nous avons détourné les yeux. La scène était irregardable. Nos yeux au fond de nos poches, nous sommes restés passifs. Spectateurs donc voyeurs, voyeurs donc complices. Complices et responsables, responsables donc coupables. Edifiant.

FESTIVAL D'AUTOMNE : « LA REPRISE », LA LEÇON DE MILO RAU

Posted by *infernolaredaction* on 21 septembre 2018 · *Un commentaire*



« La Reprise – Histoire(s) du théâtre (I) » de Milo Rau – Nanterre-Amandiers, du 22 Septembre au 5 Octobre – dans le cadre du Festival d'Automne.

Le metteur en scène Milo Rau retrace ici un fait divers survenu à Liège en 2012. Une nuit froide et pluvieuse le jeune gay Ihsane Jarfi sortant d'une boîte de nuit monte dans une voiture dans laquelle trois jeunes alcoolisés cherchent des filles. On le retrouvera deux semaines plus tard dans la forêt, nu, battu à mort.

Mais là où on ne pourrait voir que la dissection d'un meurtre homophobe, Milo Rau s'attache à nous parler avant tout du théâtre dans sa globalité, de la tragédie telle qu'elle existe depuis la naissance du théâtre, de la possibilité de montrer l'abomination, de la place de l'acteur et des spectateurs dans les rouages du drame. C'est au travers d'un travail de plusieurs années que le metteur en scène livre ses « Histoires du théâtre ». Dans cette première histoire, Milo Rau et ses comédiens s'interrogent sur la place de l'acteur, à partir de quand devient-il un personnage ? Comment jouer l'extrême ? Quel rôle est-il donné aux spectateurs ?

Suite à l'assassinat du jeune Ihsane Jarfi, le comédien Sébastien Foucault assiste au procès et prend un nombre incalculable de notes et croquis, griffonne des petits carnets comme obsédé par ce crime homophobe absurde et à l'évidence perpétré sans mobile sérieux, juste une petite phrase dite par la victime à l'arrière de la voiture. A partir d'un travail à la scène Milo Rau nous décrit l'horreur de l'affaire et de l'enquête policière sans s'attarder sur une quelconque analyse psychologique, les avis des protagonistes sont d'ailleurs assez divergents pour ne pas sombrer dans une analyse hasardeuse. Il est davantage question de croiser les points de vue, celui des personnages, celui des comédiens, du metteur en scène et in fine celui des spectateurs sur la possibilité de montrer l'horreur et la tragédie au théâtre, sur la faculté des spectateurs à être partie prenante de l'horreur ou à savoir y mettre fin de façon volontaire.

En ouverture, l'immense comédien Johan Leysen pose les questions essentielles que doit se poser tout comédien ou même spectateur : à partir de quand est-on le personnage ? Comment jouer ou cesser de jouer ? Le spectacle débute alors par la reconstitution du casting et le travail avec deux comédiens amateurs que l'on retrouve effectivement dans la production. Le climat devient trouble dès les premières minutes, les deux amateurs tout comme les professionnels jouant leur propre rôle.

La projection vidéo en faux direct, sans être trop intrusive, ajoute à la confusion. Faux direct dont Milo Rau use tout au long du spectacle en plongeant toujours un peu plus les spectateurs dans le doute et la multiplicité des points de vue sur cette tragédie de la crasse bêtise qui se déroule inexorablement sous les yeux d'un public médusé.

Mais même si le metteur en scène dissèque, observe, donne des points de vue, pose des clés, il n'ouvre jamais de portes sur un semblant de vérité ou sur une quelconque analyse du pourquoi de ce crime odieux. Il décrit avec simplicité l'innommable, nous montre ces trois idiots alcoolisés, ces trois jeunes qui passent d'un rôle d'humain à celui de bêtes entre deux anniversaires en famille. Il y a là quelque chose qui touche à l'essence même de la tragédie au théâtre, une pelote de fil se déroule inexorablement sous nos yeux et ni les personnages ni les spectateurs ne peuvent comprendre la raison de cet abîme de souffrance et de violence. On ne peut qu'observer et cela en devient lourd, pesant, puissant.

Milo Rau s'interroge sur son travail de metteur en scène et sur celui des comédiens face aux obsessions, aux doutes et aux peurs mais entraîne avec lui toute la salle suspendue à ces réflexions. La scène de pure violence gratuite et, plus tard, celle durant laquelle le comédien Tom Adjibi, seul sur scène, chante du Purcell avec le jeune comédien Fabian Leenders dansant autour de lui sur son « Clark » laisse tout le monde KO, entre espoir et désespoir, entre vérité et pure fiction théâtrale. Le public retient son souffle durant tout le spectacle et offre un triomphe à ce fabuleux travail et à ces merveilleux comédiens, conscient d'avoir assisté à un très beau moment de théâtre.

Pierre Salles

Vu au 72e Festival d'Avignon, juillet 2018

Photo Hubert Amiel

Milo Rau, le metteur en scène qui déchire...

Sa pièce « La Reprise », au théâtre des Amandiers, à Nanterre, est un des événements théâtraux de la rentrée. Portrait de son inclassable metteur en scène.

Par Brigitte Hernandez

Publié le 21/09/2018 à 18:08 | Le Point.fr



Sa pièce, *La Reprise*, présentée par le Festival d'Automne dès samedi et jusqu'au 5 octobre aux Amandiers de Nanterre, fut le grand succès du dernier Festival d'Avignon. Les spectateurs assistaient, littéralement cueillis, à une pièce hors-norme, qui mettait en jeu toutes les questions que le théâtre peut soulever : comment représenter un fait qui s'est déroulé dans la réalité (en l'occurrence, le meurtre d'un jeune homosexuel, à Liège en Belgique, en 2012, tabassé à mort par trois hommes dans une voiture), comment s'imagine une mise en scène, comment sont choisis des comédiens... Prise de tête ? Pièce intello qui dure des plombes ? Tout le contraire ! Sur scène, un jeu, amateurs et professionnels mêlés, vif et puissant, ni concession ni facilité, un sacré sens de l'humour, une façon de s'adresser au public sans a priori, et une histoire dans l'histoire qui flirte avec le *De sang froid* de Truman Capote.

Le début, déjà, fait rire : un acteur, Johan Leysen, entre en scène et lance : « Comment entrer en scène ? », poursuit : « Et à quel moment l'acteur devient-il un personnage ? » Être et ne pas être. Interroger les fondamentaux, convoquer Hamlet et les spectres, fabriquer les images (un cameraman filme les visages en gros plans) et « reprendre » l'histoire en mettant en scène... l'histoire.

L'Histoire, capitale, l'Histoire des violences est à l'origine de plusieurs pièces de Milo Rau : *Les derniers jours de Ceausescu*, *La Déclaration de Breivik* (qui a tué 69 personnes en Norvège), *Les Procès de Moscou*, *Le Tribunal sur le Congo* (procès fictif mais joué par des protagonistes de la guerre civile en RDC), *Hate radio* sur le génocide rwandais. En 2016, pour *Empire*, il réunissait sur le plateau du théâtre de Vidy, à Lausanne, quatre comédiens syriens, grec, roumain. Pour l'*Orestie* qu'il s'apprête à mettre en scène, les deux premières parties se dérouleront en Europe, et la troisième en Irak. Pourquoi ? « Au nord de l'Irak, explique-t-il, se trouve le plus vieil endroit habité par des humains. Cette région est l'antiquité de l'Antiquité : l'Irak, la Syrie, la Turquie... Pour moi, la vraie Grèce ancienne se trouve au Moyen-Orient. »

Manifeste

Ce féru de grec ancien vient d'être nommé à la tête du NTGent (le théâtre national de Gand, en Belgique) : « J'y ai travaillé souvent, et le système belge offre la liberté, la flexibilité, la présence de beaucoup de personnes et un grand nombre de tournées. Ce qui était impossible en Allemagne, sauf à la Schaubühne, où j'ai souvent travaillé. » Car ce natif de Bern, en Suisse, a vécu dès ses 20 ans à Berlin. Il se balade du côté du cinéma, a priori pas intéressé par le théâtre, où il arrive par hasard : « Ma copine suivait des cours de mise en scène, je suis allé voir. » Finalement, il restera treize années à Berlin, au cours desquelles il joue parfois « des petits bourgeois », réalise des performances, écrit

en tant que dramaturge.

Mais il ne se limite jamais à un médium. Le cinéma est toujours présent, et bien sûr l'écriture. D'ailleurs, il prône un « Manifeste », à la manière du *Dogme* du Danois Lars von Trier. Selon lui, le théâtre n'est pas un produit, c'est un processus de production. La recherche, les castings, les répétitions et les débats connexes doivent être accessibles au public ; au moins deux langues différentes doivent être parlées sur scène dans chaque production ; le volume de la scénographie doit pouvoir être transporté dans une camionnette pouvant être conduite avec un permis normal ; amateurs et professionnels présents pareillement ; au moins une production par an doit être répétée ou réalisée dans une zone de conflit ou de guerre, sans aucune infrastructure culturelle ; l'adaptation littérale des classiques sur scène est interdite. Si un texte source – qu'il s'agisse d'un livre, d'un film ou d'une pièce de théâtre – est utilisé au début du projet, il ne peut pas dépasser plus de 20 % du temps de la représentation. Etc.

Violence

Pour quelle raison s'interdire les classiques ? « Pour libérer le théâtre ! Il faut sortir de son confort pour trouver autre chose, faire des recherches, pas toujours Ibsen, Tchekhov, Houellebecq... Molière a créé pour sa troupe, Shakespeare a écrit le long monologue *To be or not be* pour laisser le temps aux comédiens de se changer... Tout dans le théâtre est collectif, il faut cet esprit-là. » Que pense-t-il de Thomas Ostermeier, le Berlinoïse encensé par le monde entier pour ses mises en scène affolantes de Shakespeare... Tchekhov... et Ibsen ? « On se connaît bien et on s'apprécie, mais nos pratiques théâtrales ne sont franchement pas les mêmes. Mais oui, j'aime bien ce qu'il fait. »

Ces jours-ci, Milo Rau apporte les touches finales à son « Agneau mystique », inspiré du tableau des frères van Eyck, qui inaugurera les festivités du théâtre national de Gand. Pour cette pièce qui ne

ressemble à aucune autre, valsant entre la performance et l'installation vidéo avec chorale d'enfants et habitants de la ville parlant le dialecte local, Milo Rau a même passé une annonce pour recruter des croyants de toutes les religions, anciens djihadistes compris... « La violence est là, bien sûr, mais le théâtre permet de donner corps à une situation, à des pratiques de la société... » À confirmer avec la réalisation des projets : sa fameuse Orestie en Irak, son film sur Jésus à Matera sur les traces (ou pas) de Pasolini, et même son Parlement mondial au Brésil en lien avec « le Mouvement des sans terre ». Un peu comme le Messie, on n'attendait que lui, pour faire souffler un autre air dans nos théâtres. Provocateur ? Touche-à-tout ? Oui, et alors ? Les grands ne le sont-ils pas forcément ?

« La reprise, Histoire(s) du théâtre », du 22 septembre
au 5 octobre, 18 h 30 , Nanterre-Amandiers. [Festival d'Automne](#)



Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 143515



Date : du 21 au 27
septembre 2018
Page de l'article : p.64
Journaliste : NEDJMA VAN
EGMOND

Culture

THÉÂTRE

LE DÉFI

Montrer la violence sans voyeurisme

Le titre « Histoire de la violence » aurait parfaitement collé à ce spectacle. Dommage, déjà pris par Edouard Louis... Avec *la Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)*, uppercut qui a fait l'événement au dernier Festival d'Avignon, le Suisse allemand Milo Rau, entouré d'une bande d'acteurs flamands éblouissants (mention spéciale à Johan Leysen), remonte aux origines de la violence.

Après l'affaire Dutroux et le génocide au Rwanda, il s'empare cette fois d'un fait divers retentissant de 2012 (le meurtre sauvage d'un homosexuel à Liège, par une bande de jeunes hommes) et interroge, à travers lui, à la fois la fabrique du théâtre, son rôle et les modes de représentation. Rau questionne la mise en scène de la violence et de l'horreur et le choix même des acteurs. Sinistre ? Non. Voyeur ? Pas davantage. Cette œuvre protéiforme tient à la fois du documentaire et de l'analyse sociologique et politique, de la tragédie contemporaine et parfois de la comédie. Remuante, drôle par moments, tendre aussi, elle sonde l'intime et le collectif, entre jeu et vidéo. On en sort tout retourné. ■ NEDJMA VAN EGMOND

La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I), de Milo Rau, Nanterre-Amandiers. Du 22 septembre au 5 octobre.

LA MISE EN SCÈNE relève tant du documentaire que de l'analyse sociologique.



Hubert Amiel / Théâtre des Amandiers

Maculture.fr – 24 septembre 2018

MACULTURE

La Reprise – Histoire(s) du théâtre (I), Milo Rau / IIPM

Par [Nicolas Garnier](#). Publié le 24/09/2018



Nommé directeur du NTGent (Théâtre Royal Néerlandais) à Gand en mai dernier, Milo Rau n'en a pas du tout profité pour freiner sa cadence de production, bien au contraire. Parmi la foule de créations qui s'annoncent figure la série *Histoire(s) du théâtre*, dont *La Reprise* est le premier épisode. Le metteur en scène suisse emprunte à l'un de ses compatriotes illustre l'ambition de faire un récit engagé et personnel du médium théâtral. Sauf que là où les *Histoire(s) du cinéma* étaient signées par Jean-Luc Godard seul, la série qu'initie Milo Rau s'écrira à plusieurs, à raison d'un épisode par an avec un metteur en scène différent à chaque fois.

À l'instar de ses précédentes créations, l'origine du projet est un fait divers sordide qui a secoué la Belgique en 2012. Milo Rau continue son exploration du bas-fond des passions humaines couplée à une réflexion distanciée sur le médium théâtral. Après le cas du pédophile Marc Dutroux qu'il avait étudié dans *Five Easy Pieces* en 2016, il s'intéresse à une autre affaire tragique qui expose au grand jour les tabous de notre société. Il s'agit de l'assassinat homophobe d'Ihsane Jarfi en 2012 à Liège. La pièce se nourrit du procès des meurtriers, auquel a assisté l'acteur Sébastien Foucault, et dont la retranscription sert de matière première au récit. Comme toujours dans le travail scénique de Milo Rau et au sein de l'*International Institute of Political Murder (IIPM)*, compagnie transdisciplinaire fondée en 2007, les comédiens sont également collaborateurs et auteurs du texte de la pièce.

Le titre de la pièce, *La reprise*, peut s'entendre au sens de la reconstitution d'un événement, c'est-à-dire la querelle sur l'établissement des faits qui est centrale dans un procès. Cette caractéristique fondatrice opère le rapprochement entre le médium du tribunal et celui du théâtre documentaire prôné par Milo Rau, les deux étant des manières parallèles de faire entendre, en l'encadrant, la parole des témoins. Suivant le mouvement judiciaire, la pièce se veut donc la recherche d'une reconstitution possible pour le meurtre d'Ihsane Jarfi, mais aussi, en parallèle, une réflexion sur les statuts de l'acteur et de la représentation.

L'esthétique rigoureuse de Milo Rau est immédiatement reconnaissable. Les comédiens attendent les spectateurs sur une scène presque vide seulement clairsemée d'objets simples (des tables et quelques chaises), le plateau est surplombé par un écran, et la transition avec le début de la représentation se fait en douceur par un fondu d'éclairage, comme à l'accoutumée. Tous les tics de mise en scène de l'auteur helvète sont de la partie, y compris les jeux formels autour de son propre dispositif. On retrouve des témoignages face caméra au phrasé lent et détaché, mais aussi quelques séquences préenregistrées qui exploitent les potentialités fictionnelles du théâtre filmé et déjouent les attentes du protocole mis en place par Milo Rau. Il en va ainsi de Sébastien Foucault mimant la découverte du corps d'Ihsane lors d'une promenade. L'acteur est seul sur scène avec le cadreur, tandis que sur l'écran son image, plus ou moins bien synchronisée, est accompagnée par son chien qu'il tient en laisse. L'écran permet de prolonger l'espace diégétique en doublant l'action qui se déroule sur le plateau. Le même effet est utilisé lors d'une séquence dans une boîte de nuit dans laquelle une foule fantomatique entoure, sur l'écran, les protagonistes qui dansent sur scène, seuls.

La rigueur avec laquelle s'impose la sobriété du dispositif permet de faire surgir chaque effet de mise en scène avec d'autant plus de puissance. Une des forces du théâtre de Milo Rau consiste dans l'orchestration subtile entre des entretiens intimistes et les instants de mise en scène plus débridés. Là où les spectacles précédents reposaient sur des décalages discrets et ponctuels, *La reprise* ose des écarts plus conséquents et joue volontiers avec les contrastes, notamment par des amplitudes sonores auxquelles ne nous avaient pas habituées les créations antérieures. Cette alternance trouve son acmé dans une longue scène quasi muette où le meurtre de Ihsane est rejoué sur le plateau.

La séquence cristallise les crispations. Elle s'ouvre au moment où Ihsane a été vu pour la dernière fois, devant l'entrée de la boîte de nuit *Open Bar*, et la narration se poursuit selon le point de vue de l'un des trois meurtriers. Le jeune homme monte dans la voiture de ses bourreaux sous la contrainte. Les événements dégénèrent rapidement. On assiste alors au lynchage filmé en gros plan. La scène s'étire en longueur comme si le calvaire ne devait jamais prendre fin. L'aspect factice mais cru de l'ensemble suscite un sentiment étrange, une nausée qui est pourtant moins provoquée par la référence à l'événement tragique que par la mise en scène appuyée du voyeurisme. À ce moment-là, le spectacle cherche tellement à choquer qu'il en devient lourd et produit rapidement un effet de saturation.

Ce détail est symptomatique du théâtre de Milo Rau qui flirte toujours délibérément avec le mauvais goût pour déstabiliser le spectateur. Si le parti pris est intéressant, la frontière est mince (et très subjective) entre la provocation et l'abus. Il serait pourtant dommage de s'arrêter à ce côté sulfureux tant le registre utilisé dans le spectacle est large. Nombreuses sont en effet les scènes qui usent de ressorts moins grossiers pour évoquer l'épreuve psychologique du deuil. C'est le cas par exemple de cette tirade face caméra où Sébastien Foucault, prêtant sa voix à l'ex-petit ami d'Ihsane, explique le dilemme posé par la vision du corps de son amant lors du procès et sa réaction pleine de dignité.

Ces moments où le langage retrouve un rôle central font la vraie force de *La reprise*. Sur la base de la retranscription des audiences, la tragédie qui se joue sur scène traduit avec simplicité les affects violents traversant le procès. Dans le processus, l'écart avec l'objectif pénal se marque progressivement, et la notion de « rendre justice » acquiert une signification nouvelle sur le plateau. Le tribunal formalise le crime, c'est-à-dire qu'il fait rentrer un acte dans la grille d'analyse du droit afin d'établir une juste compensation. Il est donc un médium au sens le plus trivial où il sert à transformer un préjudice moral en dédommagement matériel. Mais il se joue bien plus dans la cour d'assises, comme le notait déjà André Gide dans ses carnets (André Gide, *Souvenirs de la cour d'assises*, 1914). Chaque audience judiciaire est aussi une mise en scène des passions humaines où s'exhibent les tréfonds de la subjectivité. En mêlant ainsi théâtre et procès, le « théâtre du réel », dont Milo Rau reprend l'expression à Alexander Kluge, révèle la racine archaïque commune aux deux médias. À travers cette forme hybride, la dimension affective latente dans la cour pénale est enfin assumée au point de devenir l'enjeu central de la représentation. L'empathie est peut-être le point essentiel où se distingue l'approche théâtrale. Cette dernière assume le *pathos* qui permet de communiquer un affect entre deux corps. Pour paraphraser Marie-José Mondzain lors d'une discussion organisée en parallèle au spectacle (« Narration des conflits – conflit des narrations », rencontre animée par Camille Louis le 22 septembre 2018, dans le cadre du cycle Mondes possibles), le théâtre documentaire a, plutôt qu'avec le réel, à voir avec la vérité. Il retrouve la dimension de vérité inhérente à la fiction qui en fait le seul régime par lequel ce qui touche un autre me touche aussi personnellement.

La reprise présente un équilibre subtil entre les éléments documentaires, prélevés dans le tissu du réel, et une portée proprement théâtrale, notamment à travers la référence explicite tout au long du spectacle au genre classique de la tragédie. Cette alliance permet de révéler la dimension affective muselée dans la cour d'assises, et c'est peut-être là que le théâtre peut rendre justice à Ihsane Jarfi, en faisant ressurgir quelque chose de sa subjectivité et des affects qui ont entouré sa mort. Autrement dit, en rendant un hommage posthume à la vitalité dont il a été injustement privé.

Vu au Théâtre Nanterre-Amandiers, avec le Festival d'Automne à Paris. Concept texte & mise en scène Milo Rau. Avec Sara de Bosschere, Sébastien Foucault, Johan Leysen, Tom Adjibi, Suzy Cocco, Fabian Leenders. Scénographie et costumes Anton Lukas. Vidéo Maxime Jennes, Dimitri Petrovic. Son Jens Baudisch. Lumière Jürgen Kolb. Photo © Hubert Amiel.

« LA REPRISE. HISTOIRE(S) DU THÉÂTRE (I) » DE MILO RAU OU COMMENT LE THÉÂTRE SE SAISIT DU RÉEL

24 septembre 2018 Par
Lisa Bourzeix

Couronnée de succès il y a quelques mois lors du [festival d'Avignon 2018](#) c'est au tour de la région parisienne d'accueillir la dernière pièce de Milo Rau dans le cadre du Festival d'Automne à Nanterre-Amandiers.



© HUBERT ANIEL



En ce dimanche pluvieux de début d'automne, les mines sont grises et le coeur n'y est pas. Mais en quelques minutes quelque chose se passe. Johan Leysen prend la parole, ordonne « brouillard » et déclame un monologue de Shakespeare qui

annonce la puissance de ce qui va suivre. Dans un premier temps ce n'est pas dans l'univers du meurtre et de l'enquête que le spectateur est plongé mais bien dans celui du théâtre. Un va-et-vient permanent qui tisse progressivement le fil rouge de la pièce qui se construit sous nos yeux.

Auditions. La caméra se pose sur le visage des comédiens qui, à tour à tour, répondent à des questions sur leurs vies, leurs expériences théâtrales ou non. Petit à petit, le metteur en scène, sous les yeux d'une salle attentive, construit la trame de l'histoire. Cette histoire c'est celle de Ihsane Jarfi, jeune homme homosexuel qui, lors d'une soirée en ville monte dans une voiture, se fait torturé, séquestré, tué et abandonné nu dans la nuit froide dans les alentours de Liège. C'est son histoire qui va être racontée ce jour-là sublimée par la puissance du théâtre et de la mise en scène.

La violence des faits n'est pas écartée, elle est exposée très clairement et à plusieurs reprises. Quand arrive la reconstitution de la scène tragique la salle se mure dans un silence respectueux, ému, plongée pendant quelques minutes dans l'horreur de ces actes. L'usage de la vidéo, comme un film, augmente la force de frappe de chaque mot, chaque coup et rapproche un peu plus la fiction de la réalité. Le bruit des oiseaux, de la pluie qui tombe, nous rappelle qu'à la manière du petit Poucet, le metteur en scène a semé autant de petits cailloux que nécessaire pour nous amener là où il voulait. La lumière franche sur ce corps nu et souillé marque la fin de ce cinquième acte, catharsis sublime.

La question n'est donc pas de reconstituer le procès ou de faire un plaidoyer critique envers les meurtriers mais bien de réfléchir à la manière dont une mise en scène peut apporter un témoignage sensible sur des événements bien réels. Comme le dit Milo Rau son projet est que « à chaque saison, un nouveau chapitre sera confié à un autre groupe, compagnie ou artiste », et *La Reprise. Histoire(s) du théâtre* marque le premier volet de cet ambitieux dessein.

Visuels : © Hubert Amiel © Lisa Bourzeix

Les5pièces.com – 25 septembre 2018



La sélection du moment

CINQ PIÈCES À NE MANQUER SOUS AUCUN PRÉTEXTE



« Une Maison de poupée » d'après Henrik Ibsen

Monfort Théâtre

L'enfer, c'est le couple.

· 18 sept. au 6 oct. ·



« Le Reprise. Histoire(s) du théâtre I » de Milo Rau

Nanterre-Amandiers

Tragédie de tous les jours.

· 22 sept. au 5 oct. ·



« La loi des prodiges ou la réforme Goutard » de François de Brauer

Théâtre du Petit Saint Martin

Prodigieusement prodigieux.

· 16 sept. au 29 oct. ·



« Callisto & Arcas » de Guillaume Vincent

Théâtre des Bouffes du Nord

Metoologie

· 15 au 27 sept. ·



« Infidèles » d'après Ingmar Bergman

Théâtre de la Bastille

Cinq à sept.

· 10 au 28 sept. ·

Les5pièces.com – 25 septembre 2018

LES 5 PIÈCES

« Le Reprise. Histoire(s) du théâtre I » de Milo Rau

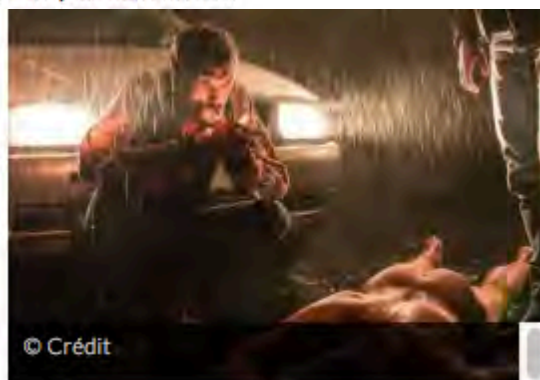
Du 22 septembre au 5 octobre 2018



NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE
-SÉLECTION SEPTEMBRE 2018-

Du théâtre documentaire à son plus haut niveau.

“
T'as déjà frappé
quelqu'un ?



© Crédit

La pièce en bref

Milo Rau n'est pas franchement connu pour son sens de la rigolade (même s'il ne manque pas d'humour, bien au contraire). Dans ce premier volet de *L'Histoire du théâtre*, il se penche sur le meurtre d'un jeune homosexuel liégeois, assassiné gratos par trois types bourrés à la sortie d'une boîte de nuit, événement qui avait ému toute la Belgique, et pour cause... Ici le metteur en scène suisse fait bien plus qu'aller titiller notre fibre voyeuriste et amatrice de fait divers : il nous la brise (la fibre), après l'avoir correctement tordue et enroulée comme un vieil élastique. Bien fait !

Comme dans toute tragédie, on procède en cinq actes. Casting (parents, ex-copain, victime, tous interprétés par une poignée de comédiens et amateurs surprenants), témoignages contradictoires face caméra, scènes d'intimité... La tension monte lentement jusqu'à la scène du crime, filmée de près, sous tous les angles. On nous laisse devant ce corps nu, tabassé, tête dans la boue. Puis l'assassiné se relève, enfle un peignoir. Ça va, on rigole (pas), c'était juste du théâtre. La salle est médusée. Milo Rau a encore réussi. À quoi ? On vous laisse décider.



Alicia Dorey
Co-fondateur
Spectatrice en chef



ON A AIMÉ

- Le final sur Purcell et la danse du cariste.
- Le sixième acte. Bouleversant.



ON A MOINS AIMÉ

- La scène de la voiture.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Son cœur bien accroché.



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- Les faits divers.

Infos Pratiques



Mise en scène
Milo Rau



Dates
22 sept. au 5 oct.
2018



Horaire
20h30 (mar-ven)
19h30 (jeu)
18h30 (sam)
16h (dim)



Durée
1h30



Adresse
Nanterre
Amandiers
7 avenue Pablo
Picasso
Nanterre



Avec
Tom Adjibi, Sara de Bosschere, Suzy Cocco,
Sébastien Foucault, Fabian Leenders, Johan
Leysen



Prix
À partir de 15€



Scène du quotidien

≡ Anaïs
Heluin



HUBERT AMIEL

THÉÂTRE

Dans *La Reprise*, Milo Rau, continue de mettre le théâtre à l'épreuve de la violence de l'époque.

La Reprise, Histoire(s) du théâtre (I),
Festival d'automne, Théâtre Nanterre-Amandiers, Nanterre (92), 01 46 14 00 00. Jusqu'au 5 octobre.

Pour Milo Rau, le théâtre se doit d'être lié aux grandes tragédies de l'époque. Il est censé pouvoir interroger les mécanismes du pire tout en questionnant son pouvoir de les enrayer. Dans *Hate Radio*, par exemple, il reconstituait une émission de la Radio-télévision libre des Mille Collines (RTL), qui appelait quotidiennement les Hutus à éradiquer les Tutsis. Avec *Five Easy Pieces*, il créait la polémique en mettant des enfants en scène dans une pièce consacrée à l'affaire Dutroux, tandis que son triptyque composé de *The Civil Wars*, *Dark Ages* et *Empire* sondait, à travers la biographie de quatre acteurs, les zones les plus sombres de l'histoire européenne récente. À chaque fois différent, le frottement entre le théâtre et l'extérieur suscite un trouble.

Créé au NTGent, dont Rau, depuis, a pris la direction, puis joué au Tandem à Douai et au Festival d'Avignon avant d'arriver au Festival d'automne, *La Reprise, Histoire(s) du théâtre (I)* est une nouvelle pelletée dans l'insoutenable. Cette fois, Milo Rau s'intéresse au meurtre en avril 2012, à Liège, d'Ihsane Jarfi, un jeune homosexuel qui fêtait l'anniversaire d'un ami. Mais, cela, *La Reprise* ne le dévoile que lentement, au fil des témoignages des six interprètes sur leur rapport au théâtre en général et le processus de création du spectacle en particulier.

Depuis le casting organisé par le metteur en scène pour trouver des comédiens prêts à se confronter à la violence du sujet jusqu'à la reconstitution finale de la scène de meurtre.

C'est Johan Leysen, grand acteur flamand et compagnon de longue date de Milo Rau, qui se livre d'abord à l'exercice. Il mêle Shakespeare à l'affaire. Il affirme que « jouer, c'est comme livrer une pizza, c'est la pizza qui est importante ». Nulle hiérarchie entre théâtre et quotidien chez Milo Rau, mais une cohabitation qui souligne la force du collectif éphémère présent sur le plateau en même temps que ses failles. Ses doutes quant à la capacité du théâtre à « changer le monde », objectif qui figure en tête des dix points du *Nouveau Manifeste de Gand* écrit par Milo Rau au moment de sa nomination à la direction du NTGent.

Ce texte, bref mais radical, pose par exemple l'obligation d'inclure dans chaque création au moins deux comédiens non professionnels – le magasinier Fabian Leenders et la gardienne Suzy Cocco dans *La Reprise* – et limite le volume total du décor à vingt mètres cubes, ce qui doit le rendre « transportable dans une camionnette ». Obéissant à toutes ces règles, *La Reprise* participe d'une réflexion sur la nécessité de transformer les rapports du théâtre à la société, qui fait du NTGent un lieu à suivre de près. ●

Un Fauteuil pour L'Orchestre

La Reprise, Histoire(s) du théâtre (I), conception et mise en scène de Milo Rau, au Théâtre Nanterre-Amandiers

Sep 27, 2018 | Commentaires fermés sur La Reprise, Histoire(s) du théâtre (I), conception et mise en scène de Milo Rau, au Théâtre Nanterre-Amandiers



© Hubert Amiel

fff article de **Toulouse**

Une mise en scène brillante signé Milo Rau qui, à la manière d'une enquête policière et juridique sur un fait divers des plus sombres, nous ramène à la naissance de la tragédie.

Dans ce spectacle les comédiens ne font qu'osciller en la reconstitution d'un meurtre homophobe et violent, celui du jeune Ishane Jarfi, monté dans une voiture et battu à mort par trois hommes, et la construction de leur pièce de théâtre, accompagné d'un dialogue autour de cette question : « qu'est-ce que le théâtre ? » A ce propos, ils reviennent au début des auditions pour cette création, où les acteurs racontent et témoignent d'anecdotes délicieuses, ou encore interrogent directement le théâtre à la manière d'une « enquête performative (...) sur la plus ancienne forme d'art de l'humanité » pour reprendre les propos de Milo Rau. Ce dernier, avec tout le génie d'un détective, réalise ainsi un lien subtil entre l'origine du théâtre et un crime bien effroyable de façon tout à fait remarquable, et questionne le théâtre avec beaucoup de finesse.

Il y a bien sûr aussi la puissance du fait divers, qui nous fait tressaillir et place le réel à l'épreuve de la scène. En remontant les faits s'étant déroulés autour de la tragédie ayant frappée le jeune Ishane Jarfi, Milo Rau nous interroge également sur la banalité du mal, et dévoile des aspects aussi mystérieux qu'ordinaires, aussi sombres que lumineux concernant l'être humain. Bref, il fait de ce récit un mythe bouleversant, et rare sont les spectacles d'une telle qualité, d'une telle audace et d'une telle puissance.

La forme demeure pourtant très simple, mise à part l'usage très technique et expérimentée de la vidéo. Elle reste dans les logiques du témoignage, du récit quasi-journalistique et proche du documentaire, ne cherchant pas à tout prix l'avant-gardisme esthétique ou encore la « forme pour la forme. » Bien au contraire, ce format épuré de tout sensationnalisme se concentre davantage sur les bases qui font que le théâtre est un art du vivant, et va donc droit au vif du sujet pour nous parvenir de plein fouet. Remarquons tout de même que l'utilisation de la vidéo pré-enregistrée ou en direct est tout à fait étonnante, et joue avec nos perceptions de l'image réelle et celle que nous nous inventons. Les comédiens sont d'ailleurs doués en la matière, et pour le reste du spectacle de véritables maîtres dont le talent est indéniable.

On ressort en somme de ce spectacle littéralement bouleversé et heureux que le théâtre existe depuis des millénaires. Espérons encore qu'il persiste sous de tels chefs-d'œuvre...

Reprise, Histoire(s) du théâtre (I)

Conception et mise en scène Milo Rau / IIPM

Avec Tom Adjibi, Sara de Bosschere, Suzy Cocco, Sébastien Foucault, Fabian Leenders, Johan Leysen

Dramaturgie et recherches Eva-Maria Bertschy

Collaboration dramaturgique Stefan Bläske, Carmen Hornbostel

Scénographie et costumes Anton Lukas

Vidéo Maxime Jennes, Dimitri Petrovic

Direction technique Jens Baudisch

Lumières Jurgen Kolb

Assistante à la mise en scène Carmen Hornbostel

Du 22 septembre au 5 octobre 2018

Le mardi, mercredi, vendredi à 20h30

Le jeudi à 19h30, samedi à 18h30 et Dimanche à 16h30

Théâtre Nanterre-Amandiers

7 avenue Pablo-Picasso

92022 Nanterre Cedex

La Reprise, Histoire(s) du théâtre (1), textes Milo Rau et les interprètes, conception et mise en scène Milo Rau – Festival d'Automne à Paris

Crédit photo : Hubert Amiel

La Reprise, Histoire(s) du théâtre (1), textes **Milo Rau** et les interprètes, conception et mise en scène **Milo Rau – Festival d'Automne à Paris**

Le théâtre – la plus ancienne forme d'art de l'humanité – est pressenti par Milo Rau et son *International Institute of Political Murder*, comme la faculté toujours possible de changer le monde, à partir d'abord de l'observation des contradictions sociales.

Pour ce metteur en scène suisse, journaliste et réalisateur, le théâtre est aussi un sport de combat et il monte ainsi sur le plateau la question de la violence dans la société, à travers procès et reconstitutions qui interpellent directement le public.

Directeur artistique du volet de *La Reprise* qui initie sa série *Histoire(s) du théâtre (1)*, une « enquête performative à long terme sur la plus ancienne forme d'art de l'humanité », Milo Rau confiera les volets suivants à d'autres artistes.

La conception de la série s'étalera sur une décennie, avec dix auteurs différents.

La question du tragique hante *La Reprise* à travers un fait divers belge, le meurtre homophobe d'Ihsane Jarfi, assassiné en 2012, enquête documentaire et allégorique.

La Reprise se présente comme un essai théâtral sur la reconstitution de l'événement sordide : la violence est représentée à travers des interprètes, professionnels ou non.

Comment parler vrai sur une scène ? Telle est la problématique engagée – une leçon d'apprentissage pour le public attentif – à partir de faits à la fois précis et approximatifs. Ihsane Jarfi sort d'une boîte de nuit, entre dans une voiture où est torturé et tué par des jeunes gens enivrés qui n'avaient pas prémédité de le faire.

Sur la scène, les interprètes de la tragédie : la victime, sa mère, son père, son ex-petit ami et les tueurs, rôles décisifs dont les professionnels ou non ont conscience.

La réalité sociale de Seraing au fort chômage ouvrier est un quartier de Liège devenu célèbre par les frères Dardenne qui ont tourné leurs films dans la ville, une réserve de figurants dont font partie une retraitée lucide qui s'occupe de chiens pour améliorer ses conditions de vie (Suzy Cocco) et un magasinier DJ (Fabian Leenders), ainsi les rôles de la mère et de l'un des tueurs, emprisonné à perpétuité.

L'acteur chevronné Johan Leysen joue les maîtres d'œuvre, organisant les auditions filmées des interprètes, et avec lui, Sébastien Foucault et Sara de Bosschere. Après avoir exposé la problématique, le jury de pros écoute la teneur existentielle des figures qui se présentent à lui ; ils se mêleront à celles-ci, en jouant le drame.

Le mouvement est dialectique, partant du crime lui-même – raisons absurdes et vides de sens – qui l'ont préparé, donnant à voir le tréfonds cruel et fruste de l'humanité.

Vues de Seraing, tableaux successifs de *La Reprise*, solos de chacun, duo des amants et duo des parents, séances de danse alcoolisée dans la boîte de nuit avant que la voiture des meurtriers ne soit poussée sur le plateau et l'habacle filmé.

Tom Adjibi est la victime, métier de comédien à l'humour corrosif et beau chanteur.

La Reprise, un moment de théâtre fort qui se projette sur l'immédiateté de nos vies.

Véronique Hotte

Nanterre-Amandiers CDN, 7 avenue Pablo Picasso 92022 – Nanterre Cedex, du 22 septembre au 5 octobre.

Tél : 01 46 14 70 00 **Le Lieu Unique** à **Nantes**, les 9, 10 et 11 janvier 2019.

“La reprise. Histoire(s) du Théâtre (1)” : l’essai transformé de Milo Rau

par CHLOÉ BRAZ-VIEIRA



Succès public et critique de la dernière édition du Festival d’Avignon, *La reprise. Histoire(s) du Théâtre (1)* de Milo Rau est présentée au Théâtre des Amandiers de Nanterre jusqu’au 5 octobre. Reprenant un fait divers belge sordide, l’assassinat d’un jeune homosexuel par trois hommes, le metteur en scène nous prouve encore une fois la nécessité du théâtre pour digérer la violence du monde.

De 1988 à 1998, Jean-Luc Godard réalise les huit épisodes d’ *Histoire(s) du cinéma* , une sorte d’essai artistique visuel sur le 7ème art à base d’images et d’extraits à partir desquels le réalisateur nous délivre sa leçon très personnelle, sur le cinéma. En 2012, Ihsane Jarfi, jeune homosexuel d’origine maghrébine, est assassiné à Liège par un groupe de trois jeunes garçons.

En juillet 2018, au Festival d’Avignon, Milo Rau s’inspire de ce fait divers pour *La reprise. Histoire(s) du Théâtre (1)*, dont le titre évoque la série de Jean-Luc Godard, et nous propose son propre essai artistique, sa leçon de théâtre à lui.



© Hubert Amiel

A quoi sert le théâtre ?

Les faits divers ont rarement besoin du théâtre pour exister. Par définition, ils sont, durant un temps, partout : à la une des journaux, dans les émissions télé, sur Internet, dans les discussions des repas du dimanche. Avant de disparaître. Face à ce cycle presque immuable, que peut apporter le théâtre ?

A cette question, Milo Rau donne des réponses évidentes : son théâtre permet de revenir sur un fait, parfois des années après, de disséquer ce qui n'a souvent bénéficié que d'un traitement superficiel ou hystérisé mais aussi d'universaliser avec dignité.

Théâtre documentaire et méthodique

On en avait déjà parlé ici avec notre critique de [*Compassion*](#), Milo Rau fait du théâtre documentaire.

Et pour bien le faire, le directeur du théâtre de Gandt a développé une méthode rodée. Pour la forme de ses spectacles, il a édicté un « manifeste » de dix principes qu'il s'efforce de respecter: au moins deux acteurs non professionnels sur scène, au moins deux langues différentes etc. Pour le fond, il procède toujours de la même manière : collecte d'informations, recherches de terrain, interview à quoi s'ajoute un important travail préparatoire avec ses acteurs (souvent non professionnels, donc).



© Hubert Amiel

Jusqu'à présent, Milo s'était intéressé à la guerre du Congo, à la figure d'Anders Breivik ou à la crise des réfugiés en Europe. Avec *La Reprise*, il revient à la Belgique dont il s'était déjà inspirée pour *Five Easy Pieces*. Dans cette pièce très digne au casting entièrement composé d'enfants, il parlait déjà d'un fait divers atroce: l'Affaire Dutroux. Avec *La reprise*, le metteur en scène complète son portrait de la Belgique, un pays complexe à la fois jeune et multiculturel mais aussi raciste, homophobe et désindustrialisé.

Reprendre pour comprendre

Sur scène, quelques objets éparpillés (un chariot élévateur, quelques chaises, un lit, une caméra, une platine puis, plus tard, une voiture).

Pour disséquer l'enchaînement absolument malheureux et terrible de la série de petits faits ayant conduits à l'assassinat barbare d'Ihsane Jarfi et à la découverte de son corps par un promeneur, Milo Rau propose une sorte d'« Effet Rashomon » à la manière du procédé retenu par Akira Kurosawa dans son film du même nom de 1952 : chaque protagoniste va successivement raconter sa version des faits : les parents éplorés, Ihsane, les trois jeunes chômeurs qui deviendront trop rapidement des meurtriers etc.



© Hubert Amiel

Progressivement et comme dans un kaléidoscope, on découvre la vie de ces habitants d Seraing, ce quartier défavorisé de Liège où les frères Dardenne tournent et *castent* les « tronches » leurs films comme s'en moquent certains personnages de la pièce de Rau.

Toutes les étapes de l'histoire vont être reconstituées, parfois crument, parfois presque jusqu'à l'insupportable. Des passages du meurtre sont rejoués de manière très précise, très dure : la soirée en boîte de nuit qui a précédé la mort d'Ihsane, sa rencontre avec ses futurs bourreaux, leur passage à l'acte.

Toutefois, Milo Rau ne juge jamais. Il n'excuse pas non plus. Mais sa *reprise* de ce fait divers doit avant tout servir à questionner, à décortiquer pour mieux comprendre et non pas à gracier ou à condamner ceux qui, de toute façon, l'ont déjà été.

Jouer au théâtre et avec le théâtre

Ce qui fait de cette pièce une réussite, c'est sa capacité à dépasser la dimension sociologique de son sujet. Au-delà de l'analyse du fait divers et des conditions socio-politiques qui ont pu y conduire, *La Reprise* propose une vraie réflexion sur le théâtre en tant qu'art de la représentation. La pièce questionne le statut de l'acteur, la notion de jeu (à partir de quand joue-t-on ?), de l'image (que montrer ?), du spectateur (ne faudrait-il pas intervenir ?). Tour à tour, les comédiens sont questionnés et filmés, on interroge leur connaissance du fait divers, leur rapport au théâtre, leur vie intime et ce qui, parfois, peut les lier aux auteurs du drame d'Ihsane...

“Un peu comme dans Compassion, il y a une histoire qui est racontée mais en même temps, le centre du projet, c’est une certaine façon d’être acteur sur scène, de parler de quelque chose qui est vrai, de questionner son engagement d’artiste” –
Milo Rau

Mais, bien loin d’être une pièce concept et politique dans le mauvais sens du terme, plombante et lénifiante, *La Reprise* offre aussi quelques moments de véritable comédie lors desquels on ne peut s’empêcher de rire aux éclats (avant, parfois, d’être glacé par la scène suivante...). Ainsi, on se régale du récit de l’acteur incarnant Ihsane (Tom Adjibi) sur son vécu de comédien métis au faciès “de maghrébin”. Il raconte avec délectation ces castings où il prétend parler congolais ou norvégien et constate que, sur scène, il n’a que peu de choix : soit devenir l’“arabe de service”, soit le militant anti-raciste. Ou sinon danseur contemporain.

La fin de la pièce, glaçante, nous laisse étourdi mais conclu à merveille ce spectacle ou c’est ce qui est factice et reconstruit qui, finalement, éclaire le mieux le réel.

Informations pratiques : du 22 septembre au 5 octobre au Théâtre des Amandiers de Nanterre (RER A « Nanterre Préfecture»). En néerlandais surtitré en français et en français. Durée : 1h30. En tournée: les 9, 10 et 11 janvier 2019 au Lieu Unique de Nantes.

i/o n°89

Festival d'Automne

#89 / Lupa — Rau — El Attar — Kawaguchi — Tanino — Keersmaeker
Gosselin — TG Stan — Forced Entertainment — Creuzevault — Vincent
Bourgeois — Castellucci — Maxwell — Focus Suisse



© Etang Chen

LA REPRISE - HISTOIRE(S) DU THÉÂTRE (I)
 MISE EN SCÈNE MILO RAU / NANTERRE-AMANDIERS JUSQU'AU 5 OCTOBRE (Vu au Tandem Douai-Arras en mai 2018)

OÙ L'ON CONSTATE AVEC VIOLENCE QUE LA VIOLENCE EST CAPTIVANTE

«M...»

FOCUS
MAMA

MISE EN SCÈNE JAMES EL MITCHELL / THE END OF COMING OF AGE / L'ADOLESCENCE FINIT-ELLE ?

«M...»



LE PROCÈS

MISE EN SCÈNE CHRISTOPHER YOUNG / LES ÉLÉMENTS D'UN CRIME / UN CRIME EN COURS

«M...»



LA REPRISE - HISTOIRE(S) DU THÉÂTRE (I)

MISE EN SCÈNE MILO RAU / NANTERRE-AMANDIERS JUSQU'AU 5 OCTOBRE (Vu au Tandem Douai-Arras en mai 2018)

«"La Reprise – Histoire(s) du théâtre (I)" de Milo Rau témoigne à nouveau du désir du metteur en scène suisse allemand d'interroger les possibilités du théâtre face au réel.»

OÙ L'ON CONSTATE AVEC VIOLENCE QUE LA VIOLENCE EST CAPTIVANTE

— par Mariane de Douhet —

D'un fait divers, on n'a généralement qu'un aperçu lacunaire: il est une irruption de l'horreur dans l'ordinaire, ce à quoi on n'est jamais confronté directement, ce qu'on tient à distance par l'imagination. Milo Rau fracasse cette digue en reconstituant le meurtre très médiatisé d'un jeune homme homosexuel, Ihsane Jarfi, à Liège, une nuit d'avril 2012, crime sordide sans motif apparent si ce n'est le nihilisme d'une jeunesse rongée par le chômage, dans un environnement sinistré par la chute des hauts-fourneaux.

Prenant la forme d'une enquête asphyxiante, la mise en scène est si habile qu'elle nous accueille dans cette affaire lugubre avec la volupté d'un polar, la densité enveloppante d'un suspense dont on connaît pourtant l'issue – un meurtre infâme, commis par des petites frappes aux impassibles visages, dont le désoeuvrement prépare le pire. La gangue d'apparente fiction se voit soudain déchirée par l'effroi du questionnement: sommes-nous de simples spectateurs, ou des témoins? Il ne s'agit plus de réalisme mais de réalité. C'est notre propre plaisir pris au théâtre, ainsi que notre responsabilité devant

la violence, qu'interroge ce spectacle, dont l'immense réussite consiste à départitionner nos dimensions familières: nous ne sommes ni dans le réel ni dans le récit, quelque part entre les deux, dans des tropiques de la violence, là où l'indécision inquiète autant qu'elle envoûte. Nappée par l'électro inquiétante d'Aphex Twin, exacte réplique musicale du contexte industriel poisseux, où se croisent les lignes d'une pluie sale et du halo glauque des phares de voitures, la mise en scène exsude le malaise. Car la violence à laquelle on assiste n'est aucunement «représentée» – entendre «mise à distance par la fiction»: elle est là physiquement et formellement, perceptible dans des corps marqués, des faces verrouillées, dans la fixité frontale des plans de caméra, dans l'insoutenable étirement du temps consacré, pendant la pièce, au déroulement du crime.



Déflagration spontanée

Le directeur du NTGent épouse ainsi l'un des dogmes de son manifeste: le théâtre ne doit pas «représenter le réel, mais rendre la représentation réelle». «Être metteur en

scène, c'est comme être livreur de pizza. C'est la pizza qui compte», affirme, comme une prophétie inaugurale, l'un des comédiens. Rien n'est ici effet de violence, tout est violence brute, purgée des traditionnelles médiations de comédiens et metteurs en scène qui se regardent faire. Le dispositif de départ, mise en abyme du crime – trois comédiens font passer un casting à des comédiens non professionnels afin de «rejouer» le drame –, annonce le projet: la «reprise», c'est celle qui consiste à réfléchir le réel – le reprendre, le refléter pour le penser – ainsi qu'à déjouer son propre programme: glisser d'une ouverture ironique en forme de énième réflexion métathéâtrale vers la brutalité des faits. Humour des comédiens, taclé grinçant aux frères Dardenne (qui phagocytent la misère locale), distance des comédiens à l'égard de leur propre jeu, tout est là pour rappeler qu'autour du fait divers le réel continue – insérant la violence dans une engourdissante quotidienneté. Ce soir-là, dans le public, s'est produite une réaction viscérale, le bond inattendu d'un spectateur, réagissant à ce qu'il voyait. Cette déflagration spontanée éclairait alors encore mieux la fin – le but comme la terminaison – du spectacle: porter la fiction, l'artifice, à son comble pour qu'en jaillisse le réel.

Mesmauxdevie.com - 1^{er} octobre 2018



La Reprise (Histoire(s) du théâtre (Nanterre Amandiers))

Publié le 1 octobre 2018 par CERISSETTE



© HUBERT AMIEL

En mai 2018, le metteur en scène suisse Milo Rau a publié le « Manifeste de Gand ». Diffusé en quatre langues (allemand, néerlandais, français et anglais), ce document défend une conception du théâtre, la sienne, qui vise à renouveler la grammaire de la représentation théâtrale.



Dans *La Reprise*, Milo Rau, (qui vient d'être nommé directeur du théâtre de Gand), et qui a déjà produit bien des spectacles (que j'ai vus au théâtre des Amandiers à Nanterre), dans cette représentation donc, Milo Rau a décidé d'utiliser la plupart des principes énoncés ci-dessus, et de d'expérimenter comment raconter le réel au théâtre.

Il s'agit comme l'indique le sous-titre "*La reprise, Histoire(s) de théâtre*", d'une théorie (un dogme) qui vise à renouveler le langage théâtral, langage qui n'a pas dit son dernier mot si j'en juge par les salles pleines et l'enthousiasme du public jeune.

Il faut se souvenir qu'en 1995, , Lars von Trier et Thomas Vinterberg créaient le collectif *Dogme 95* auquel se rallieront deux autres cinéastes danois. Envisagé comme un « acte de sauvetage », le mouvement entendait, « s'opposer à "certaines tendances" du cinéma actuel ». Il s'agissait de cinéma et non de théâtre, mais Milo Rau s'y réfère certainement.



En outre, le titre LA REPRISE, reprend le titre de l'essai éponyme de Soren Kirkegaard, que Lacan a commenté comme la « répétition ». Notre existence, pensait Kirkegaard, est soumise à la répétition, à la reprise des chemins déjà parcourus plusieurs fois, rivée aux cycles qui se bouclent sur eux-mêmes. Mais en réalité, la répétition

est-elle possible ?

Nous considérons que nous répétons sans le savoir tout au long de notre existence. Ne dit-on pas que les enfants répètent les erreurs de leurs parents et qu'ils sont prisonniers de leurs histoires ?

Lacan pose la question de cette manière : « Qu'est-ce que ça veut dire que le sujet reproduise indéfiniment quelque chose qui est une expérience, ? [...] » La répétition est affaire de mémoire et donc de temps. Comme la mémoire, la répétition nécessite un premier temps, un premier tour, une première inscription.

Dans *La Reprise. histoire(s) du théâtre* Rau part d'un fait divers : le meurtre en 2012 à Liège d'Ihsane Jarfi, enlevé à la sortie d'un bar gay où il célébrait un anniversaire, puis torturé et assassiné par quatre hommes, Ce meurtre homophobe a eu un grand retentissement dans la région de Liège où le chômage règne sur une plaine désertée de la sidérurgie. Milo Rau reprend cette histoire en y intégrant le processus même de construction du spectacle.

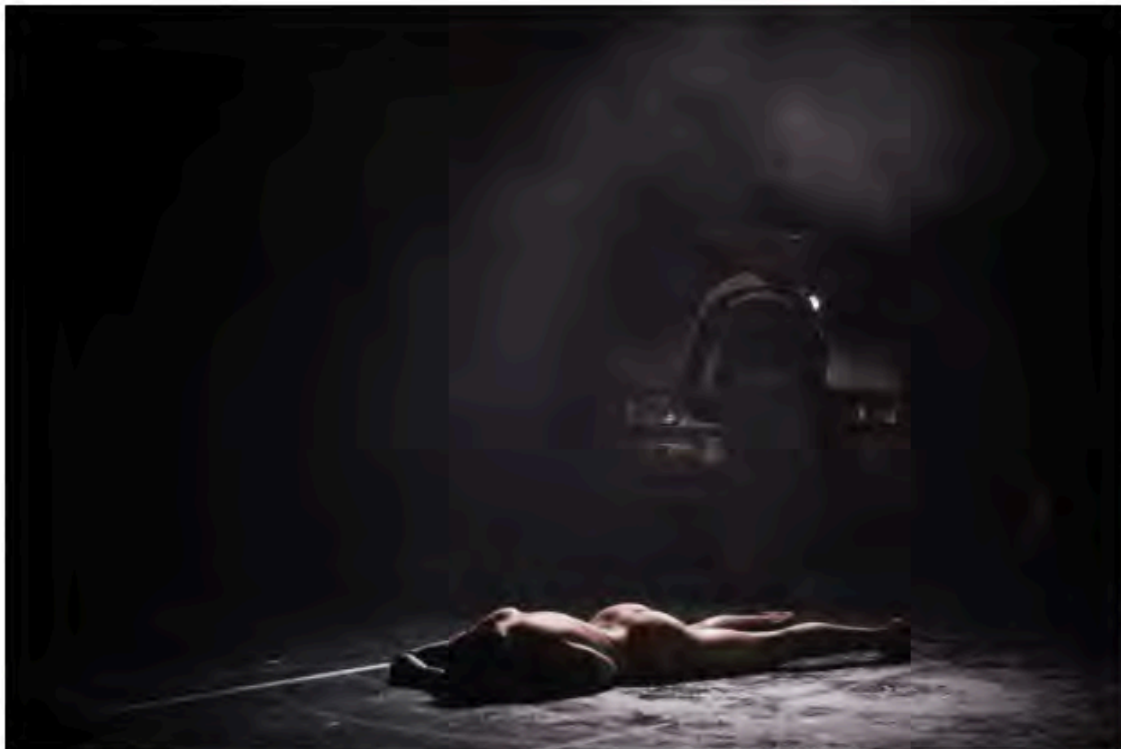


La scène s'ouvre ainsi, par un monologue d'un acteur belge célèbre Il se remémore son incarnation du spectre du père d'*Hamlet* dans la pièce de Shakespeare (Il a été lâchement assassiné, son « esprit » qui vient hanter la pièce) . Cette tirade, il l'interprète tandis que des fumigènes envahissent le plateau. Suit, sur grand écran, un intermède, la projection de l'image d'une usine – usine qui reviendra à plusieurs reprises dans la pièce. Puis, sur le plateau, on voit une: table située côté cour où trois comédiens professionnels sont assis et « reprennent » le casting destiné à trouver les comédiens amateurs de *La Reprise*. Les comédiens amateurs répondent à des questions comme : « *As-tu déjà fait du théâtre ? Qu'as-tu fait ? Comment vis-tu la retraite ? Qu'as-tu déjà fait d'extrême sur un plateau ? Imagines-tu te mettre nue ?* » .



La Reprise va, ensuite, se dérouler en chapitres et actes : Ch. 1) la solitude des vivants ; Ch. 2) la douleur de l'autre ; Ch. 3) la banalité du mal ; Ch. 4) l'anatomie du crime ; Ch. 5) le lapin ; Ch. 6) acte poétique. Précis, fondés sur un excellent travail documentaire, les chapitres rejouent différents moments liés au meurtre d'Ihsane Jarfi : la soirée d'anniversaire dans le club gay, la rencontre avec les meurtriers, l'inquiétude des parents, le passage à tabac du jeune homme, ou encore le témoignage de l'un des meurtriers emprisonnés. La reconstitution du meurtre de Jarfi est d'autant plus obscène qu'elle est dédoublée par la vidéo. La « reprise » caméra permet, par le trucage

(ajout de décors ou de personnages) et le cadrage, de donner un effet de réel à ce qui est joué. Cette scène est insoutenable, abjecte et très « embarrassante » pour nous, spectateurs –témoins de cette violence ...Mais elle est indispensable, elle est le « retour » du refoulé, la répétition, la reprise, presque l'expression, le dire psychiatrique du traumatisme, elle doit nous permettre à la fois de nous rapprocher du drame et de nous en éloigner.



A la fin, l'acteur qui joue le rôle de la victime dira « *Comment finir, comment sait-on que c'est fini ? Il y a un acteur, il y a une chaise au milieu du plateau. Juste au-dessus un câble qui pend avec un nœud coulant. Soit quelqu'un vient le sauver, soit il meurt...* ».

Et c'est la scène la plus puissante du spectacle. Personne ne viendra peut-être comme personne n'est venu sauver Ihsane Jarfi, ...

Je dirai de cette pièce qui a été applaudie debout que c'est non seulement une leçon de théâtre, mais aussi un immense moment de vie, où tout à coup, par la magie Milo Rau, magnifiquement intelligent, nous devenons, nous aussi, plus intelligents, plus brillants, plus sensibles. Quelle soirée !

Théâtre(s) Magazine – Automne 2018



TOM ADJIBI

Déjà aperçu chez les frères Dardenne, le comédien bruxellois, Français d'origine béninoise, se distingue dans *La Reprise, histoire(s) du théâtre (I)*, de Milo Rau. Dans cet effroyable fait divers, il incarne un jeune homosexuel, Ihsane Jarfi, tabassé à mort à Liège en 2012. À la fin de la pièce, qui a créé l'événement à Avignon, il se passe une corde au cou et fait référence à une citation de Wajdi Mouawad sur l'acte le plus radical qui pourrait advenir sur un plateau : menacer de se pendre pour voir si un spectateur viendrait le sauver.



PHOTO: ESTER BIANCHI

«IL FAUT RÉINVENTER,
IL FAUT CRÉER,
IL NE FAUT PAS ADAPTER»



LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPORTE



Milo Rau

Théâtre(s) : Si on se constitue beaucoup par les rencontres, quelle place ont eu dans votre formation intellectuelle et artistique Dino Lorese et Pierre Bourdieu ?

Milo Rau : Dino Lorese, c'est mon grand-père, un Italien qui a émigré en Suisse, puis qui est devenu l'un des intellectuels importants d'après-guerre. Il a été proche de gens comme Heidegger, Ernst Jünger, ou encore de Thomas Mann. Il a aussi créé la radio d'après-guerre en Suisse. C'est quelqu'un d'important pour moi, parce que quand mes parents ont divorcé, j'ai vécu chez mon grand-père. On pourrait dire que c'était un super-intellectuel, mais il était prof d'école, en même temps, il est toujours resté très populaire dans son approche. Il voulait vraiment populariser, même vulgariser.

Heidegger, Thomas Mann pour un grand nombre de lecteurs. Pour Bourdieu, c'était pendant mes études de sociologie un professeur important pour moi qui, avec une mythologie de la rencontre – on dirait peut-être l'immersion – m'a appris qu'il faut avoir un contact réel avec son sujet. Il faut sortir, il faut rencontrer, vivre avec les gens sur lesquels on travaille. Et dans ma mythologie de théâtre, d'aller au Congo pour parler du Congo et de le faire avec des Congolais ou d'aller à Liège, travailler avec des Liégeois, c'est une chose absolument centrale pour moi. Et c'est pour ça aussi que ça va de la création du texte jusqu'à la mise en scène. En fait, j'essaie vraiment d'impliquer le groupe, les artistes avec lesquels je travaille et ceux qui sont concernés par l'histoire elle-même. Il s'agit peut-être de trouver une légitimité à ce que je fais. Si tu n'as pas un Shakespeare, un Tchekhov ou un Molière qui te donne la légitimité, comment avoir, envers un drame de notre temps, la légitimité de le faire ? Il faut s'ancre

Le journalisme même à tout, à condition d'en sortir. C'est après ses premiers reportages au Chiapas et à Cuba que le bernois Milo Rau s'engage, à 26 ans, dans le monde théâtral, en signant ses premiers textes et ses premières mises en scène, toujours en lien avec l'actualité de notre monde. Jamais à l'abri d'une polémique, Milo Rau poursuit son travail cathartique de dénonciation avec aujourd'hui un camp de base : le Théâtre National de Gand, qu'il dirige depuis le printemps dernier.

PROPOS RECUEILLIS PAR ARNAUD LAPORTE
PHOTOS PHILE DEPREZ

dans la rencontre. Et la rencontre ne finit pas avec la Première. *La Reprise*, par exemple, ou *Hate Radio*, beaucoup de mes pièces sont en constante transformation, par rapport aux réactions des spectateurs, au regard sur l'histoire qui évolue.

Théâtre(s) : Mais entre cet héritage de Dino Lorese, de Pierre Bourdieu et la pratique artistique, il y a quand même eu pour vous une pratique journalistique.

Qu'est-ce qui a fait que finalement vous avez choisi l'art ?
Milo Rau : Mon grand-père était un type très romantique. Ses grands héros c'étaient les frères Grimm, Thomas Mann, les contes de fée, la tradition populaire de la

LEVER DE RIDEA LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPOF



que moi et d'autres ont dans le projet. Nous n'avons pas conçu *La reprise* comme une pièce sur Ishane Jarfi, même si c'est presque un monument sur lui aujourd'hui. Mais ça aurait pu être un autre cas, dans une autre ville banale. C'est vraiment un hasard, en fait.

Théâtre(s) : Comment s'écrit le spectacle ? Est-ce qu'il y a une trame que vous écrivez au fur et à mesure de votre travail d'enquête ? Est-ce que c'est beaucoup de travail ou plateau avec vos interprètes ?

Milo Rau : Normalement, je fais une première phase de répétition et de recherche, et il y a quelquefois encore des castings. Et puis il y a un deuxième moment durant lequel je vais collecter les idées. Après, je réunis tous ceux que j'ai choisis pour qu'ils se rencontrent pendant 2 ou 3 semaines pour travailler sur un sujet : ici, le cas Jarfi. On rencontre encore d'autres gens, et on fait des choix finaux. Après ça, je me retire quelques semaines et j'écris la pièce. Je reviens avec le texte, qui

DIRIGÉES ET MANIPULÉES
Il prend en mai 2018 la direction du Théâtre National de Gand [PHOTO], et publie le «Manifeste de Gand». Cette même année, il présente *La Reprise* à Avignon, et y rencontre un très grand succès.

HATE RADIO, UNE PIÈCE SUR LE GÉNOCIDE AU RWANDA, EST EN 2011 SON PREMIER GRAND SUCCÈS. SUIVront NOTAMMENT BREIVIK'S STATEMENT, COMPASSION. HISTOIRE DE LA MITRAILLETTE, OU ENCORE EMPIRE [PHOTO].

Si il y a toujours un événement réel au départ de vos créations, comment le choisissez-vous ?

Milo Rau : C'est quelque chose qui m'irrite toujours pendant longtemps. Je fais beaucoup de projets parallèles et je travaille toujours par étapes. Pour *Histoire(s) du théâtre*, j'avais travaillé sur Jérusalem. Je voulais faire une pièce sur un enfant qui est mort, et sur un soldat israélien qui a tué un enfant palestinien. Deux histoires sur perdre ou tuer un enfant. Avec ce titre : *Histoire de la violence*. Nous sommes allés en Israël avec Sébastien Foucault, et on a vu que ça ne laissait pas se combiner, parce qu'évidemment le conflit palestinien est trop complexe pour le voir comme seulement tragique. Alors on a continué à chercher quelque chose qui, au niveau politique, serait plus banal, pour ne pas tomber dans le piège d'une trop grande complexité, en fait. On cherchait vraiment un sujet banal, et il m'a dit : «*Habitée à Liège et ça c'est passé là, le cas Ishane Jarfi*» [NDLR : Ishane Jarfi était un jeune homosexuel torturé par un groupe d'hommes qu'il ne connaissait pas, et qui l'ont laissé agoniser sur le bord d'une route, à Liège, en 2012]. J'ai dit «ok». Et on a commencé à rencontrer des gens, on a commencé à faire des castings et après on a commencé à construire lentement. J'ai essayé de travailler pendant quelques semaines et après j'ai décidé que ça allait marcher. Mais en temps normal, il arrive souvent que les projets soient abandonnés après quelques semaines de répétitions, même quand quelquefois une année de préparation, parce qu'on se rend compte que ça ne va rien donner. Et c'est un peu un hasard, en fait, si les choses se font ou pas. Après, il y a évidemment une ligne dans tout ce que je fais : la violence, la question de la représentation, la question de ce que ça veut dire qu'être acteur, l'expérience autobiographique... Il y a des choses qui sont récurrentes, mais les sujets en tant que tels sont toujours des alibis pour trouver un nerf, pour matérialiser les intérêts

COMPAGNIE
En 2007, il crée la compagnie International Institute of Political Murder, qui compte à ce jour plus de 50 projets à son actif, et dont les productions sont programmées dans de nombreux festivals en Europe.

JOURNALISME
De 1997 à 2003, il est journaliste-reporter et écrit pour le quotidien *Neue Zürcher Zeitung*. Il continue à publier des tribunes dans les journaux, et réalise des films comme *Le tribunal du Congo* [PHOTO].

ÉTUDES
Né en 1977, Milo Rau suit des études de sociologie, de langue et de littérature allemande et romane à Paris, Zurich et Berne. Il a notamment pour professeurs Tzvetan Todorov et Pierre Bourdieu [PHOTO].

fiction. C'est quelque chose qui pour moi a toujours été fondamental. Et à un moment j'ai commencé à mélanger un peu les genres, le journalisme, le documentaire, la sociologie, avec toute une tradition qui est beaucoup plus ancrée dans la fiction. Si on regarde mes pièces jusqu'à maintenant, j'ai essayé d'avoir un équilibre entre ces deux dimensions. Et puis il y a un autre aspect à cette question, c'est le problème avec l'art performatif. Il y a aussi une tour d'ivoire qui est celle de la performance, et c'est quelque chose dont je voulais sortir. C'est pour cela que j'ai commencé à introduire des méthodes anti-artistiques, pour sortir de cet autisme performatif qui existe, qui est très fort en Allemagne, par exemple, avec lequel je voulais rompre dans ma pratique. Je voulais sortir de la dimension exclusivement artistique, et donc collaborer avec des personnes qui ont un point de vue totalement autre. En cela, je suis très proche de Bourdieu, en cherchant une pratique post-bourgeoise, parce que quand tu es comme moi, que tu as grandi dans un contexte petit-bourgeois, tu fais du théâtre, c'est clair, tu fais une école de théâtre. Après tu vas faire de la mise en scène, tu vas commencer avec des textes de Schiller et de Goethe. Puis quand tu as 25 ans, tu avances vers Shakespeare. Et quand tu mûrises, tu vas faire les grandes pièces de Shakespeare. Et après tu vas prouver que tu sais faire. Et après tu vas continuer toute ta vie en faisant ça. D'une façon ou d'une autre, j'ai vraiment essayé d'échapper à ça. Pour des raisons de hasard, mais aussi pour des raisons d'intérêt.

Théâtre(s) : On va beaucoup parler de théâtre, mais il y a aussi le cinéma, l'écriture essayiste ou l'écriture fictionnelle. Est-ce qu'il y a une hiérarchie dans vos pratiques artistiques ou est-ce qu'il y a un sujet qui conduit au médium juste pour vous ?

Milo Rau : Au centre, il y a toujours un acte performatif

chez moi. J'ai toujours eu l'impression que la fiction était trop simple. Si tu écris un roman fictif ou un conte fictif, tu peux décider de tout, mais du moment où tu travailles avec quelqu'un d'autre, tu as une situation performative. Ça va marcher ou pas. Le spectateur va te croire ou pas. Ça va fonctionner dans le présent ou pas. Je cherche toujours le moment où il faut prouver que ça fonctionne, que cette réalité qu'on a imaginée avec un groupe de personnes, ça marche. Ça peut être une lecture, un acte politique. Normalement, chez moi, c'est une pièce de théâtre ou un film. Pour moi l'essayisme est plutôt explicatif. J'essaie de m'expliquer à moi-même ou peut-être à ceux avec

«IL FAUT RÉINVENTER,
IL FAUT CRÉER,
NE PAS ADAPTER.»

lesquels je travaille, qui me demandent d'expliquer pourquoi je fais ce que je fais, et pourquoi je crois que c'est une bonne ou une mauvaise décision. Concernant le cinéma, la plupart des films qu'on a fait, c'était pour avoir une archive des projets qu'on était en train de faire, comme par exemple *Le Tribunal sur le Congo*, même si le film est quand même devenu un outil presque politique. Je prépare un film sur Jésus, et ce sera pour la première fois un film qui existera comme film, et pas comme pièce ou comme livre.

Théâtre(s) : Reprise - Histoire(s) du théâtre (I), a été un des grands chocs du dernier Festival d'Avignon. Parions de cet exemple pour comprendre votre façon de travailler.

LEVER DE RIDEAU / LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPORTE

est beaucoup trop long, trop explicatif, et commence alors un travail très dur de répétition. Je ne crois pas au texte. Je crois à l'espace et à la répétition. Par exemple, pour *La Reprise* on a, pendant 6 ou 7 semaines, chaque jour, répété pendant 12 heures. Pour les acteurs, c'était extrêmement dur, mais je voulais vraiment sortir du texte de la pièce, qui n'est pas nécessaire. On doit essayer toutes les possibilités. Et on trouve plein de nouvelles choses. En fait, le sens se démantèle pendant les répétitions. Alors, de façon obsessionnelle, je le répète. Je vais toujours continuer et continuer. À un moment arrive la Première, et quelquefois le travail est



«fini». Mais quelquefois il n'est pas encore fini, alors on continue après la répétition et après la Première. C'est comme ça que je travaille. D'ailleurs, après *La Reprise*, j'ai fait une chose assez étrange pour moi, une nouvelle version d'une pièce, *Compassion*, que j'avais déjà faite, mais avec de nouveaux acteurs, de nouvelles histoires. Et là c'était très agréable car je savais que des tas de choses allaient marcher et que ça allait fonctionner, donner du sens sur des niveaux différents. J'ai pu adapter la pièce très vite. Comme si tu prenais une pièce d'un auteur, qui a déjà été faite, et tu sais que ça marche. J'ai d'ailleurs fait des Tchekhov quelquefois et ça va toujours très vite parce que tu l'as déjà vu, tu sais que ça marche. Il y a quelqu'un qui a déjà tout pensé. Mais si tu n'as pas ça, c'est à travers la répétition que tu dois prouver que ça marche, à toi-même et aux autres qui sont là. Et là c'est beaucoup plus dur.

Théâtre(s) : À votre arrivée à la direction du Théâtre de Gand, vous avez publié un manifeste en plusieurs points, dont celui-ci : «Au moins deux des acteurs ne peuvent pas être professionnels.» C'est donc le cas dans *La Reprise*. Qu'est-ce que cela apporte au processus dont vous venez de parler ?

Milo Rau : C'est quelque chose de très important pour moi, que j'ai découvert quand j'ai fait *Five Easy Pieces* avec des enfants, parce que les enfants n'ont aucune connaissance de l'espace et de tous les trucs des acteurs. Je devais donc trouver moi-même des chemins pour construire des choses pour eux, parce qu'ils n'étaient pas capables de les construire. Et en même temps, ça pousse le projet entier dans une direction non théâtrale. Ce que je cherche à faire, c'est donc de "théâtraliser" le plus possible les non-professionnels et de "déthéâtraliser" les professionnels le plus possible, ce qui génère une sorte de solidarité du groupe, mais qui est en dehors de toute logique de profession et de théâtre. Il y a même une sorte de panique, comme dans *Reprise* avec cette vieille dame qui est gardienne de chiens. Elle a dû apprendre son petit monologue, et ça lui a pris des semaines et des semaines. Je suis presque devenu fou, et le comédien qui joue avec elle, Johan Leysen, aussi. Mais maintenant, quand tu les vois sur scène, tu vois comment ils le font ensemble. Pour moi, c'est quelque chose de très précieux. Parmi les autres points du Manifeste de Gand, il y a aussi la nécessaire pluralité de langues sur le plateau, le temps qu'il faut passer en dehors du théâtre, l'interdiction d'adapter des romans, des textes classiques. J'essaie vraiment de laisser entrer de nouvelles personnes, de nouveaux milieux et une nouvelle vérité dans le théâtre, et d'interdire tout ce qui fait une clôture à la fantaisie sociale du théâtre.

Théâtre(s) : La question du corps me semble être essentielle dans votre travail. Est-ce le cas ?

Milo Rau : La vérité d'une action se montre évidemment dans la réaction du corps. Il faut prendre en considération le fait que le théâtre est comme une éternelle répétition. Il faut jouer *La Reprise* 150 fois, 200 fois, et chaque soir, il faut torturer Ihsane Jarfi, enfin, le type qui joue Ihsane Jarfi. On doit penser cette corporalité dans cette répétition. Là se trouve peut-être le professionnalisme. Après, à un autre niveau, il y a le corps d'une vieille dame qui est non professionnelle, qui n'est pas un corps normal théâtral, il y a le corps qui est nu. Peut-être que la corporalité des professionnels change aussi à travers cela. Il y a beaucoup de choses à dire sur le corps...

LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPORTE

Théâtre(s) : Avez-vous l'envie de créer un répertoire pour le temps présent, avec le Théâtre de Gand ?

Milo Rau : Oui, un répertoire totalement ouvert à la tradition, qui ne veut pas l'adapter ou l'interpréter, mais la réinventer. Brecht est un exemple, qui a refait les classiques, la *Jeanne d'Arc*, *Antigone*, mais en écrivant des pièces totalement nouvelles. C'est vraiment quelque chose qui est important à dire : il faut réinventer, il faut créer, il ne faut pas adapter. Par exemple, Sophocle quand il a pris le mythe d'*Antigone* ou le mythe d'*Cédipe*, c'était clair qu'il devait réécrire la pièce, car chaque année, il y avait une nouvelle *Antigone*, même si toutes les pièces ne sont pas venues jusqu'à nous parce qu'il y a eu ce petit incendie dans la bibliothèque d'Alexandrie. Mais c'est comme Shakespeare avec *Roméo et Juliette*. Ce n'est pas une histoire qu'il a inventée, elle existait déjà, et plein d'autres personnes avaient déjà écrit avec ces mêmes personnages. Il refaisait, il recréait. Et quand quelqu'un devait

«L'UTOPIQUE DOIT TRAVERSER LE TRAUMA»

changer ses vêtements pour une belle scène de bataille, à ce moment-là, il devait écrire un monologue pour *Hamlet* pendant 5 minutes sur «être ou ne pas être» parce que Shakespeare avait besoin de cinq minutes, pour un changement de costume. Et ça c'est la raison. Il faut retrouver cette facilité, cette liberté de faire ça. C'est peut-être un peu naïf, mais après tant d'années où il y a une logique d'adaptation et où on dit : «oui, mais ces *Trois Sœurs de Tchekhov*, c'est super la façon dont, la caméra était utilisée ; comment on a adapté ça aux problèmes actuels, à l'Iran...», je me dis qu'il vaut mieux essayer de réécrire quelque chose.

Théâtre(s) : Pour paraphraser Sartre, on pourrait se demander : "Que peut le théâtre ?", puisque dans le Manifeste de Gand, vous écrivez : «On n'en est plus à représenter le monde, il faut le changer.» Deux questions en une : Est-ce que le théâtre a vraiment ce pouvoir ? Et puis, vous qui travaillez sur la face la plus sombre de l'homme, avez-vous toujours foi en l'humanité ?

Milo Rau : À votre deuxième question, je réponds toujours avec cette citation très connue d'Antonio Gramsci : «Il faut allier le pessimisme de la raison à l'optimisme de la volonté.» Je fais généralement parallèlement des pièces très négatives comme *Lénine*, et des pièces très engagées comme *L'Assemblée générale*. Avec *La Reprise*, je fais une pièce très négative mais qui montre en même temps une belle solidarité dans un groupe de Flamands et de Français dans le théâtre belge de coproduction avec le Théâtre national de la Wallonie, et donc plein de choses qui contredisent cette horreur que la pièce elle-même décrit. Il y a toujours un double geste dans mon travail. Mais je ne suis pas quelqu'un qui, au sens naïf, va faire une pièce engagée. Ça n'empêche pas de vouloir changer les choses, mais il faut être très clair sur ce que l'on fait. Par exemple avec le *Tribunal sur le Congo*, il est question de l'impunité dans le Congo de l'Est, qui est la raison pour laquelle cette guerre ne finit pas. On va essayer de faire un projet pour changer ça et on va faire de notre mieux. En même temps, si tu sors du projet, tu sors déprimé parce que c'est une grande description d'horreur. Le geste est toujours double, et pour changer quelque chose il faut laisser apparaître dans toute sa plasticité ce qui doit être changé. L'utopique doit traverser le trauma. C'est le geste d'un théâtre du réel que j'aime faire. Pour finir avec cette question, le Théâtre de Gand va être un théâtre qui va introduire dans le genre théâtral une façon de travailler, de créer une pièce, de former un groupe, de faire une tournée, beaucoup plus libre et plus solidaire qu'ailleurs. Mais les pièces du Théâtre de Gand ne vont pas être des pièces heureuses. Cela va être très dur et noir. Il y a une pratique et une esthétique, et je crois que ça ne doit pas être la même chose. ♦



ERIC DEGUIN

À VOIR

- *La Reprise - Histoire(s) du théâtre (I)* [PHOTO] aux Amandiers de Nanterre (Festival d'Automne), jusqu'au 5 octobre.
- *Five Easy Pieces*, à la Comédie de Saint-Etienne, les 12 et 13 janvier 2019
- *Empire*, au Maillon, à Strasbourg, les 13 et 14 mars 2019

Trublion du théâtre européen, le nouveau directeur du Théâtre national de Gand vient d'écrire un manifeste, «dogma» théâtral qui frappe par sa radicalité. TEXTE ANNE QUENTIN



LE MANIFESTE DE MILO RAU

Le metteur en scène suisse Milo Rau, 41 ans, a pris en mai la direction du NT Gent, le théâtre national de Gand en Belgique avec un projet, baptisé «Dogme», manifeste en 10 points qui rejoue tout depuis le processus de création jusqu'à la diffusion des œuvres. Forcément politique mais totalement artistique, radical et pourtant modeste. C'est un pari un peu dingue, une remise en cause radicale des manières de faire. Les règles, rédigées à la manière du Dogme 95 du cinéaste danois Lars Von Trier, plaident pour la création d'œuvres souples, à moyens réduits, multilingues pour être jouées dans de nombreux pays, et où professionnels et amateurs se mêleront pour mieux être en phase avec le monde. Les mots claquent au vent du changement.

- 1 : Il ne s'agit plus seulement de représenter le monde. Il s'agit de le changer. Le but n'est pas de représenter le réel, mais bien de rendre la représentation réelle.
- 2 : Le théâtre n'est pas un produit, c'est un processus

de production. La recherche, les castings, les répétitions et les débats connexes doivent être accessibles au public.

3 : La paternité du projet incombe entièrement à ceux qui participent aux répétitions et aux représentations, quelle que soit leur fonction – et à personne d'autre.

4 : L'adaptation littérale des classiques sur scène est interdite. Si un texte – qu'il émane d'un livre, d'un film ou d'une pièce de théâtre – est utilisé, il ne peut dépasser plus de 20% de la durée de la représentation.

5 : Au moins un quart du temps des répétitions doit se dérouler hors d'un espace théâtral, sachant que l'on entend par espace théâtral tout lieu dans lequel une pièce de théâtre a déjà été répétée ou jouée.

6 : Au moins deux langues différentes doivent être parlées sur scène dans chaque production.

7 : Au moins deux des acteurs sur scène ne peuvent pas être des acteurs professionnels. Les animaux ne comptent pas, mais ils sont les bienvenus.

8 : Le volume total du décor ne doit pas dépasser vingt mètres cubes, c'est-à-dire pouvoir être transportable dans une camionnette de déménagement conduite avec un permis de conduire normal.

9 : Au moins une production par saison doit être répétée ou présentée dans une zone de conflit ou de guerre, sans aucune infrastructure culturelle.

10 : Chaque production doit avoir été montrée au minimum dans dix lieux répartis dans trois pays au moins. Aucune production ne pourra quitter le répertoire de NTGent avant d'avoir atteint ce nombre.

Entreprise impossible ? L'avenir le dira, mais déjà Milo Rau a posé des actes. Sa pièce *La Reprise* proposée cet été à Avignon est le premier volet de son histoire du théâtre. Et applique point par point les principes du «Dogme». Ni apologie d'un théâtre documentaire prisonnier du réel, ni éloge d'un théâtre de répertoire qui se mordrait la queue de ses propres reflets, le Dogme est un coup de pied aux paresseuses postures et aux ronrons d'un théâtre occidental-occidental qui tourne en rond. Un combat politique de plateau qui fait mouche : *La Reprise* a fait un triomphe à Avignon... ♦

(Lire également le Grand entretien en page 16).

Webtheatre.fr – 1^{er} octobre 2018

WebThéâtre
Théâtre, Opéra, Musique et Danse

Critiques / Théâtre

La reprise : histoire(s) du théâtre I de Milo Rau

par **Corinne Denailles**

Du théâtre performatif

WT WT



Milo Rau, la quarantaine, dramaturge et journaliste suisse très prolifique (une cinquantaine d'œuvres diverses à son actif), élève de Pierre Bourdieu, dirige le NTGent (le théâtre national de Gand, en Belgique). Son théâtre s'interroge sur les modes de représentation de la violence sur scène. Son Manifeste de Gand, à la manière du Dogme du réalisateur danois Lars von Trier, énonce un cahier des charges qui, par exemple, exige que les éléments de scénographie tiennent dans une voiture, la présence conjointe de comédiens amateurs et professionnels, interdit de mettre en scène des classiques pour libérer le théâtre de la routine, exige que plusieurs soient parlées dans les spectacles. Volontiers provocateur, il fabrique un théâtre performatif faussement documentaire à l'ombre tutélaire et ironique des frères Dardenne. Il s'est intéressé à la mort du couple Ceausescu (The Last Days of the Ceausescus, 2009), au génocide au Rwanda (Hate radio, 2011), au tueur norvégien de l'île d'Utoya (Breivik's Statement, 2012), aux Pussy Riot (The Moscow Trials, 2013, censuré en Russie), à la guerre au Congo (The Congo Tribunal, 2015), à l'affaire Dutroux (Five easy pieces, 2016) qui fit scandale, au meurtre homophobe commis à Liège en 2012 (La reprise : histoire(s) du théâtre I, 2018).

La reprise : histoire(s) du théâtre I reprend le terrible meurtre homophobe qui a eu lieu à Liège en 2012. Sur un écran est projetée la reconstitution du fait divers jouée par les acteurs sur le plateau avec un léger décalage. A la sortie d'une boîte gay, Ihsane Jarfi lie conversation avec des gars dans une voiture ; il leur propose d'aller dans une boîte où ils pourront s'amuser. Au cours du trajet, le jeune homme insinue qu'il serait gay. Le type à côté de lui commence à l'injurier, à le taper, le passager à l'avant s'y met aussi, ils s'arrêtent, le jettent dans un fossé, le déshabillent et urine sur lui. La violence à l'état pur, insoutenable. Durant tout le trajet en voiture, alors qu'on connaît l'issue, on ne peut s'empêcher d'espérer que le cours des choses se modifiera, que l'absurde inéluctable conclusion sera abolie avec la question lancinante associée : pourquoi cette violence ? Ainsi, que voit-on vraiment de ce fait divers puisque tout est vu du point de vue de témoignages recueillis ? Une véritable enquête préalable a été menée auprès des proches de la victime et même auprès de l'assassin en prison.

Milo Rau a donc réuni des acteurs professionnels et des amateurs. Les comédiens Tom Adjibi, Sarah De Bosschere, Sébastien Foucault et Johan Leysen, et Suzy Coco, jeune retraitée qui fait du théâtre amateur, Fabian Leenders, ancien maçon, magasinier, compositeur de musique électronique, comédien amateur. Au début du spectacle, Johan Leysen entre en scène et d'emblée questionne : « Comment entrer en scène ? », « Et à quel moment l'acteur devient-il un personnage ? » Il convoque Hamlet et le spectre paternel. Le comédien déclenche le rire du public. On enchaîne sans transition avec une scène de casting où les candidats doivent répondre à des questions intimes : « Tu peux pleurer ? Tu es capable de jouer nue ? Tu peux me frapper ? » Jusque-là le spectateur s'amuse et puis, sans transition, Johan Leysen et Suzy Cocco, tous deux nus, serrés l'un contre l'autre ; elle rejoue l'angoisse ressentie par la mère sans nouvelles de son fils, le soir de son anniversaire. Il raconte avoir demandé si son fils était conscient lorsqu'il fut laissé mourant sous la pluie lors de cette nuit tragique. Car il s'agit bien de tragédie. Mais aussi de non-assistance à personne en danger ; comme le dit cette séquence radicale répétée deux fois au début et à la fin du spectacle, où un comédien se tient la corde au cou ; il menace de se pendre pour voir si un spectateur viendrait sauver le personnage, l'acteur. Une référence à Wajdi Mouawad qui s'interroge sur la nature de l'acte le plus radical imaginable sur une scène.

Il y a l'événement, sa chronologie et surtout ses marges, ce qui déborde l'enquête et renseigne mieux qu'un procès-verbal. Reconstitution fautive par nature puisque rapportée mais plus vraie qu'un récit factuel. Le spectacle est une interrogation sur les rapports entre réalité et fait divers et les modes de représentation opératoires. Une démarche intellectuelle et artistique passionnante mais qui transforme l'acte théâtral en laboratoire de recherche mettant à distance toute la violence au cœur du projet.

La reprise : histoire(s) du théâtre I, conception et mise en scène Milo Rau. Texte Milo Rau et les interprètes. Avec Tom Adjibi, Sara de Bosschere, Suzy Coco, Sébastien Foucault, Fabien Leenders, Johan Leysen. Au théâtre Nanterre-Amandiers, jusqu'au 5 octobre 2018 dans le cadre du Festival d'automne. Résa : 01 46 14 70 00.

Les 9, 10, 11 janvier 2019 à Nantes, Le Lieu unique.

Mouvement.net – 2 octobre 2018

Mouvement

magazine culturel indisciplinaire



Critiques Théâtre

Ce que peut le théâtre

Au NT Gent qu'il dirige depuis le début de l'année, Milo Rau se propose de développer un art résolument en prise avec le réel. Avec *Le Reprise : Histoire(s) du théâtre*, sa dernière création, il se saisit d'un fait divers pour interroger l'essence de l'acte théâtral.

Par Milena Forest

« Être en prise avec le monde », l'expression peut s'emblor galvaudée. Qui, sur les scènes de Belgique, de France et de Navarre, ne justifie pas son acte de création par cette sacrosainte formule magique ? C'est en tout cas ce que revendique le *Manifeste de Gand*, rédigé par Milo Rau le 1^{er} mai dernier : texte de 10 propositions audacieuses et concrètes qui prône, entre autre, la participation d'amateurs, la légèreté du dispositif scénographique, la multiplicité linguistique, la mobilité géographique. Résumé ainsi, on pourrait penser que Milo Rau se contente d'être dans l'air de temps. Il n'en est rien. Avec acuité, intelligence et exigence, le metteur en scène offre à travers ce manifeste la promesse de créations stimulantes à tous points de vue. En atteste la première pièce créée sous cette auto proclamée et féconde autorité.

Pour *La Reprise*, premier volet du cycle *Histoire(s) du théâtre*, Milo Rau et son équipe se sont appuyé sur un fait divers survenu à Liège en 2012. Une affaire qui a fasciné Sébastien Foucault, un des acteurs. Pendant des mois, il s'est rendu au tribunal pour assister au procès des meurtriers d'Ishane Jarfi, un jeune homme tabassé à mort à la lisière d'une forêt parce qu'il était homosexuel. Ou peut-être simplement parce qu'il se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment, quand la violence sourde fait surface, pour un oui pour un non, au moindre prétexte.

Milo Rau a d'abord mené des auditions à Liège, rencontrant ainsi le magasinier Fabien Leendeers et la gardienne Suzy Coco qui ont rejoint l'équipe, participant pleinement à la création. Les comédiens ont ensuite fait connaissance avec les parents d'Ishane Jarfi, son ex-petit ami, l'un des tueurs en prison ainsi que leurs avocats, faisant de cette parole vraie la matière du spectacle. Sur la scène, les comédiens oscillent entre l'incarnation des faits et le récit du processus, entre l'immersion et la distance. En contrepoint du plateau, un écran ouvre le champ du réalisme, avec des images tournées au préalable aussi bien qu'avec des images tournées en direct. Tout est rejoué et à la fois, tout est dévoilé. Dans ce balancement, l'esprit, en éveil, s'immisce. Voilà ce que peut le théâtre.

La pièce est structurée en cinq actes, pour signifier qu'ici comme dans la tragédie, le destin est inéluctable. Mais ce qui importe, comme le soulignent les vers d'un poème de la poétesse polonaise Szymborska, c'est le sixième acte de la tragédie, quand, sur le champ de bataille de la scène, les vivants se placent sur une seule ligne, le visage vers le public et que les yeux de la victime sourient au bourreau. Autrement dit, quand la représentation laisse place au réel mais qu'à travers elle, il nous est donné de penser le réel.

À partir du fait divers, le metteur en scène interroge les moyens qu'offre le théâtre pour représenter le réel et les implications que cela entraîne. La violence est crue, nue, insoutenable, et pourtant, *ici*, nous savons qu'elle n'est que théâtre.

> **La Reprise - Histoire(s) du théâtre (I) de Milo Rau**, du 22 septembre au 5 octobre au Théâtre Nanterre-Amandiers

Tetu.com - 2 octobre 2018

TÊTU

**Avec sa pièce « La Reprise »,
Milo Rau dissèque un meurtre
homophobe et nous prend aux
tripes**



par [Marion Chatelin](#) le 2 octobre 2018



À la manière d'une enquête policière, le metteur en scène suisse Milo Rau, nous plonge dans un terrible fait divers : l'assassinat d'un jeune homosexuel d'origine maghrébine, Ishane Jarfi, battu et laissé pour mort dans une forêt. Avec une mise en scène brillante, le metteur en scène s'inscrit dans le réel, tout en interrogeant sur la place du théâtre et de son utilité pour supporter la violence de ce monde. Puissante et bouleversante, la pièce est aussi profondément cathartique. À voir absolument, jusqu'au 5 octobre au théâtre des Amandiers, à Nanterre.

Liège, 2012. Un jeune homme homosexuel d'origine maghrébine, Ishane Jarfi, se fait battre à mort par trois hommes à la sortie d'une boîte de nuit. Il agonise quatre heures durant, laissé nu en lisière de forêt. Son corps est retrouvé 10 jours plus tard.

Une histoire vraie, une tragédie contemporaine, magnifiquement mise en scène par Milo Rau sur les planches. Un théâtre qui pourrait, de prime abord, choquer par sa violence, mais qu'on préfère qualifier d'emphatique et surtout, de cathartique. Car le metteur en scène suisse allemand, fidèle à ses thèmes de prédilection (la violence, les crimes politiques, l'universalisation de la souffrance), nous interroge sur la banalité du mal mais aussi sur l'utilité du théâtre pour nous aider à supporter la violence de ce monde.



S'inscrire dans le réel

Un théâtre documentaire. Voilà comment est qualifiée l'oeuvre de celui qui revendique « *un nouveau théâtre radicalement contemporain, économique, démocratique, en prise directe avec le monde et le présent* ». Milo Rau a entrepris en amont et avec ses comédiens, un véritable travail d'enquête. Ils ont notamment mené des interviews avec les personnes directement concernées par l'affaire. Il a fallu scruter à la loupe, disséquer les moindres détails de ce meurtre, tout décomposer pour reconstituer l'affaire et exposer les différents points de vue.

Toutes les étapes de ce meurtre banal, mais sordide, vont être traitées sur les planches. C'est cru. Les mots sont crachés et nous heurtent, comme des coups en pleine figure. Les scènes de violence sont sans détours, et frisent parfois l'insoutenable. En montrant la douleur « *de ceux qui restent* », le spectateur est aussi envahi par la tendresse et l'empathie. Un théâtre documentaire. Voilà comment est qualifiée l'oeuvre de celui qui revendique

Interroger le théâtre

Tout le talent du metteur en scène de 41 ans réside dans la faculté à lier cette affaire à une interrogation sur l'essence même du théâtre. Il le fait à la manière d'une « *enquête performative (...) sur la plus ancienne forme d'art de l'humanité* », selon ses propres mots. La pièce dépasse ainsi l'aspect purement sociologique de son sujet et le contexte politique qui a pu conduire à un tel meurtre. Milo Rau a vu plus loin et interroge le théâtre en tant qu'art de la représentation.

« *La Reprise* » s'ouvre sur le casting de la pièce à venir. Les comédiens, par le biais de subtils dialogues, s'interrogent en permanence sur leur statut : comment choisit-on un acteur pour un rôle ? À partir de quand joue-t-on ? Comment sortir de scène ? Un caméraman, membre à part entière, filme les comédiens qui s'adressent parfois à lui, parfois aux spectateurs. Les visages apparaissent en direct sur un écran géant.



Tom Adjibi.

Toute la réflexion est centrée sur une fonction que Milo Rau juge essentielle au théâtre : prendre le réel comme source (un meurtre homophobe), non pour en créer l'imitation sur scène mais pour que sa représentation « *devienne réelle* ». Le spectacle est vivant, fait et entouré par des personnes vivantes, acteurs comme spectateurs. On sort bouleversé. Le coeur broyé. Mais avec une irrépressible envie d'étreindre son voisin. Et de se promettre un monde meilleur.

« La Reprise » de Milo Rau se joue au Théâtre des Amandiers, à Nanterre, jusqu'au 5 octobre 2018.

Crédit Photo : Hubert Amiel.

La Reprise, Histoire(s) du théâtre (I) : aux frontières du réel

Publié le 3 octobre 2018 par **Sonia Bos-Jucquin**

La Reprise de Milo Rau donne à entendre la pièce inaugurale d'une série nommée Histoire(s) du Théâtre. A chaque saison, le metteur en scène suisse confiera un nouveau chapitre à un autre groupe, une autre compagnie ou un autre artiste. La pièce a connu un triomphe au dernier Festival d'Avignon et elle n'a pas usurpé ce succès, confirmé dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Une représentation qui prend aux tripes et agite notre conscience comme une gifle monumentale qui expose le champ des possibles de la cruauté humaine et des fonctions du théâtre sur cette réalité.



La Reprise de Milo Rau © Michiel Devijver

Milo Rau n'a pas son pareil pour s'emparer des traumatismes d'une nation afin de les porter à la scène. Après *Five Easy Pieces*, qui puisait son essence dans l'affaire Dutroux, *La Reprise* trouve ses fondements dans le meurtre homophobe d'Ihsane Jarfi, à Liège, en 2012. Seulement Milo Rau ne fait pas du théâtre purement documentaire, il s'empare du réel pour interroger, disséquer, ériger. Ici, c'est à travers l'acteur Johan Leysen que, dès l'ouverture, il émet son sujet d'étude : quand devient-on le personnage ? Quelle frontière entre le théâtre et la réalité ? Où, quand et comment naît la tragédie ? Qu'est-ce que jouer ? Comment apparaître sur scène ? Comment finir ? A quel moment l'acteur cesse d'être personnage et l'homme cesse d'être acteur ? Pour y répondre, il s'appuie sur un monologue du grand William Shakespeare mais aussi sur une référence à Wajdi Mouawad et son très bel ouvrage illustré *Seuls*. Sur le plateau, le théâtre et le monde s'entrechoquent. Après une forme de casting où Suzy, Fabian et Tom parlent de leur rapport à l'art scénique tandis que la caméra filme en gros plan leur visage, l'histoire émerge peu à peu, se tisse, prend de l'épaisseur, se déploie. Cette histoire, c'est celle d'un jeune maghrébin, homosexuel, qui monte au mauvais moment dans la mauvaise voiture au lieu de rester à la fête à laquelle il se rendait en ville. Il va alors se faire torturé, séquestré, frappé et abandonné nu dans une nuit froide et noire comme la mort qui s'empare de son corps martyrisé.

Sur scène, la Polo grise est là. Nous savons que nous sommes au théâtre et pourtant, l'histoire qui se déroule sous nos yeux est si réelle, si prenante. La reconstitution au cœur d'une habile mise en abyme, nous saisie, nous bouleverse. Il y a là une distance nécessaire qui nous empêche de sombrer avec le drame mais tout est là, jusqu'à nos larmes, sincères, qui roulent sur nos joues sans que nous puissions avoir d'emprise dessus. Les spectateurs se murent dans un silence autant respectueux qu'ému. Les cinq chapitres se succèdent, de La Solitude des Vivants au Lapin, en passant évidemment par La Douleur, La Banalité du Mal et l'Anatomie du crime. Une tragédie en cinq actes, comme le veut la tradition, où la colère tente de tendre le bras vers la Douceur. Milo Rau ne veut rien occulter, ni les faits, ni la violence. Il va jusqu'à montrer l'acte d'uriner sur le cadavre encore tiède d'İhsane mais surtout, il permet des pas de deux entre la fiction et la réalité, la représentation et la vérité. Il offre aux acteurs un plateau nu où le réel peut s'exprimer, où la catharsis peut s'inviter, où la réflexion peut grandir, s'illustrer et s'expérimenter. Lorsque le générique de fin défile sur l'écran, au son de Purcell sublimement interprété par Tom Adjibi qui endossait le rôle du jeune homme injustement tué, tandis que Fabian Leenders tourbillonne et virevolte sur le Clarke, l'émotion est à son comble. Le rideau tombe, le brouillard se dissipe et il nous faut quelques secondes pour nous souvenir que cela ne fut que théâtre montrant une horrible réalité.

Certes, le théâtre de Milo Rau déroute par son hyper réalisme mais il fascine aussi et surtout par sa faculté à repousser les frontières du théâtre et de la représentation. Le spectateur se confronte à ce qui va bien au-delà d'un témoignage. Il y a là un acte politique mais encore plus intellectuel, pour nous amener à nous questionner. Sans pour autant sombrer dans le pathos ou le voyeurisme malsain, le metteur en scène distille une remarquable sensibilité, une subtilité émouvante. Tout n'est que beauté, passion et réussite. Quel bonheur de pouvoir assister à tant de perfection théâtrale ! Ces scènes de violence ordinaire sont saisissantes et marquantes. Milo Rau prouve une nouvelle fois qu'il faudra compter sur sa vision de l'humanité et des actes performatifs pour offrir au public des pièces chocs qui prennent tout leur sens en s'y confrontant. De quoi nous donner une raison supplémentaire de continuer à parcourir les salles de théâtre pour récolter les clés de compréhension d'un monde qui nous échappe encore trop souvent.

La rédaction a assisté à la représentation du vendredi 28 septembre 2018

TheNewYorkTimes.com – 4 octobre 2018

The New York Times

Is Milo Rau Really the Most Controversial Director in Theater?

By Alex Marshall

Oct. 3, 2018



"I'm a bit scandalous," the Swiss-born stage director Milo Rau says, "but at the same time I'm very conservative. I like empathy, I like beauty." Gael Turine for The New York Times

Few noticed the ad, but two weeks later Belgium's biggest-selling tabloid ran an article about it. Mr. Rau, 41 and barely known outside theater circles, quickly became the subject of a national — then an international — scandal. It was only two years [after the Brussels terror attacks](#), in which 32 people died.

"I have a very broad vision of artistic freedom," [a local government official said](#) of putting a jihadist onstage, "but here is a problem with criminal law." An [opinion piece](#) in De Morgen, one of Belgium's more liberal newspapers, called it "an uninspired and needlessly hurtful stunt."

NTGent didn't get any emails from former jihadists. It did get [a lot of hate mail](#).

"I've had scandals before a premiere, but never afterward," Mr. Rau said last month, sitting on a terrace at NTGent's offices, taking a break from rehearsing the play, "Lam Gods" (named after the Altarpiece), ahead of its premiere. His meaning: that the controversy would disappear as soon as the play started.



A scene from Mr. Rau's current production, "Lam Gods," which is based on the Ghent Altarpiece.
Michiel Devijver

Jihadism would still feature, he said: The mother of an Islamic State fighter would tell the story of how she lost her son to religious extremism. She would be the play's Mary.

"I didn't really expect the sensitivity," Mr. Rau added. He had apologized for the advertising gambit — sort of: "I said, 'O.K., sorry, my respect to everyone who died, but now let's ask why I am having this search to represent this subject onstage?'"

Mr. Rau's taboo-challenging productions over the last decade led one publication to call him ["the world's most controversial director."](#) Born in Bern, Switzerland, he broke out in 2009 with "The Last Days of the Ceausescu," about the trial and execution of Romania's Communist leader and his wife; he was sued afterward by Ceausescu's son for using the family name.

In 2015, he attracted attention for a project that included the staging of a mock criminal court in the Democratic Republic of Congo, to ask if the mining industry was complicit in massacres there. Two Congolese politicians were sacked shortly afterward.

He drew more headlines in 2016 with “Five Easy Pieces,” about [Marc Dutroux](#), a notorious Belgian pedophile and murderer, in which the actors were children.

Despite the scandals, most of Mr. Rau’s shows are acclaimed. “It was remarkable,” Jay Wegman, senior director of N.Y.U. Skirball, said of “Five Easy Pieces.” “It’s such a horrific topic, but the way one experiences it is intensely moving.” The Skirball is [putting it on in March](#) in what will be Mr. Rau’s first New York production.

“I found myself not only moved, but also laughing out loud a lot,” [Lyn Gardner wrote](#) in The Guardian. She called the show “the very opposite of sensational.”

Mr. Rau has hardly shied away from controversy since then. “La Reprise” — in which he re-enacts the murder of a gay man in Belgium in graphic detail — was the [talk of this year’s Avignon Festival](#).

AANKOOP ANTIËK, CHINESE VAZEN
verzamelaar-antiquair zoekt voor
collectie Chinese vazen en Budd-
www.aankoop-chinesevazen.be.
t 0475/444035 christoff1965@
.com 1014110

AANKOOP ANTIËK, schouwgarni-
turen, chinese vazen, boeken,
of. winkel Kortrijk, OLV straat 4.
aan huis. Tel 0478/243120,
alcaen@gmail.com, www.
otredame.be 1007219

EVENEMENTEN

- **HEBT U UW BROER (of zus) gedood** of ernstig gekwetst? Mss metaforisch? Wilt u daarover praten? lamgods@ntgent.be 1015974
- **VECHT U VOOR UW OVERTUIGINGEN?** Voor God? Vocht u voor IS, voor andere religies? lamgods@ntgent.be 1015976
- **VINDT U HET GOED** om naakt het podium op te gaan? Houdt u van appels en slangen? Hebt u zoals de eerste mensen roots in Afrika? lamgods@ntgent.be 1015973

GEZONDHEID EN LICHAAMSVERZORGING

MASSAGE intens... hoofd/

An image from the Belgian newspaper ad in which Mr. Rau sought former jihadists to participate in “Lam Gods.”

Yet within the theater world, it's not Mr. Rau's plays that are causing a stir. Instead, it's his [Ghent Manifesto](#), issued in May, in which he sets out how he thinks theaters should be run.

Point 1: "It's not just about portraying the world anymore. It's about changing it."

Point 4 bans the performance of classics. Point 7 calls for two amateurs in every performance. ("Animals don't count, but they are welcome," it adds.) Point 9 says at least one production per season must be rehearsed or performed in a war zone, an attempt to bring cultural infrastructure to where it's needed most.

Even some admirers of his plays, and fellow experimental theatermakers, have been critical. "I think it's really old-fashioned," Alexander Devriendt, artistic director of Ontroerend Goed, an acclaimed Belgian theater group, said in a telephone interview. "He'll break the rules as soon as he needs to, so why have them?"

Mr. Rau's background doesn't immediately suggest he was destined to push boundaries. He was born in 1977; his father was a doctor, his mother a chemist. They divorced when he was young, and his mother became involved with a "quite extremist Trotskyist guy" who kept losing his job because of his views, Mr. Rau said. The family had to move repeatedly, and Mr. Rau said he changed schools "12 or 13 times."

As a teenager, he learned Hebrew, Greek and Latin and read classical tragedies. But he moved into theater only after trying, and failing, to make movies. "My first film came to cinemas in 2002 — I was 25 — and it was a total disaster," he said.

It was based on a story by Thomas Pynchon, the American novelist, and featured "my usual mix of violence, jokes and realism," Mr. Rau said. "I was sure it would win all the prizes, and everybody hated it."

Theater offered a quicker — and cheaper — way of making himself heard, although he eventually felt the need to do his own productions rather than simply work inside Europe's main city theaters.

There has been a long-running debate about what such theaters should be, Mr. Rau said. Should they focus on popular productions and slightly edgy updates of classics? Or avant-garde pieces?



A scene from "La Reprise," a production by Mr. Rau about the slaying of a gay Belgian, which played at the prestigious Avignon Festival this summer. Boris Horvat/Agence France-Presse — Getty Images

The manifesto is his effort to end this row: "I thought, 'O.K., how can we stop this ideological debate and really bring both together?' You follow these rules, then you have a new city theater."

Taking over NTGent gives him a chance to put the manifesto into practice, although it is hard to work out how serious he really is about it. "I said from the beginning these are rules I want to follow, but it's impossible to do them all," he said.

Mr. Rau has occasionally suffered himself for tackling difficult subjects. He once tried to stage a play about a Kosovan immigrant to Switzerland who murdered his daughter's teacher, which led to his mother being harassed so much she had to move.

So why is he so drawn to making audiences stare down contemporary tragedies?

"I was interested forever in violence," Mr. Rau said. "Violence itself, but also social violence, political violence, those moments when society really cracks and everything's possible. How are humans behaving in that moment, and 10 years, 20 years later? And why do they not behave like it normally? Theater's the one place — the public place — where you can talk about that trauma somehow."

Controversies also bring him attention, Mr. Rau said (he admits to being an egotist), which in turn gets him money to make the plays he wants.

“O.K., I’m a bit scandalous,” he said, “but at the same time I’m very conservative. I like empathy, I like beauty, I like solidarity. I’m a big fan of old tools like catharsis.”

Stefan Bläske, a dramatist who has long worked with Mr. Rau, said that they aren’t trolling for reaction but rather research their subjects deeply. For “Five Easy Pieces,” for instance, they met Mr. Dutroux’s father and the families of his victims, among many others. They hired psychologists to make sure the children were O.K. and knew the context around the play, too. Mr. Rau has children himself.

“In everything I’ve done with him, there is dignity,” Mr. Bläske said, adding that Mr. Rau has empathy for his subjects. “That is what makes me comfortable with it, because of course we, too, have moral doubts.”



Children performing “Five Easy Pieces,” about a serial killer, which will be presented at N.Y.U. Skirball.
Philo Deprez

At the “Lam Gods” rehearsal, the director’s empathy was on display. A shepherd sheared a sheep and discussed the economic challenges of his work; then two Ghent locals — a student and an interpreter — took off their clothes to become a modern, immigrant Adam and Eve.

Mr. Rau gave encouragement — “Super!” and “Voilà!” his favorite words of approval.

At one point, Fatima Ezzarhouni, the jihadist’s mother, arrived. Her son left for Syria on his birthday, June 13, in 2013. He died this August.

She rehearsed a scene in which she shares this story, reading out the handwritten note he left behind. “To start, thank you for everything and forgive me everything,” the letter begins. “I love you the most.”

Ms. Ezzarhouni somehow delivered it calmly. “Super,” Mr. Rau said quietly when she was done, before drawing close to see if she was all right.

Not everyone was so understanding. After just two performances of “Lam Gods” — called “an instant classic” and “a serene and smart” show by Belgium’s [De Standaard](#) newspaper — Ms. Ezzarhouni withdrew from the production.

Members of the Muslim community had pressured her to drop out because the play featured nudity and simulated sex, Mr. Rau reported in a telephone interview. “I was sitting next to her, and her phone was going every 20 seconds with messages: ‘What are you doing? Are you crazy?’” he said.

An audio recording of Ms. Ezzarhouni will be used as the run continues, Mr. Rau added, with a short statement explaining her departure. “It’s a shame,” he said. “That scene was really important, like the community winning over this cliché of jihadism. And now it’s a little bit pessimistic.”

“But I suppose it is truer of where society is today,” he added. “Voilà.”

LA CHRONIQUE DESSINEE : MILO RAU, « LA REPRISE », NANTERRE-AMANDIERS

Posted by *camillapizzichillo* on 4 octobre 2018 · *Laisser un commentaire*

LA REPRISE
HISTOIRE(S) DU THÉÂTRE (I)



MILO
RAU



Milo Rau enquête sur la réalité au théâtre...
comment représenter un crime ?

Un travail intéressant pour avoir un aperçu du modus operandi de Milo Rau.

Qui le connaît déjà risque la déception : un long moment de reconstitution, privé de force et d'intérêt affaiblit la pièce.

Dans cette répétition le sens nous échappe... la violence brute devient caricature.

Malgré une superposition des points de vue la présence d'acteurs non-professionnels et une recherche documentaire pointue sur ce meurtre homophobe « La Reprise Histoire(s) du théâtre » ressemble trop à une leçon théorique sur le théâtre et ses limites.

LA CHRONIQUE DESSINÉE.

« La Reprise Histoire(s) du théâtre(I) », de Milo Rau, à Nanterre Amandiers, du 22 septembre au 5 octobre.

Textes et dessins Camilla Pizzichillo

Copyright 2018 C. Pizzichillo pour INFERNO

Lebruitduofftribune.com- 4 octobre 2018

LE BRUITDUOFF TRIBUNE

LES SCENES ACTUELLES SANS TABOU NI TROMPETTES

« LA REPRISE – HISTOIRE(S) DU THÉÂTRE », MAGISTRAL MILO RAU



CRITIQUE. « La Reprise – Histoire(s) du Théâtre (1) » de Milo Rau – Festival d'Automne à Paris, jusqu'au 5 octobre 2018.

« Ihsane Jarfi a parlé à un groupe de jeunes hommes dans une polo grise à Liège devant un bar gay. Deux semaines plus tard, il est retrouvé mort à la lisière d'une forêt. » Point de départ de la pièce.

Le public est averti. Une affaire criminelle, un crime effrayant et abject, va se jouer devant lui. La reconstitution d'une réalité qui date de 2012. Quatre comédiens et deux amateurs se chargent de rendre réelle la représentation. Leur jeu est d'une sobriété remarquable, aucune esbrouffe, la nue simplicité. Même l'humour a sa place. Tout est agencé pour que l'on se souvienne que l'action est théâtrale: on démontre le truc qui fait que le comédien peut en frapper un autre sans lui faire mal, chaque acteur se présente avec sa réalité personnelle, l'écran projette le plan rapproché de l'action en cours, etc. Oui, le public sait qu'il assiste à une fiction. Pourtant, lorsque surgit la violence, celle qui montre les parents de la victime démunis et vulnérables, celle froidement silencieuse de l'agression puis du crime, celle aussi d'une région en crise où une place de travail peut être convoitée par soixante-dix personnes, l'empathie et l'émotion sont réelles. Elles culminent au final avec ce poignant « Cold Song » chanté par le personnage d'Ihsane.

Une pièce magistrale, aussi intense que bouleversante. Le théâtre populaire et pourtant exigeant que Milo Rau célèbre et préconise est à portée de tous les publics. Son questionnement sur la création, le financement, l'internationalité du théâtre actuel, est essentiel.

Cette pièce débute la série « Histoire(s) du théâtre » de Milo Rau. Sous forme d'enquêtes, il questionne le tragique de la condition humaine et tente, avec son théâtre documentaire, d'éclairer le monde, de le conscientiser. Avec l'ambition proclamée de le changer. Comme le veut son manifeste « Dogma », Milo Rau (nouveau directeur du Théâtre national de Gand) a produit « La Reprise » selon dix contraintes.

« Dans Dogma, 20% peuvent venir du modèle, quel qu'il soit, et le reste doit être imaginé et produit par l'équipe. C'est donc le contraire d'un dogme, puisque cela oblige tout le monde à penser tout le temps. » Milo Rau

Culturieuse

vu le 1.06 au théâtre de Vidy, Lausanne



Chez Milo Rau, metteur en scène et cinéaste

7 minutes de lecture

Scènes Style

Alexandre Demidoff

Publié vendredi 5 octobre 2018 à 08:50, modifié vendredi 5 octobre 2018 à 08:52.

Nouveau prince de la scène européenne et directeur du prestigieux Théâtre de Gand, l'artiste suisse reçoit dans une maison en forme de bateau-mouche miniature

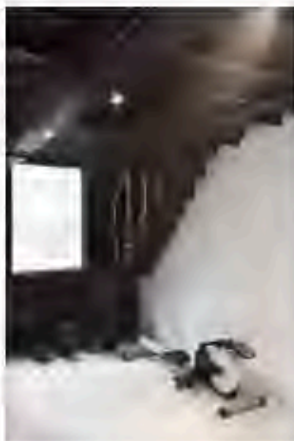
En 1936, Milo Rau aurait chaussé les bottines d'Ernest Hemingway, pour combattre le général Franco et ses phalanges en Espagne. Ou il aurait glissé sa carcasse de grand barbu romantique dans la Ford Roadster de l'écrivaine-aventurière Annemarie Schwarzenbach, direction les steppes. Dans les deux cas, il aurait emporté avec lui un Rolleiflex et un gros carnet, histoire de fixer l'insaisissable.

La violence du réel sur les planches

Le metteur en scène et cinéaste bernois, 41 ans, arpente depuis quinze ans des terres brûlées. Il en ramène des spectacles qui, comme les tragédies de Sophocle, émeuvent et charpentent la pensée. Pas des leçons de morale, non. Mais la fresque déchirante de nos fureurs, à l'image de *La reprise: histoire(s) du théâtre (I)*, reconstitution du meurtre d'un jeune gay belge d'origine arabe. A Lausanne, au Théâtre de Vidy – où il a ses habitudes – la pièce a bouleversé en mai, avant d'électriser public et critiques, cet été au Festival d'Avignon.

A lire aussi, à propos de la pièce «La Reprise», Milau Rau «Le théâtre doit changer le réel»

Cet Ulysse, rieur à l'improviste, aurait-il alors besoin de la certitude d'un rivage? Depuis ce printemps, il règne sur Gand et son Théâtre royal néerlandophone (NTGent), un édifice aux allures de palais qui toise la cathédrale, doté de deux autres salles en ville, où manufacturer des pièces qui empoignent l'actualité.



A Gand, Milau Rau vit au troisième étage d'une maisonnette cachée dans la verdure. Lea Kloos pour le T Magazine

Gand, son canal où glissent encore les fantômes des maîtres anciens, ses avenues où filent des bataillons d'étudiants à bicyclette, seraient-ils la villégiature du baroudeur? C'est plutôt un camp de base où ficeler ses projets, une passion christique pour le cinéma qu'il prévoit de tourner en Italie, sur les traces de Pier Paolo Pasolini, un opéra pour le prestigieux festival de Salzbourg et surtout son *Agneau mystique – Lam Gods* –, d'après le retable célébrissime des frères Van Eyck, chef-d'œuvre du

XVe, fierté des Gantois.

Totem et tabou



La façade de la maison de Milo Rau. Lea Kloos pour le T Magazine

C'est ce totem qu'il s'apprête à retourner comme une gaufre belge, histoire d'ouvrir son règne au NTGent fin septembre en posant les questions qui troublent. Jan et Hubert Van Eyck encensent les figures de la chrétienté et saluent l'héroïsme des croisés. Mais qui seraient-ils aujourd'hui, ces guerriers de la foi? Des djihadistes, non?

A l'instant, la porte d'une maisonnette s'ouvre. Il est 9h15 et Milo vous accueille chez lui, Tinnenpotstraat, ruelle pavée faite pour les romances et les guets-apens. La veille, il a répété jusqu'à 21h *Lam Gods*. Dix heures durant, il s'est multiplié, entouré de sa bande, son fidèle dramaturge Stefan Bläske, ses interprètes, son caméraman, ses techniciens. Ensemble, ils ont visionné des rushs du film qui traversera le spectacle, répété des dialogues, accueilli un berger syrien et un exilé afghan sublimes de dignité – tous deux parleront sur scène – supervisé encore un essaim de fillettes qui chantent dans la pièce sous la direction d'un certain Wim, chef de chœur, dont le père a été SS à Gand.

Sur un perchoir



Milo Rau est un boulimique de travail qui vit dans un intérieur épuré. Lea Kloos pour le T Magazine

De retour chez lui à minuit, Milo n'a pas repensé au scandale qu'il a suscité en invitant, via la presse, de jeunes djihadistes repentis à participer à *Lam Gods*. Il y a renoncé, faute de volontaires: mais une mère, dont le fils a été tué récemment en Syrie, témoignera sur le plateau. Sous les toits de son perchoir, au troisième étage d'une maison fuselée comme un bateau-mouche, il a plutôt lu George Steiner, cette conscience littéraire

européenne qui le nourrit, comme la philosophe Hannah Arendt ou le sociologue Jean Ziegler, l'un de ses héros. A l'aube, il est tombé du lit – le sommier rase le sol. Il a écouté la pluie tambouriner, les chats se chamailler dans la rue, puis s'est mis à écrire la suite de *Lam Gods*, comme chaque matin, avant de repartir au théâtre.

Les frères Van Eyck adoraient eux aussi ce genre de vie. Comme pour Milo, seule comptait l'œuvre en devenir. «Je travaille dans cette maison, mes deux enfants et ma femme habitent à Cologne, c'est là que je les retrouve le week-end.»

De Marx au théâtre

On se fait face sur une table oblongue estudiantine. Milo Rau est habillé comme la veille au théâtre, chemise noire trop large sur jean tombant. La tenue est immuable. Preuve, ce livre qu'il a écrit et sa photo de couverture qu'on découvre à la seconde. «Je portais déjà cette chemise et ces chaussures quand j'étais en Irak», s'amuse-t-il. Milo n'est pas coquet. Il mise sur le passe-partout, c'est sa façon de monter au front, en reporter de guerre comme il se définit, en sociologue aussi, soucieux de recueillir des paroles qui sans lui resteraient orphelines. Ses études à Paris, auprès de Pierre Bourdieu, l'ont construit.

«Une tasse de café?» Dans le marc, on cherche le visage du petit Milo. «Mon père était médecin de campagne, ma mère chimiste. Ils ont divorcé quand j'avais 8 ans. Ma mère s'est remariée avec un chimiste qui ne jurait que par Léon Trotsky. C'est grâce à lui que je me suis mis à lire ses écrits, puis ceux de Marx.» Mais la figure capitale de son enfance s'appelle Dino Larese, auteur de contes, hôte des grands penseurs européens, éditeur, extraordinaire grand-père surtout. «Il avait reçu Heidegger, Thomas Mann, et il m'a transmis son amour des lettres. Il m'a poussé à faire un job intellectuel. Je me rappelle sa joie quand il a su que je me lançais dans des études de sociologie et de littérature.»

Susciter le débat



Milau Rau aime à se documenter et ses enfants personnalisent ses sources... Lea Kloos / Le Temps

A 20 ans, Milo dévore tout ce qu'il peut à Paris. Sa faim est analytique et empirique. Il veut décrypter, écrire, filmer. C'est ainsi qu'il atterrit à Bucarest où il dissèque le procès du couple Ceaucescu. Il séjournera ensuite au Rwanda et au Congo, dévastés l'un et l'autre par des guerres fratricides. Ces immersions donneront autant de spectacles. «Mais vous n'avez jamais peur, Milo?» «Non, non, jamais. A Stefan, mon dramaturge qui s'inquiète parfois, je dis qu'il est impossible de

mourir à mes côtés. Nous calculons les risques que nous prenons. Maintenant, c'est vrai, quand nous étions dans les ruines de certaines villes en Irak, nous n'avons pas pensé aux mines antipersonnel.»

Affronter les guerres et les deuils. Se faire une idée, sans passer par les filtres des médias – même s'il les adore. Milo est un chasseur de vérité jusqu'au-boutiste. «Sinon, je ne vois pas au nom de quelle légitimité je pourrais m'exprimer. La fiction n'échappe pas au cliché. J'ai besoin de rencontrer les gens dont je parle et de les faire monter sur scène.» Et le théâtre, Milo, pourquoi avoir privilégié cette voie? «Parce que c'est l'art qui, dans ma génération, suscite le plus le débat, en particulier dans la sphère germanophone.»

Sans arrêt

Mais c'est l'heure, 10h15 déjà, une réunion avec tout le personnel l'attend au théâtre. Sur le trottoir, à l'ombre du château des Comtes, on débat de son Manifeste pour le NTGent, dix commandements et une révolution en marche. Il comprend des interdits: celui de monter un classique sans l'adapter à notre temps. Et des devoirs: que chaque spectacle soit joué dans au moins deux langues, qu'il intègre des amateurs et des animaux. Au firmament, un idéal: que le théâtre change le monde. «Tu vois ce banc au bord de la rivière, juste après le pont, et cet arbre? C'est là que je viens lire le soir après les répétitions.»

Sur le pavé, Milo a le rire qui bringuebale. Avec ses écoles d'art d'où jaillissent chaque année «dix génies au moins», ses enfants terribles qui cumulent les vices, plasticiens, performeurs, agitateurs et chorégraphe à la fois, ses blasphèmes de carnaval, Gand le fascine. Drôle de pays que cette Belgique où la moindre controverse vire en ouragan.

Milo est lumineux comme les pâtres dans les Alpes de nos songes. Son *Lam Gods* frappera et les frères Van Eyck en seront babas. Cette joie d'œuvrer déverrouille toutes les portes, celles des enfers en particulier. Il en remonte d'un pas grave et alerte, comme Ulysse après son séjour au pays des ombres. Milo n'est pas du genre à laisser tomber le flambeau.

Exibart.com - 10 ottobre 2018

exibart

TEATRO

A Parigi per il Festival d'Automne, dove il teatro è ancora sociale e "socializzante"
di Giulia Alonzo

Giulia Alonzo



pubblicato mercoledì 10 ottobre 2018

Era il 1970 quando il Presidente del consiglio francese Georges Pompidou chiese al proprio Ministero della Cultura di progettare un festival multidisciplinare per ripensare una Parigi come centro della cultura internazionale. Un'idea audace in cui lo stato si mostrava lungimirante e attento ai cambiamenti sociali in atto. Due anni dopo, nel 1972, con la collaborazione del compositore polacco Marcel Landowski e di Janine Alexandre-Debray, nasce il **Festival d'Automne**, che Michel Guy dirigerà fino al 1990, all'inizio dedicato soprattutto alla danza e presto diventato uno dei festival di teatro e arti performative più importanti del mondo. Nel programma della 47° edizione codiretta da **Marie Collin** e **Joséphine Markovits** dal 10 settembre al 31 dicembre 2018, oltre alla concentrazione di nomi di prestigio della scena artistica contemporanea internazionale, colpisce la dislocazione degli eventi. A Parigi si contano 75 appuntamenti mentre tra la banlieue e l'Île-de-France sono 620 in poco più di tre mesi: spettacoli in contemporanea in diversi quartieri della città, anche molto lontani dal centro con un reale coinvolgimento della periferia.

Tra alti palazzoni di cemento grigi, lungo il viale alberato che prende il nome di Lenin, a cinque minuti a piedi dal terminal della linea 5 della metropolitana, sorge il centro MC93 - Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, nato nel 1980 per portare nel quartiere uno sguardo artistico nuovo. Qui è andato in scena *Le Père*, tratto da *L'homme incertain* di Stéphanie Chaillou, messo in scena da Julien Gosselin, attore del nuovo teatro francese. In una sala completamente buia, la voce calda e monotona di Gosselin si pone alcune domande esistenziali su quello che significa essere padre oggi in un monologo che mette in dubbio il fatto che lo spettacolo sia una "lettura al buio". Piano piano la luce però inizia ad alzarsi e in jeans e camicia si delinea anche il volto di questo padre, solo con sé stesso in un mondo pieno di incertezze. Una sequenza di parole luminose proiettate sullo sfondo si susseguono fino a quello che potrebbe essere un finale. Ma poi l'attore, tornando in scena e camminando sopra un prato verde, chiude il cerchio facendo parlare i figli e i loro ricordi. Anche il pubblico aspetta ad applaudire.



Ph Dorothée Thébèrt Filliger

Al Centre Dramatique National Nanterre-Amandiers, addossato al parco in prossimità della cittadella di Picasso – con i suoi grattacieli colorati - nella periferia ovest di Parigi, è andato in scena uno degli spettacoli più attesi del festival. **Milo Rau** ci ha abituati a un teatro del reale, dove la telecamera diventa uno strumento di indagine e il video, che trasmette dirette, registrati e primi piani degli attori, il mezzo di diffusione della messinscena del reale: lo spettatore si ritrova così immerso in un gioco metateatrale che coinvolge la drammaturgia e la rappresentazione. La *Reprise – Histoire(s) du théâtre (I)* è il primo capitolo di un'inchiesta sulla nascita della tragedia a partire da fatti di cronaca realmente accaduti: Rau si interroga sulla necessità di mettere in scena la violenza e sul modo in cui farlo. Lo spunto è il fantasma dell'Amleto di Shakespeare: qui siamo però nella Liegi al tempo delle pari opportunità, della crisi economica e della disoccupazione. Il giovane Ihsane Jarfi viene ammazzato di botte da un gruppo di conoscenti per la sua omosessualità, poi abbandonato per strada e ritrovato solo giorni dopo da un uomo che portava a passeggio il cane. In cinque capitoli il regista svizzero agisce sulla sensibilità del pubblico, prima con una violenza estrema e intollerabile, poi facendo riflettere sul nostro ruolo, quello di spettatore della scena e della vita.

Tutto questo mentre nella sala accanto **Laetitia Dosch** con *Hate* è già sul palco, allestito come un maneggio, vestita solo con un paio di scarpe e una cintura piena di zuccherini e carote. Non è sola. Con lei in scena c'è Corazon, il suo cavallo bianco. Lei si sfoga e gli confessa i suoi dubbi di giovane donna che avanza verso la mezza età. Il cavallo però inizia a risponderle e si rivela pure attratto dal fondo schiena della ragazza. Della serie "l'amore arriva quando meno te lo aspetti", in una *Bella e la Bestia 2.0*, la Dosh mette in atto un inusuale corteggiamento nel quale si cerca di superare le diversità fisiche, ma a volte le dimensioni contano.



Copyright Takachi Horikawa

Nella sua tradizione di apertura internazionale il festival ha dedicato un'ampia retrospettiva al teatro giapponese. Nel grande T2G - Théâtre de Gennevilliers, questa volta nella periferia nord di Parigi, il regista e psichiatra Kurô Tanino ha proposto *The Dark Master* opera iperrealista in salsa agrodolce sulla manipolazione mentale. Un giovane globetrotter entra in un ristorante di Osaka, gestito da un uomo malato e frustrato. Con l'inganno l'uomo installa un microfono in un orecchio del giovane convincendolo a occuparsi del ristorante in sua assenza. Inizia così un rapporto di potere che piano piano plasma il ragazzo trasformandolo in burattino senza personalità dai gesti prima misurati e ossequiosi poi sfrontati e arroganti. Questa versione stile Matrix di Masterchef diventa la metafora di una società che cucina lentamente le sue vittime verso il vortice di una corruzione senza scampo: Tanino porta in scena un'ora e mezza di atti ripetuti e quotidiani ma meticolosamente studiati in cui ci si domanda alla fine se il Master sia reale o solo una giustificazione del proprio Ego.

Nel quartiere di Place de la République **Anne Teresa De Keersmaeker**, creatrice di un classico della danza moderna come *Rosas danst Rosas*, ripropone la *Slow Walk*, il flash mob in cui il pubblico, partendo da cinque punti di ritrovo sparsi nel quartiere, procede lentamente in una marcia comune. All'inizio si rischia di perdere l'equilibrio, ma una volta preso il ritmo il corpo si rilassa e il cervello si svuota e inizia a lavorare autonomamente scoprendo nuove prospettive interiori ed esteriori. La realtà si arricchisce di mille dettagli e il vicino sparisce. Solo durante l'attraversamento pedonale la velocità torna quella di sempre. Meglio non farsi investire dai frettolosi automobilisti parigini...

In Francia il teatro è ancora un fenomeno sociale e socializzante. Le strutture sono pensate per accogliere i bisogni del nuovo millennio: sale lettura, biblioteche, librerie e bar - sempre pieni prima dell'inizio e dopo la fine dello spettacolo - in cui incontrarsi e condividere aspettative e impressioni, anche e soprattutto lontano dal centro della metropoli. In Francia, la patria della "eccezione culturale", il teatro continua a godere di un robusto sostegno dal pubblico, dalle istituzioni e dai privati. E viene usato in progetti di integrazione sociale e riqualificazione urbana. E in Italia?

Giulia Alonzo

Klpteatro.it - 17 ottobre 2018

KRAPP'S LAST POST

La Reprise. Milo Rau tra messa in scena e autenticità

Date : 17 ottobre 2018



Il *Manifesto di Gand*, redatto e pubblicato da **Milo Rau** il primo maggio 2018, recita al primo punto: “Non si tratta più di dipingere il mondo. Si tratta di cambiarlo. L’obiettivo non è rappresentare il reale, ma rendere la rappresentazione essa stessa reale”.

È calcando parola per parola la famosa undicesima "[Tesi su Feuerbach](#)" di **Marx** ("I filosofi hanno [finora] solo interpretato diversamente il mondo; ma si tratta di trasformarlo") che il regista svizzero, nipote del filosofo **Dino Larese**, poi allievo di **Pierre Bourdieu**, inaugura la sua direzione del **NTGent**, teatro nazionale della città di Gand.

Radicalmente dentro e oltre i codici del teatro documentario, l’opera “La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)”, creata al **Kunstenfestivaldesarts**, applaudita ad **Avignone 2018**, è approdata al Théâtre des Amandiers come l’evento da non perdere di questa edizione del **Festival d’Automne**. In attesa di arrivare, dal 9 all’11 novembre, a **Romaeuropa**.

La radicalità, il rigore e l’audacia di quest’uomo di teatro (di cui il pubblico italiano ha potuto valutare anche “[Empire](#)”, proposto tra 2017 e 2018 in più festival) sono note – si pensi a tal proposito allo spettacolo “[Five Easy Pieces](#)”.

La sua *praxis* teatrale si fonda su tre cardini: prima di tutto, fare in modo che la rappresentazione indaghi e prenda posto nel fondo più violento e oscuro del reale. Poi, mettere in questione i processi produttivi del teatro, aprendoli all’esterno, verso il pubblico, oppure

portando il teatro al di fuori dei suoi confini, dove è sconosciuto, in zone di guerra per esempio (si vedano gli altri lavori creati dalla sua società di produzione, l'**International Institute of Political Murder**). Infine, il suo lavoro cerca di attaccare i dogmi del sistema teatrale, soprattutto in ambito francofono: la professione e lo statuto d'autore. Sintetizzando forse troppo un discorso altrimenti lungo e complesso, nel suo Manifesto Rau obbliga su tali cardini la sua ricerca teatrale.

Ora, se due punti probabilmente non sorprenderanno, abituati da tempo a riconoscere nell'attore, nel collettivo o nel regista l'autore del teatro, il secondo struttura l'opera "La Reprise" e si iscrive, ma criticandola, in una poetica di irruzione del reale nella finzione che in Francia ha come principale esponente **Mohammed El Khatib**. L'indagine di quest'opera, definibile come neo-documentaria, intende mostrare, per cercare di comprendere, cosa è successo a **Ihsane Jarfi**, giovane omosessuale belga ucciso senza alcuna ragione a Liegi nel 2012. L'inchiesta, sociale, politica, ma anche psicologica, intorno a questo fatto di cronaca vuole ricostruire come e perché quest'atto ha avuto luogo. E' quanto afferma Rau in un'intervista rilasciata ad **Arnaud Laporte** (Théâtre(s), n°15, automne 2018), rivelando anche nel dettaglio il suo metodo di lavoro, fondato, in un primo momento, su un'inchiesta sociologica sul campo.

In un secondo momento, i casting devono riunire un gruppo di attori e non attori scelti con rigore, al fine che gli uni e gli altri possano esprimere un punto di vista eterogeneo sul caso in questione, senza tuttavia rinunciare a una certa coerenza rispetto ai personaggi da interpretare. In questa fase, l'operazione si vuole aperta al pubblico, così come lo saranno le prove e il post-rappresentazione, che tramite dibattiti e incontri saranno suscettibili di modificare lo spettacolo.

Dopo una fase di prima scrittura del testo, "troppo lungo, troppo esplicito" afferma Rau, esso è trasformato dal lavoro di palco con gli attori, al fine di decostruire per ricostruire il *fait divers* in questione – o anche l'evento storico, come nel caso di "Compassion. Histoire de la mitraillette".

Questo schema operativo serve al regista per raggiungere il suo obiettivo, che sempre più appare essere quello di destrutturare – più che decostruire – i processi e i rapporti di potere del teatro.

A tal proposito, "La Reprise" si propone come il primo volume di una vasta riflessione sul teatro che, tramite la sua *praxis* di regia, sia in grado di modificare ed esporre la struttura del reale, teatrale e sociale, al fine di rivoluzionarlo. O meglio, trasformando la struttura di questo dispositivo ideologico, di quest'organo della sovrastruttura che è il teatro, proporre e mostrare, pragmaticamente, una via per modificare i modi di produzione e indagare, comprendere e infine attivare il pubblico. Su questo progetto Rau è radicale nel suo Manifesto: "Il teatro di Gand sarà un teatro che introdurrà [...] un modo di lavorare, di creare una pièce, di formare un gruppo, di fare una tournée, molto più libero e solidale che altrove. Ma le pièces [...] non saranno delle pièces felici. Sarà molto duro".

Alla ricerca di una verità umana e politica, dunque, il lavoro con attori non professionisti – in questo caso l'attrice che interpreta la madre di Jarfi, il suo omicida e l'attore che incarna la vittima – è il fondamento di un teatro che epicamente vuole ostentare il suo essere finzione, che

drammaticamente ricostruisce però questa finzione, che infine fa del documento reale e delle vite reali struttura e personaggi.

Da prologo epico, infatti, funziona il monologo col quale l'attore **Johan Leysen** ci introduce tanto nell'opera quanto nel mondo ch'essa ricostruisce. Allo stesso modo, la messa in scena dei casting coi quali i tre non-attori sono stati scelti da una parte ricorda al pubblico la finzione del teatro mostrandola, dall'altra lo introduce nella trama e lo conduce alla sua analisi. Trama che, in cinque capitoli più uno, riprende, riflette e poi supera la struttura in cinque atti della tragedia che la tradizione ci ha consegnato. Intorno al genere tragico è infatti montato lo spettacolo, prima parte di una "Histoire(s) du théâtre" che apertamente cita la "Histoire(s) du cinéma" di **Godard**, affinché la struttura storica del teatro sia messa sistematicamente in questione. In più, questa "Reprise" si vuole a sua volta citazione e richiamo a **Kierkegaard**, il quale, afferma il regista in un'altra intervista con **David Sanson**, parla di una "ripresa in avanti", che implica un momento creativo e utopico, nel quale appaiono sia i fatti che i perché.

Ecco, la compagnia ricostruisce i fatti, dedicando la parte centrale della rappresentazione alla messa in scena chirurgica delle ultime ore di vita di Jarfi, senza che nulla sia risparmiato. Anzi, un cameraman in scena proietta primi piani e dettagli della morte del ragazzo, del volto degli assassini, del sangue. Tuttavia, se questa super-posizione di piani e di linguaggi, lessema del teatro contemporaneo, in questo caso amplifica e produce un effetto di reale, precedentemente è usato in modo diverso. Poco prima della scena dell'omicidio, i corpi nudi degli interpreti della madre e del padre adottivo di Jarfi si sovrappongono al filmato in cui gli stessi ricostruiscono la scena dell'attesa del figlio che mai più rivedranno. Nudi in scena, mimano e riproducono quello che il filmato mostra. È questo uno degli esempi possibili di un teatro, quello di Rau, che costruisce una dialettica tra reale e finzione in cui la "mediatizzazione" dei corpi e delle storie è capace tanto di produrre distanza critica quanto immersione totale. Giocare con tutti i codici del teatro, inglobandoli e fondendoli, crea un effetto che vede lo spettatore implicato direttamente nella fabula, non solo coautore coatto, ma complice dei processi, anche emozionali, solidale con gli uomini, con la loro storia e di essa responsabile. Responsabile di ciò che accade nel reale, complice con altri uomini, siano essi gli attori, i personaggi o i morti, che senza malizia, irrazionalmente ma umanamente l'opera si propone di far rivivere.

Tutto sotto il segno della "Reprise", questo spettacolo – arrogante e raffinato contenitore del mondo, mai suo riflesso o rappresentazione – fa un uso della citazione massiccio. Tale tecnica, che **Benjamin** ci ha insegnato essere costitutiva del teatro epico, in qualche modo apre e chiude l'opera. E lo fa costruendosi su piani diversi, proprio come uno storico o un sociologo studierebbero un fenomeno, considerandolo nei contesti multipli nel quale è inserito.

Per fare un esempio, quando nel prologo il grande attore fiammingo Leysen interpreta il fantasma del padre di Amleto, l'opera tutta può essere vista come una citazione di questa scena, in quanto la volontà del regista è quella di far parlare chi è morto. Ma nel momento in cui l'attore che interpreta Jarfi riprende sul finale la scena del testo "Seuls" di **Wajdi Mouawad**, in cui un attore minaccia di impiccarsi se il pubblico non dovesse intervenire, annunciata nella scena proemiale dei casting, questa citazione e questa ripresa ci danno la cifra della natura degli effetti di reale di questo teatro. Tutta tesa a ricostruire una finzione, dichiarando il gioco col quale essa è creata, lo spettatore è obbligato a prendere coscienza di essere complice di questo reale.

“La Reprise” è uno spettacolo in cui la scrittura scenica si dà come processo, non per costruire effetti ma per ricostruire il reale, e con esso la sua critica e la sua trasformazione. Basti pensare che l’appello del non-attore al pubblico ad intervenire per salvargli la vita viene recepito come un effetto reale, provocando un piccolo choc, un piccolo dubbio: si impiccherà davvero? Eppure, il raffinato linguaggio del regista, che costantemente mediatizza il reale e la sua critica, non dovrebbe far sospettare una facile e volgare uscita dal gioco del teatro. Al contrario, questo rituale dialettico e collettivo incita a una presa di posizione, a un attivismo che sia, nel mondo come nel teatro, sempre cosciente dei meccanismi che alienano l’individuo, per costruire insieme le tecniche che portino ad una liberazione dell’umanità.

La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I)

Regia e concezione Milo Rau e International Institute of Political Murder

Con Tom Adjibi, Sara de Bosschere, Suzy Cocco, Sébastien Foucault, Fabian Leenders, Johan Leysen

Drammaturgia Eva-Maria Bertschy, Stefan Bläske, Carmen Hornbostel

Assistente alla regia Carmen Hornbostel

Video Maxime Jennes, Dimitri Petrovic

Direzione tecnica Jens Baudisch

Luci Jurgen Kolb

Produzione Mascha EuchnerMartinez, Eva-Karen Tittmann

Scenografia e costumi Anton Lukas

durata: 1h 30'

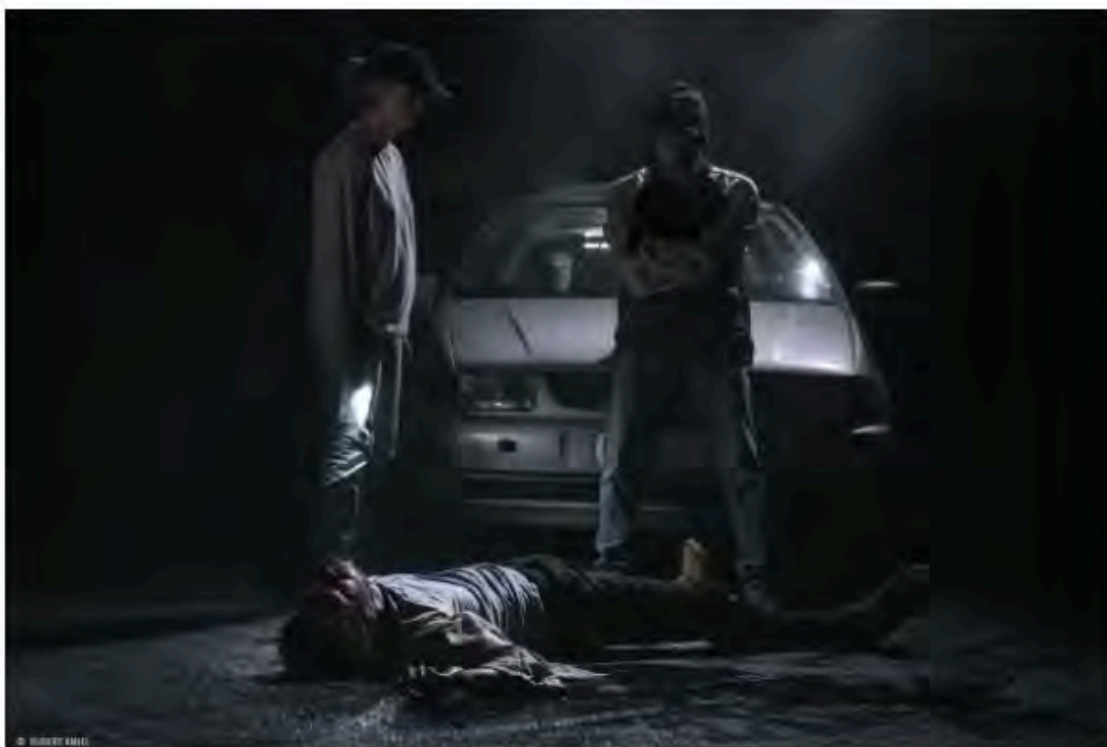
Visto a Nanterre, Théâtre des Amandiers, il 2 ottobre 2018



Theresabener.se - 22 octobre 2018

THERESA BENÉR

La Reprise – Histoire(s) du théâtre (1), Milo Rau IIPM



I en djupt gripande och samtidigt intellektuellt stimulerande gestaltning iscensätter Milo Rau berättelsen om ett brutalt homofobiskt mord som 2012 skakade Belgien. *La Reprise – Histoire(s) du théâtre (I)* är en skildring av en dokumentär händelse men samtidigt en kritisk redovisning av teaterns verktyg för att återberätta. Hur kan man spela upp ett förlopp där en ung man av ren otur misshandlas ihjäl av ett gäng berusade män, utan att dra in det besinningslösa men banala våldet mot hans kropp i ett spektakulärt scenspråk? Och utan att ge våldsmännen identitet och legitimitet? Med andra ord, hur skildra en så tragisk och fullständigt meningslös händelse utan att ännu en gång mörda Ihsane Jarfi som olyckligtvis lät sig skjutas i en bil från en gaybar i Liège och hamnade med fyra killar som ansåg sig rätt att "läxa upp honom för att han var bög"?

I essän *Verklighetens värld* av Milo Rau, återgiven i tidskriften *Kritiker* nr 45-46 (ett intressant nummer på temat dramaturgier) diskuterar den uppmärksammade schweiziske regissören kärnfrågan inom dokumentärteater och *reenactments*: "Hur kan det verkliga representeras av konsten? Och hur kan det på en gång återges konkret (som ett faktum) och som en berättelse, som ett levande minne?"

Frågeställningen besvaras av formspråket i *La Reprise*. På scenen finns tre professionella skådespelare och tre amatörskådespelare från Liège. De senare intervjuas av de förra i en kort castingprocess. Suzy Cocco, ung pensionär, Fabian Leenders, tidvis arbetslös truckförare, och Tom Adjibi som vill bli skådespelare men förundras över att han alltid bara erbjuds uppdrag utifrån sin etniska tillhörighet (han är färgad). Med varje medverkande sker en genomgång av specifika uppgifter: är det OK att vara naken på scen, kyssa en medspelare, gråta, slå någon så att det ser verkligt ut? Fabian, som också är hobby-DJ, demonstrerar olika ljud han samplat: stadsmiljö, regn, bilmotor etc. Tom kan härma hur olika språk låter, utan att egentligen kunna dem.

Skådespelaren Johan Leysen har för sin del en monolog som reflekterar över var och när en skådespelare går in i sin roll. Är det på scenen, i logen, i mötet med de andra? Spelar skådespelaren en roll som "skådespelare"? Leysen söker inringa brytpunkten där en skådespelare tar på sig rollens "dräkt" och formar handlingar som är trovärdigt förankrade i rollens förutsättningar.

I detta första parti av föreställningen undersöks alltså teaterns redskap och uttryck. I nästa parti återskapar de sex aktörerna hur olika personer minns och förhåller sig till vad som utspelades den ödesdiga kvällen – Ihsanes föräldrar, hans pojkvän, en av förövarna, en man som var ute med hunden och hittade den döda manskroppen, samt Ihsane själv. De berättar och gestaltar, nu med hjälp av de teatrala verktyg som tidigare redovisats. Suzy, som spelar Ihsanes mamma, gråter. När hon och Ihsanes far funderar över hur han låg dumpad vid en skogsstig, sönderslagen och naken, är de själva nakna, vilket ger en fysisk påtaglighet åt hur sårbar en människas nakna kropp är.

I en utdragen scen sker det dödliga våldet mot den unge mannen, med slag, effekter och kommentarer. Denna scen är upprörande och otäck, men inte spekulativ. Den visar hur teater konstruerar gester som liknar misshandel, och vi får höra det tidigare inspelade ljudet av regn. Regn som faller på den döda kroppen.

La Reprise, repris, betyder bokstavligen omtagningen. Teatern upprepar sålunda inte handlingen, utan tar om den, i en kommenterad *reenactment* som integrerar kunskap, känslor och tankar från den påföljande rättegången och den publicitet dådet fick i belgisk offentlighet. Milo Rau och ensemblen söker alltså konkret aktualisera en händelse ur det förflutna och samtidigt återge minnena omkring den.

Resultatet är en föreställning som bärs av medkänsla och respekt, samtidigt som den för åskådaren in i händelsens fysiska, sociala och mediala realitet. En filmduk över halva scenen visar både förinspelade scener av aktörernas berättelser liksom liveprojiceringar i närbild samt miljöbilder från de verkliga platserna i och utanför Liège. Det filmade materialet ger ytterligare en dimension av hur en berättelse silas och redigeras fram i medierad form.

Undertiteln *Histoire(s) du théâtre (1)* anspelar på filmregissören Jean-Luc Godards originella tv-serie *Histoire(s) du cinéma* (1988-98), där han i filmessäform berättar filmens historia samtidigt som han dekonstruerar ljud, bild och text i det egna formspråket. På motsvarande sätt lanserar Milo Rau som nybliven teaterchef för belgiska NT Gent en tematik i repertoaren, där olika regissörers kommande projekt får denna undertitel, förutsatt att de på liknande sätt inom verket belyser sina egna estetiker. Milo Raus inspirerande radikala [Gent-Manifest för framtidens stadsteater kan läsas på svenska här](#).

La Reprise, som Milo Rau satt upp inom ramen för sitt produktionsbolag IIPM – International Institute of Political Murder – spelades på Nanterre-Amandiers i [Paris Festival d'Automne 2018](#) och är under spelåret fortsatt på Europaturné.

La Reprise – Histoire(s) du théâtre (I)

Koncept, regi: Milo Rau

Text: Milo Rau och ensemblen

Scenografi, kostym: Anton Lukas

Video: Maxime Jennes, Dimitri Petrovic

Medv: Sara De Bosschere, Suzy Cocco, Sébastien Foucault, Fabian Leenders, Johan Leysen, Tom Adjibi

Foton, *La Reprise – Histoire(s) du théâtre (1)*, **Hubert Amiel**

Publicerad 18/10 2018, exklusivt på theresabener.se

Theartchemists.com – 25 octobre 2018


Générateurs d'Étincelles Culturelles

« La Reprise : histoire (s) du théâtre (I) » : le choc signé Milo Rau

Posted By [Anne Verdaguer](#) on 25/10/2018



@Hubert Amiel

Partant du meurtre homophobe d'Ihsane Jarfi près de Liège en 2012, fait divers qui a traumatisé la Belgique, le metteur en scène suisse Milo Rau interroge les représentations du réel et l'absurdité du crime, entre théâtre documentaire et geste engagé : un choc !

Représenter la violence ordinaire

Puissante, la pièce de Milo Rau l'est à plus d'un titre, tant dans la manière dont elle nous interpelle en tant que spectateur sur notre capacité à agir et sur le voyeurisme qui peut motiver notre démarche, que dans la façon de représenter la tragédie dans ce qu'elle a de plus abject et insensé. Car ce fait divers qui a bouleversé il y a quelques années la Belgique, prend ses racines dans une violence ordinaire, commise au hasard, à tel point qu'elle en devient insupportable. Une violence qui ne contient aucune forme d'idéologie.

Seule reste une question lancinante : quel sens donner à la vie, et à la mort si au final il n'y a que la souffrance? C'est en partant de cette interrogation que Milo Rau a construit sa pièce, qui est aussi le début d'une série consacrée aux « histoire(s) du théâtre » de la même façon que Jean Luc Godard a fait sa série de films « histoire(s) du cinéma ». Ce premier volet qui sera suivi de 9 autres créations de différents auteurs, a été proposé à Avignon où la pièce a bouleversé. Non seulement dans la représentation brut du crime mais aussi par ce qu'elle interroge de notre rapport à la violence et à la mort.

Un manifeste radical

Milou Rau et ses acteurs ont opéré un important travail documentaire, rencontrant les proches de la victime, mais aussi l'un des tueurs aujourd'hui en prison. Cela provoque un télescopage constant entre le réel et le plateau, si bien qu'on en finit de ne plus savoir où débute la représentation et quand elle s'arrête. Le metteur en scène fait également le choix d'opter pour différents points de vue (comme il l'avait fait dans *Five Easy Pieces*, une pièce créée en 2016, où il interroge déjà la représentation de la violence, faisant jouer l'affaire Dutroux par des enfants). Pour cela, il fait appel à des acteurs non professionnels. C'est l'une des règles qu'il s'est fixé dans le manifeste radical qu'il a écrit à Gand (dont il dirige le théâtre NTGent) comportant dix règles dont celles d'avoir au moins deux langues parlées sur le plateau et une scénographie de 20 m3.

Pour Milo Rau : « *L'idée, c'est de faire du théâtre qui puisse être global, et qui soit inclusif, notamment à travers le mélange des acteurs et non-acteurs. C'est quelque chose que j'essaie ici de codifier tout en faisant une pièce qui démontre cette codification* ». L'autre volet de cette tragédie est l'interrogation autour de la façon d'être un acteur sur scène. Un long monologue ouvre la pièce sur le rôle de transmetteur du comédien, « *tout comme le livreur de pizza, ce qui compte au final ce n'est pas le livreur mais la pizza* » ironise Milo Rau. Mais ce qui frappe encore plus c'est la métaphore du pendu, développée par un autre metteur en scène Wajdi Mouawad, qui ouvre une brèche abyssale sur les limites du jeu théâtral, tout comme il interroge à travers cette histoire les limites de la narration.

Où s'arrête le jeu ? Où commence la vraie vie ? On emporte cette pièce longtemps après le départ de la salle. Comme pour continuer de filer la métaphore.

Et plus si affinités

<https://www.festival-automne.com/edition-2018/milo-rau-la-reprise-histoires-du-theatre-i>

[https://www.ntgent.be/en/productions/duis-aute-irure?](https://www.ntgent.be/en/productions/duis-aute-irure?fbclid=IwAR2HTZKuMUalfFbC1GVIsnCS_hJZ5hr4XSi_OTeNdyX01Jmap1INOA3lrsY)

[fbclid=IwAR2HTZKuMUalfFbC1GVIsnCS_hJZ5hr4XSi_OTeNdyX01Jmap1INOA3lrsY](https://www.ntgent.be/en/productions/duis-aute-irure?fbclid=IwAR2HTZKuMUalfFbC1GVIsnCS_hJZ5hr4XSi_OTeNdyX01Jmap1INOA3lrsY)

Artribune.com – 7 novembre 2018

Artribune
DAL 2011 ARTE ECCETERA ECCETERA

Teatro. Intervista al premio Ubu Milo Rau

By **Chiara Pirri** - 7 novembre 2018

Il regista svizzero racconta il proprio lavoro. A partire dallo spettacolo in arrivo al Romaeuropa Festival.



Milo Rau, *The Congo Tribunal* (2017)

Ha vinto il premio Ubu con *Five easy pieces* (2017) e oggi il regista e documentarista svizzero **Milo Rau** (Berna, 1977), tra i più apprezzati della scena internazionale, firma un nuovo spettacolo e un film-documentario. Dopo aver evocato il recente caso di Marc Dutroux e delle sue giovanissime vittime in Belgio, torna a riflettere sul crimine e sul fare teatro, sul valore e sul senso della rappresentazione con *The Repetition – Histoire(s) du Théâtre*. Dopo il debutto al Kunsteinfestivaldesarts di Bruxelles e la tappa parigina al festival d'Automne, lo spettacolo sarà in scena in Italia per il [Romaeuropa Festival](#), al teatro Vascello, dal 9 all'11 novembre. Da non perdere anche (e soprattutto!) *The Congo Tribunal* (l'8 novembre all'Opificio Romaeuropa), film attraverso cui Rau cerca di analizzare le cause della guerra del Congo e dei suoi oltre sei milioni di morti nel corso degli ultimi vent'anni, mettendo insieme vittime, perpetratori, osservatori e studiosi del conflitto. Il Congo, territorio profondamente legato alla storia colonialista belga e quindi anche ai due fatti narrati nei suoi ultimi spettacoli, diventa in questo documentario lo scenario di un fittizio "tribunale", il modo attraverso cui Milo Rau esprime la sua poetica "quasi attivista", come la definisce nell'intervista che segue.

The Repetition porta in scena la vicenda di cronaca nera legata all'omicidio di Ihsane Jarfi, ucciso da un gruppo di giovani di fronte a un bar a Liegi (Belgio). Non è la prima volta che tratti un fatto di cronaca. Potremmo dire che tutto il tuo percorso artistico è caratterizzato da un forte legame con la cronaca e con quegli avvenimenti che hanno sconvolto o segnato la storia di una comunità. Il tuo teatro, allora, sembra assumere la forma di un tribunale in cui la realtà viene affrontata senza peli sulla lingua, senza fronzoli metaforici. Eppure, contemporaneamente, sono questi fatti a permetterti di riflettere sulla funzione stessa del teatro. Perché la storia di Ihsane Jarfi? Di che cosa ti ha permesso di parlare?

In un certo senso si è trattato di un caso. Alcuni degli attori con cui lavoro hanno seguito il processo e l'avvocato di uno degli assassini è una persona che conosco da molto tempo. Si tratta, come dici, di un fatto di cronaca, che è stato molto seguito in Belgio, ma non è certo un caso storico. Una tragedia che si gioca sul piano del quotidiano, sia dal punto di vista politico che umano, eppure una storia che sprigiona una forza universale. È anche la sua banalità, in un certo senso, ad avermi interessato; quella di una violenza che scaturisce dal nulla, che si manifesta quasi per caso, per la coincidenza di un incontro, senza premeditazione. Non si tratta di un vero e proprio atto criminale preterintenzionale, preparato o organizzato e d'altro canto è proprio in questo che io ritrovo la tragedia. Abbiamo incontrato la famiglia e gli amici di Ihsane. Abbiamo lavorato anche con alcuni cittadini di Liegi, ne abbiamo scelti due attraverso dei provini a cui si sono aggiunti quattro attori, tre con cui lavoro da tempo più un quarto, scelto attraverso un casting, che ha il ruolo di Ihsane.



Milo Rau, *The Repetition*. Photo Michiel Devijver. Courtesy Romaeuropa Festival

***The Repetition* è anche il titolo di un saggio/novella, quasi autobiografico, di Kierkegaard sulla relazione tra estetica ed etica. Cosa lega lo spettacolo a questo scritto?**

Il titolo francese è *La Reprise*, poiché mentre la “*répétition*” è un atto tecnico, la “ripresa” è un atto esistenziale, che porta con sé un desiderio utopico di cambiamento. Lo spettacolo è la risposta teatrale alla questione della morte, si inserisce in una visione dell’arte come strumento di opposizione alla finitudine attraverso il dialogo con il passato. È su questo che torniamo al pensiero di Kierkegaard, filosofo che ha cercato una sorta di trascendenza immanente ed esistenziale, qualcosa che si offrisse come risposta alla morte, non nell’aldilà ma nell’oggi. E lo ha trovato nell’arte, come noi in una modalità di fare teatro. Come superare la rappresentazione? È qualcosa che mi chiedo da tempo e non solo sul piano politico ma anche sul piano più semplice, emotivo. Come descrivere l’emotività di genitori che non possono più parlare con il proprio figlio? Come descriverne il lutto? “Ripresa” quindi anche nel senso di riprendere qualcosa per comprenderla meglio, per farne uscire qualcosa in più che la banalità del male.

Lo spettacolo vede in scena sei attori di cui due non professionisti (una dog sitter e un magazziniere). Non è la prima volta che scegli di mettere insieme attori professionisti e non, lo abbiamo visto già con *Five easy pieces*, grazie al quale hai vinto l’Ubu l’anno scorso, dove protagonisti sono sette bambini. Cosa portano in scena attori non professionisti e come si confrontano con le tue produzioni?

Lavorare con attori non professionisti richiede molto tempo, poiché è necessario un lavoro lungo e approfondito affinché acquisiscano la stoffa attoriale. Allo stesso tempo la loro presenza sulla scena aiuta la de-professionalizzazione dei professionisti, che è una cosa altrettanto positiva.

Al debutto dello spettacolo è corrisposta la pubblicazione di *NTGent Manifest*. Si tratta di alcune regole rigide che verranno applicate alle produzioni di NTGent sotto la tua direzione da ora in poi. *The Repetition* è già un esempio dell’applicazione di tali regole, pensate per quello che definisci un teatro democratico del reale. Di cosa si tratta?

Per lo più sono regole tecniche, la prima forse un po’ più filosofica, poiché recita: “*Non rappresentare il reale ma realizza qualcosa in scena, affinché lo spettacolo sia più che l’adattamento di un classico, un atto creativo*”. Oggi spesso si parla di creazione riguardo alla messa in scena di testi di Molière o di Houellebacq, mentre in questi casi, quando il testo è già scritto da altri, si tratta solo di un adattamento. Volevo tornare a un teatro d’autore. Il Manifesto vieta i classici per un ritorno alla creazione e questo è forse il punto più importante del manifesto. Il *NTGent Manifest* analizza inoltre l’approccio al pubblico e all’istituzione teatrale. È necessario creare una dialettica fra il teatro di ricerca e quello di repertorio che mette in scena i classici. Volevo uscire dal vecchio dibattito ideologico che oppone queste due forme per cercarne una nuova che possa restaurare il teatro istituzionale. Attraverso le regole del Manifesto credo sia possibile.

Il tuo teatro spesso riesce a cambiare e incidere politicamente sulla realtà. Il pubblico del Romaeuropa potrà vederlo anche nel film *The Congo Tribunal*.

Un progetto differente ma che sembra legarsi perfettamente a *The Repetition*. Come nasce questo film e in che maniera si inserisce nella tua produzione artistica?

La mia pratica artistica è caratterizzata da due estremi, opposti ma congiunti. Da una parte una tendenza positiva, quasi attivista, quella di *The Congo Tribunal*, per il quale, partendo dalla rappresentazione della realtà (la guerra civile in Congo), e dalla creazione di qualcosa, un tribunale, abbiamo dato vita a un effetto reale, come il licenziamento di due ministri. Il film racconta e documenta la storia di questo progetto. Poi ci sono gli spettacoli come quello che vedrete in queste serate, più pessimisti forse, nonostante alla fine vi sia una giustizia poetica, nati per approfondire la questione del Male. Da una parte quindi si va a fondo, dall'altra vi è il tentativo di cambiare qualcosa.

Come diceva Gramsci, "*la depressione della ragione e l'ottimismo della volontà*".

- Chiara Pirri

L'intervista è un estratto dei programmi di sala di Romaeuropa Festival.

Les Inrockuptibles - 19 décembre 2018

TOP 5 DES CRITIQUES

FABIENNE ARVERS

1 *Joueurs, Mao II, Les Noms*
de Don DeLillo,
mise en scène Julien Gosselin
Le jeune prodige adapte trois œuvres de l'immense Don DeLillo et plante, neuf heures durant, le paysage mental d'une Amérique dévastée par trois décennies de terrorisme.

2 *On s'en va* d'après Hanokh Levin,
mise en scène Krzysztof Warlikowski

3 *Le Procès* d'après Franz Kafka,
mise en scène Krystian Lupa

4 *Love* d'Alexander Zeldin

5 *Hate* de Laetitia Dosch

BRUNO DERUISSEAU

1 *Affordable solution for better living*
de Théo Mercier et Steven Michel
Un duo entre un danseur et un meuble en kit suffit à Théo Mercier pour embras(s)er les angoisses du contemporain. Aussi rudimentaire que virtuose.

2 *Les Ondes magnétiques*
de David Lescot

3 *Sopro et Bovary*
de Tiago Rodrigues

4 *La Reprise - Histoire(s) du théâtre* de Milo Rau

5 *1993* d'Aurélien Bellanger,
mise en scène Julien Gosselin

JEAN-MARC LALANNE

1 *Les Ondes magnétiques*
de David Lescot
Comment, après la légalisation des radios libres, une petite station indépendante épouse la grande conversion libérale de la gauche des années 1980. Une fresque historique en mineur, d'une intelligence, d'une précision et d'une inventivité scénique de chaque instant.

2 *Adishatz/Adieu* de Jonathan Capdevielle (reprise)

3 *Bovary* de Tiago Rodrigues

4 *Joueurs* de Don DeLillo,
mise en scène Julien Gosselin

5 *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*
de Gurshad Shaheman

PHILIPPE NOISSETTE

1 *Since She* de Dimitris Papaioannou
Le chorégraphe grec rend hommage à Pina Bausch en dirigeant le Tanztheater Wuppertal tout en creusant son sillon d'une danse à la beauté hors du temps. Superbe.

2 *Seventeen/Twenty One*
de William Forsythe

3 *About Kazuo Ohno*
de Takao Kawaguchi

4 *Furia* de Lia Rodrigues

5 *Mitten wir im Leben sind*
d'Anne Teresa De Keersmaecker

HERVÉ PONS

1 *Les Idoles* de Christophe Honoré
Un vaste chant d'amour aux victimes du sida trop tôt disparues, Jean-Luc Lagarce, Hervé Guibert, Jacques Demy, Serge Daney, Bernard-Marie Koltès et Cyril Collard. On y croise aussi Liz Taylor...

2 *Warum läuft Herr R. Amok? (Pourquoi M. R. est-il atteint de folie meurtrière?)*

de Susanne Kennedy

3 *CHROMA* d'après *Chroma : Un livre de couleurs* de Derek Jarman,
mise en scène Bruno Geslin

4 *One Night with Holly Woodlawn*
de Pierre Maillet

5 *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*
de Gurshad Shaheman

PATRICK SOURD (SANS ORDRE)

La Nuit des rois ou Tout ce que vous voulez de Thomas Ostermeier
Le vent fripon de la liberté souffle sur une planète des singes où Thomas Ostermeier éclaire par le rire nos débats sur l'amour.

Avidya - L'Auberge de l'obscurité
de Kurô Tanino

Purge, Baby, Purge de Sophie Perez
et Xavier Boussiron

Hate de Laetitia Dosch

Affordable solution for better living
de Théo Mercier et Steven Michel

Toute La Culture.

Le best-of spectacles 2018 de la rédaction de Toute La Culture

19 DÉCEMBRE 2018 | PAR AMÉLIE BLAUSTEIN NIDDAM

En 2018, nous, les rédacteurs spectacle vivant, nous avons frissonné, pleuré et aussi râlé ! Ici ne gardons que le meilleur ! En quelques lignes, chacun vous livre son année !

Amélie Blaustein Niddam

J'ai toujours du mal à voir l'année se terminer en décembre tellement tout est rythmé par le Festival d'Avignon. En juillet, ce sont trois ou quatre pièces par jour que je vois, ce qui biaise mon regard pour l'année. Alors, je fais l'effort et je pense en termes classiques, de janvier à janvier, voici ce qui m'a marquée dans l'ordre de mon inconscient, sans aucune volonté chronologique. Le premier qui se jette à ma mémoire c'est *Romances Inciertos* de François Chaignaud et Nino Laisné. Le danseur travesti a transfiguré cet été le Cloître des Célestins dans une oeuvre hors de toute époque. Tout de suite après, et le fil semble être le Avignon, encore, *Raimud Hoge et Ornella Balestra* dans un pas de deux puis trois. Un chef d'oeuvre qui rend hommage à la très vivante muse de Bejart. Du côté des chefs d'oeuvre, la dernière création de l'immense Anne Teresa de Keersmaeker, *Mitten wir im Leben sind*, en première française à Montpellier Danse en hommage discret à Pina Bausch. Éternelle interrogation sur la relation entre la musique et le pas. Ah des interrogations... Thibaud Croisy s'en est posées avant de jouer les joujoux d'un maître SM. Ce *Témoignage d'un homme qui n'avait pas envie d'en castrer un autre* s'écoute mais ne se voit pas, vécu alors que Paris était enneigée, au Festival Sors de ce corps, nous a fait mal ! Loïn de Paris, au *Kunstenfestivaldesarts*, nous n'avons rien oublié de la dark pyjama party de Sarah Vanhee. Pas tout à fait dans le noir, mais presque, *Déjà la nuit tombait* vu à Manifeste était un trouble sonore, chorégraphique et animal autour de la figure d'Achille, par Daniel Jeanneteau, à domicile au T2G. Je terminerai cette liste avec un coup de cœur très récent. *Furia* de la brésilienne Lia Rodrigues, un spectacle comme un livre d'images, pas du tout pour les âmes sensibles.

David Rofé-Sarfati

Cette année 2018 restera dans nos mémoires d'amoureux de théâtre comme celle de *La dernière nuit du jeûne* de *Simon Abkarian*. Nous nous souviendrons aussi du retour de *l'Antigone* de Lucie Berelowich à l'Athénée, de la performance de Hélène Viviès dans *J'ai bien fait ?* de Pauline Sales, de la brillante création de *La loi des Prodiges* par et avec François de Brauer et du magnifique et vertueux *La machine de Turing* de et avec le lumineux Benoit Solés. En province nous aurons applaudi le splendide « *Partage de midi* » de Claudel mis en scène par Éric Vigner au TNS et le créatif *BOXON(s) Jusqu'à n'en plus Pouvoir* du Petit Théâtre de Pain en Pays Basque. Les bonnes surprises auront été la lucide *Mouette* de Tchekhov créée en Avignon par Philippe Person, l'enthousiasmant Marivaux Le jeu de l'amour et du hasard par Benoit Lambert à l'Aquarium, les *Enivrés* de Ivan Viripaev dans peut être la première mise en scène réussie par Clément Poirée à la Tempête, le spectacle de troupe *Kamikazes* de Stéphane Guérin et la poignante *Monstrueuses* de Leila Anis.

Bertille Bourdon

S'il faut retenir des surprises pour cette année, tout de suite il faut rappeler *Affordable solution for better living*, de Théo Mercier et Steve Michel. Entre théâtre et danse, ce spectacle vu aux Amandiers était subtil en même temps que fort et très esthétique. Une autre surprise a été dévoilée par le festival Chantiers d'Europe par la compagnie espagnole la Tristura et sa pièce *Ciné*. Enfin, la pièce *Suis-je encore vivante* mérite un coup de projecteur. La pièce de Jean-Claude Fall, Anna Andreotti et Roxane Borgna met en scène les textes poétiques et militants de Grisélidis Réal.

Bénédicte Gattère

Cette année a été dansée, définitivement. Les corps ont raconté mille histoires pour moi en 2018. Avant toute chose, je retiens sans doute la découverte de la jeune chorégraphe irlandaise *Oona Doherty*, aux Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis avec *Hard To Be Soft* : des interprètes habités pour une scénographie virtuose ou comment les histoires simples des plus pauvres des habitants de Belfast ont pris corps sur scène. Il y a bien sûr eu Avignon et ces spectacles de hip-hop avec *Échos* et *La Géographie du danger* sur l'exil qui faisaient écho au très beau *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète* du In. Plus récemment, j'ai retrouvé cette thématique avec *Max Diakok* et son spectacle captivant, tout en finesse, intitulé *J'habite une blessure sacrée*. Et autre rendez-vous qui rythme l'année, le Festival d'Automne, qui a invité *Bouchra Ouizguen* au Centre Pompidou pour une carte blanche remarquée, donnant lieu à une création : *Jerada*, qui m'a littéralement transportée.

Christophe Candoni

C'est l'un des plus passionnants metteurs en scène sur la scène contemporaine actuelle, **Milo Rau** s'est une fois de plus distingué cette saison. Le nouveau directeur du théâtre de Gand en Belgique est signataire d'œuvres scéniques comme d'un manifeste d'une salutaire radicalité qui tend à redéfinir et réinventer l'art dramatique. Passée par Le Tandem à Douai, le Festival d'Avignon et les Amandiers à Nanterre, *La Reprise / Histoire du théâtre*, a bouleversé autant par la violence crue de son propos choc et nécessaire que par la sensible intelligence de son traitement. Dans un festival d'Avignon très concerné par la question du genre et de l'identité sexuelle, *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète* de **Gurshad Shaheman** a magnifiquement donné à entendre la parole de jeunes exilés gays et trans dans un poignant oratorio. La saison a fait traverser les méandres des Enfers d'Orphée et Eurydice devenus parking souterrains d'une salle de concert rock dans le formidable *Schatten* d'**Elfriede Jelinek** mis en scène par **Katie Mitchell** à la Colline, dans les flots incertains de *l'Ithaque* très politique de **Christiane Jatahy** et enfin dans les exhalaisons du boudoir rouge de la *Dame aux camélias* montée avec une passion toute baudelairienne par **Arthur Nauzyciel**.

Magali Sautreuil

Cette année, j'ai eu la chance de me rendre au festival d'Avignon, j'ai pu y découvrir de nombreuses pièces et m'entretenir avec plusieurs compagnies. C'est d'ailleurs ce que j'aime dans le spectacle vivant : cette proximité avec le public, le côté profondément humain, la sensibilité propre à chaque troupe et la passion qui nous anime et nous réunit tous (auteurs, metteurs en scène, techniciens, comédiens, journalistes, programmeurs, amis, familles...). Il m'est, pour toutes ces raisons, assez difficile de faire un choix... Toutefois, en cette fin d'année, certaines pièces sont encore assez présentes dans mon esprit et dans mon cœur. La plus récente est *Oscar et la dame en rose* d'Éric-Emmanuel Schmitt, mis en scène par Lucie Muratet. Pierre Matras, seul en scène, était criant de vérité dans le rôle de ce petit enfant, qui vivait ses derniers. Poétique, cocasse et émouvante, cette pièce, où mes larmes se mélangeaient au rire, m'a totalement bouleversée. Il en est de même pour *Je t'aime papa mais... merci d'être mort* de Philippe Saumont. Mais malgré la tristesse et la dureté du sujet abordé, il émanait une certaine douceur de ce spectacle, qui, grâce aux arts du cirque, n'a cessé de m'émerveiller tout du long. J'ai certes beaucoup pleuré cette année, mais je me suis aussi fait peur. Je terminerai donc ce top 3 par le spectacle *59* de Christian Siméon, mis en scène par Vincent Messenger, qui a parfaitement su retranscrire et combiné les univers d'Alfred Hitchcock, de la famille Adams et des contes de la crypte !

Visuel : La Loi des prodiges ©Victor Tonelli